John Carter Brown
Library
Brown University

JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME DIXIEME.

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DE LORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES
Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

SUITE DES VOYAGES
du Docteur GEMELLI

CHAPITRE XXIV.

Gemelli quitte le Continent de l'Amérique, & passe de la Vera-Crux à la Havane; Son voyage en Espagne sur la flotte des Gallions; Il arrive à Cadix; Description de cette Ville; Il se rend à Madrid en passant par Seville; Description de ces deux Villes.

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1697.

Gemelli part de Mexico.

GEMELLI ennuyé de demeurer si long-temps à Mexico, prit congé de ses amis, & partit de cette ville, le

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1697.

jeudi 10 d'Octobre, dans l'intention de s'embarquer sur la barque d'avis qui va à la Havane, pour se rendre ensuite aux Isles Canaries, parce qu'il n'espéroit pas que la flotte fut prête à mettre à la voile, dans le temps où il pourroit en profiter. Après avoir fait quatre lieues, il s'arrêta à l'hôtellerie de Chalco, & le lendemain, étant parti avant le lever du soleil, avec quelques autres personnes, ils ne purent faire que cinq lieues. Le troisieme jour, ils firent huit lieues, & passerent par la ville de Tlascala, que les armes de l'Empire du Mexique, n'ont jamais pû soumettre. Le lendemain, s'étant assuré qu'il n'y avoit rien à voir dans cette Ville, qui est devenue comme un simple village, il continua sa route, & après cinq lieues de marche, il arriva à une heure après midi, à la ville de la Puebla de los Angelos.

Description de Pueblas de los Angelos.

Cette Ville fut fondée par les Espagnols en 1531, & ils lui donnerent ce nom, parce que la Reine d'Espagne dit, qu'elle avoit vû en songe plusieurs Anges qui en traçoient le plan sur le terrein. Les bâtiments sont pour la plus grande

partie de pierre & de chaux, & ne le cedent en rien à ceux de Mexico. Les rues sont plus propres, & la grande place est beaucoup plus belle. Trois des côtés sont ornés de beaux portiques, & l'autre est occupé par la Cathédrale, où l'on voit un magnifique portail & une tour très-élevée. Aux environs de la ville, il y a beaucoup d'eaux minérales. Le lundi 14, Gemelli visita les Monasteres des Carmes déchaussés, des Dominicains, des Freres Hospitaliers, de la Trinité & de Sainte Claire. Ce dernier est très riche, puisqu'il possede en argent mort, cinq cents milles pieces de huit, venant des dots des Religieuses. Il y a encore plusieurs autres Couvents, tant d'hommes que de filles, des Colleges & des Eglises, qui donnent une très-haute idée de la grandeur, de la magnificence, & de la richesse de cette ville. Quand Gemelli prit congé de l'Evêque, ce Prélat lui fit un présent de la valeur de cinquante pieces de huit.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1697.

Le lundi 21, en continuant son voyage pour la Vera-Cruz, il fit seulement trois lieues, & s'arrêta à

Il arrive à la Vera-Cruz.

GEMELLI, Ch. XXIV.

la maison d'un Gouverneur Indien. Le lendemain, après sept lieues de marche, il arriva à la ferme d'Istapa.

An. 1697. Le mercredi 23, il fit encore sept lieues par un chemin très-mauvais, & logea dans une ferme Espagnole, où il fut très-bien reçu ; mais une poule qu'il avoit donnée pour accommoder, fut servie sans cuisses ni ailes. Le jeudi 24, il fit cinq lieues & arriva à la ville de Cordova, qui est la capitale de l'Alcaldie. Le vendredi 25, il passa par un pays plus chaud, où il vit des perroquets de plusieurs especes, & une grande quantité de coqs-d'Inde : il fit dix lieues cette journée, & s'arrêta à l'hôtellerie de Saint Campons, où il ne trouva de nourriture, ni pour les hommes ni pour les chevaux. Le lendemain, il traversa une plaine inculte de quatre lieues, & se trouva dans un assez grand embarras, à cause d'une grande riviere qu'il falloit passer à gué. Forcé par la nécessité, Gemelli & un Espagnol, prirent un Mulâtre pour guide ; quand ils furent au rivage, ils l'obligerent d'entrer dans l'eau, monté sur une grande mule, & virent qu'elle en avoit jusqu'à la

croupe. Ne pouvant retourner en arriere, Gemelli fit revenir le Mulâtre, pour prendre son porte-manteau, où étoient ses manuscrits & son argent, & il se chargea aussi de la valise de l'Espagnol, où il y avoit mille pieces de huit. Quand ils eurent gagné l'autre bord, ils firent réflexion à l'état fâcheux où ils se seroient trouvés, si le Mulâtre avoit pris la fuite avec la mule, & tout ce qu'ils possédoient, en les laissant au milieu de la riviere. La crainte les avoit tellement aveuglés ; qu'il ne leur étoit pas venu dans la pensée, de commencer l'un ou l'autre par traverser, pour que le Mulâtre fut toujours entre les deux. Ils firent encore quatre lieues dans un pays où l'herbe étoit très haute, & logerent à une ferme nommée Asparilla. Le dimanche 27, après une marche de cinq lieues, ils arriverent l'après midi, au port de la nouvelle Vera-Cruz, où Gemelli trouva son équipage, qu'il avoit fait partir un mois avant.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1697.

La nouvelle ville de la Vera-Cruz, est située à 19 degrés 50 minutes de latitude, dans un terroir stérile &

Description de cette Ville.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1697.

sabloneux, ce qui y rend les vivres très-chers, parce qu'il faut les tirer de fort loin. La ville n'a au plus qu'une lieue d'Espagne de tour, & l'air y est assez mal sain, particulierement en été. Il arrive souvent, quand le vent de nord y souffle, que les maisons sont à moitié enterrées dans le sable qu'il y apporte ; les murs même de la ville en sont tellement comblés, qu'on passe à cheval par-dessus. En 1683, elle fut prise & saccagée par un Pyrate du petit Guava, qui descendit de grand matin à une demi-lieue de la ville, & surprit les Habitants, qui ne firent aucune résistance. Le château qui est à une demi lieue de distance, ne peut servir à défendre la place, mais seulement à mettre le port en sûreté.

Il se rend à la Havane.

Gemelli demeura un mois à la Vera-Cruz, pour attendre l'occasion d'un bon Vaisseau qui devoit mettre à la voile. Pendant son séjour il alla souvent à la chasse, & fut très-incommodé dans les bois par les Garapottas, espece de vermine qui se trouve sur les plantes, s'attache aux habits, les perce & pénétre dans la chair, de façon qu'il faut beaucoup

de peine & d'adreſſe pour les en tirer. Le Vaiſſeau étant prêt à partir, le Gouverneur recommanda Gemelli au Capitaine, lui donna auſſi des Lettres de recommandation pour les Capitaines des Gallions à la Havane, & lui fit un préſent en argent. Après avoir pris congé, il s'embarqua le ſamedi 14 de Décembre, & trouva que le Gouverneur lui avoit fait encore une nouvelle faveur, en empêchant que ſes valiſes ne fuſſent ouvertes à la Douane. Vers midi ils ſe mirent en route par le canal occidental, en paſſant près du Château, & ils en ſortirent le ſoir. Le Dimanche 15, ils continuerent leur cours, & après un voyage très-orageux de trois cents lieues, ils arriverent ſans aucun accident à la Havane, où Gemelli débarqua le lundi 30 avec ſes équipages, qu'il fit mettre dans une maiſon qu'il prit à louage.

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1697.

La Havane eſt une petite Ville dans l'iſle de Cuba, qui n'a qu'une demi-lieue de tour, & eſt ſituée dans une plaine à la latitude de 23 degrés 20 minutes. Du côté de terre, elle eſt preſque toute environnée de mauvais murs peu élevés; elle contient

Deſcription de la Havane.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1697.

environ quatre mille Habirants, Espagnols, Mulâtres & Noirs, dont la plus grande partie demeurent dans des maisons très-basses. Les femmes y sont belles, & les hommes fort ingénieux : le Gouverneur a le titre de Capitaine Général de l'Isle, & administre la justice, sans le secours d'aucun Assesseur. Les vivres y sont très-chers, trois onces de pain y coutent quatre sols, & une demi-livre de viande autant : on paye une poule cent sols : le fruit & les autres denrées à proportion ; ensorte qu'il est difficile d'y vivre à moins de deux pieces de huit par jour. Toute l'Isle a environ trois cents lieues de longueur, sur trente de largeur : les Habitants sont pauvres, & n'ont d'autre commerce que celui du sucre & du Tabac, dont la culture se fait entierement par les Negres, que leurs maîtres inhumains traitent comme des bêtes brutes. Le Port de la Havane est très sûr, profond & défendu par trois Châteaux. Dans la Ville, il y a quatre Monasteres & cinq Eglises, outre un Hôpital pour les Soldats, qui jouit d'un revenu de douze milles pieces de huit. Le samedi 11

de Janvier 168, il y arriva une barque venue en vingt-quatre heures de la côte opposée de la Floride, & elle mit à terre quelques Indiens de Cayo : on leur permit de trafiquer, dans l'espérance de leur conversion, parce que leur Cacique avoit consenti à recevoir quatorze Missionnaires Franciscains dans son Pays. GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

Le Lundi 13, il vit un petit Vaisseau de la Jamaïque apporter la nouvelle de la Paix conclue entre la France & les Alliés. Le Jeudi 16 on commença à embarquer sur les Gallions les caisses de pieces de huit : il y en avoit pour trente millions, dont une partie appartenoit au Roi, & l'autre aux Négociants, pour les marchandises vendues à la Foire de Porto-Bello, qui est l'objet du commerce entre les Négociants de Séville & ceux de Lima. Ils ont réciproquement une très-grande confiance les uns aux autres ; aussi-tôt qu'ils sont convenus de prix, ils se livrent mutuellement les balots de marchandises, & les caisses de piéces de huit, sans rien voir de ce qu'elles contiennent ; ensuite on les ouvre en présence d'un Notaire, & s'il se Grande confiance dans le commerce.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

trouve quelque chose de moins, les Compagnies de Séville & de Lima en dédommagent les Particuliers. Cette année la Compagnie de Lima paya cinq mille pieces de huit pour les marchandises qui s'étoient trouvées de surplus à la Foire précédente.

Gemelli s'embarque pour revenir en Europe.

Le Dimanche 16, l'Amiral fit proclamer au son de la Trompette, que la Flotte mettroit à la voile le 11 du mois suivant : ordonna que chacun se rendit à bord le 8, & défendit, sous peine de mort, à aucune barque de sortir du Port, crainte que les ennemis n'apprissent que la Flotte étoit prête à partir. Le samedi 22, le premier Charpentier des Gallions représenta à l'Amiral, qu'ils avoient été construits plus haut que les Vaisseaux de Guerre, & que ce seroit les exposer à périr, si on mettoit hors, sans qu'ils eussent une charge suffisante. On tint à ce sujet un conseil de tous les Officiers de mer, & ils décidèrent qu'il falloit bien charger le fonds de cale ; décision plus avantageuse pour eux-mêmes, que pour le service du Roi. Comme le temps de mettre à la voile approchoit, les gens des Galions acheterent un

grand nombre d'oiseaux rouges, nommés Cardinaux, qu'ils payoient huit & dix pieces de huit chacun, & par le calcul qui en fut fait, on trouva qu'il avoit été dépensé dix-huit mille pieces de huit, uniquement pour le prix de ces oiseaux. Dom Ferdinand Chacon ayant accordé généreusement à Gemelli le passage sur son Galion, envoya le dimanche 9 chercher ses équipages, & le mercredi 12, il envoya aussi sa chaloupe pour le conduire à bord. GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

Le Jeudi 13, on tira la piece de canon du départ; tous les Galions leverent l'ancre, & au lever du soleil, l'Amiral sortit du Port. Le lendemain, étant à vingt lieues de la Havane, on reconnut une femme en habit d'homme : elle fut arrêtée, & on la mit avec les autres femmes, parce qu'il n'étoit pas possible de l'envoyer à terre. Après un heureux voyage, il arriverent à Cadix le 4 de Juin, & jetterent l'ancre devant l'endroit nommé Los Puntales, ayant fait en quatre-vingt-quatre jours les treize cents lieues de la Havane à Cadix. Ils trouverent toute la Ville dans la joie, ayant oublié la perte Il arrive à Cadix.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1098

de plusieurs millions qu'avoit coûté le dernier pillage de Carthagene : non-seulement les maisons, mais aussi les clochers étoient ornés de Drapeaux, & tout le rivage étoit couvert d'une multitude de peuple, qui sortoit pour les voir arriver, mêlant leurs acclamations au son des cloches, dont retentissoit toute la Ville. Avant qu'on eût jetté l'ancre, Gemelli descendit dans une chaloupe, & prit une chambre dans une Auberge, pour se reposer de toutes les fatigues qu'il avoit souffertes.

Description de Cadix.

L'Isle de Cadix étoit nommée anciennement isle de Junon, parce qu'il y avoit un Temple consacré à cette Déesse. On lui a donné ensuite le nom de Gadir & Gades, qui, par corruption, s'est enfin changé en celui de Cadix. La ville est située au nord du détroit de Gibraltar, à trente-six degrés trente minutes de latitude. Le Port est un des plus fréquentés de l'Europe. La Ville est elle-même dans une Isle ; car du côté de l'Est, où est le continent de l'Espagne, il y a un Canal, qu'on traverse sur un très-beau Pont. Quoique cette Ville soit petite, elle est

d'une richeſſe immenſe, & les bâtiments, tant publics que particuliers, ne le cédent point à ceux d'aucune autre Ville d'Europe; mais les rues ſont toutes tortues. L'Iſle, qui n'a que trois milles de long, eſt bien fournie de toutes ſortes de proviſions : du côté de l'eſt, il y a un petit Château, avec deux Forts ſur la baie. GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

Il arrive à Seville.

Le mercredi 2 de Juillet, Gemelli alla au Port Sainte-Marie, qui n'eſt qu'à deux lieues de Cadix. Cette Ville eſt plus grande que Cadix, les rues & les grandes maiſons ſont plus belles : elle eſt ſituée ſur un canal formé par la Mer, qui avance deux lieues dans les terres, & eſt habitée par de riches Marchands. Gemelli ayant loué une Calêche pour douze réales, fit trois lieues par un pays bien cultivé juſqu'à San-Lucar de Barameda, Ville plus groſſe que Cadix, & ſituée ſur la riviere de Guadalquivir. Il y prit une barque avant le ſoleil couché, & après avoir fait ſix lieues, aidé du vent & de la marée, vers minuit le Patron fit jetter l'ancre, & s'arrêta le reſte de la nuit. Toujours aidé par la marée, il remonta la riviere le Vendredi, & le ſamedi 5, il arriva à Séville, par la porte

GEMELLI, Ch. XXIV. an. 1698.

de l'Arsenal, où il donna aux Commis une demi piece de huit pour laisser entrer ses ballots. André Cartagnola, Génois, le reçut très-bien dans sa maison, & après le dîné, ils allerent dans un Carosse à quatre chevaux se promener au Cours. Il y a de grandes allées d'arbres, & au milieu une fontaine, qui sert à arroser tous les soirs. On voit à l'entrée de ce Cours, sur deux piliers élevés, deux anciennes Statues, fort endommagées par le temps : on prétend que l'une représente Hercule, & l'autre Jules César.

Description de cette Ville.

Séville est située dans une plaine, à 37 degrés 20 minutes de latitude. La Ville est presque ronde, & a près de deux lieues de tour : elle est si peuplée, qu'on y compte quarante-deux Couvents d'Hommes, trente-six de Filles, & douze Hôpitaux, non compris les Eglises Paroissiales. Tous ces Bâtiments sont très-bien construits, ainsi que les Palais des Grands, & les maisons des Habitants, mais les rues ne sont point pavées : elles sont étroites, tortues, embarrassées, & ressemblent beaucoup à celles des Villes Moresques.

Les murs qui sont fort bas ont quatorze portes, & de l'autre côté de la riviere est une autre petite Ville, nommée Triana, où l'on va de Séville par un pont de bois. Séville n'est point inférieure à Madrid pour la grandeur & pour le nombre des Habitants : les hommes y sont plus beaux que les femmes, mais en même-temps fort orgueilleux. GEMELLI, Ch XXIV. An. 1698.

On y voit le Palais des anciens Rois Mores, qui est un grand édifice, avec plusieurs cours entourées de très-beaux appartements. Les jardins en sont très-agréables, ornés d'allées de myrtes, de pieces d'eau garnies de poissons, & entourées d'Orangers : le tout est fermé par de hautes murailles, munies de tours quarrées de distance en distance. La Lonja ou Bourse, est un grand Bâtiment voûté, & soutenu par des piliers de pierres dures. Il y a un Prieur & deux Consuls pour rendre justice aux Marchands sous un Dais, dans une salle majestueuse. Entre les autres objets dignes d'être remarqués à Séville, on voit un Aqueduc qu'on dit bâti par les Romains ; l'Hôtel ou maison des Indes, la maison de Palais des Rois Mores.

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

saint Elme, où l'on instruit de jeunes gens dans la navigation, pour les envoyer ensuite aux Indes; à leur retour, ils sont entretenus par le Gouverneur, qui reçoit leurs appointements, soit du Roi, soit des Marchands, tant qu'ils vivent dans cette maison.

Il se rend à Madrid.

Le dimanche 13, Gemelli partit pour Madrid dans un Carrosse qu'il loua cinquante quatre pieces de huit. Il sortit de Séville vers le soleil couchant, & arriva à Castel-Blanco, à une heure du matin, après avoir fait cinq lieues, partie sur des montagnes, & partie dans un pays plat. Le lendemain il fit sept lieues, mais avant de sortir du Carrosse, quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient furent près de périr, parce qu'il se renversa. Les trois jours suivants, après avoi fait dix-sept lieues, ils arriverent à Mérida, Ville royale, habitée par environ huit cents familles, dont quelques-unes sont de la premiere Noblesse. Ce qu'il y a de plus remarquable, est un très-beau Pont de pierre d'un demi mille d'Italie de longueur, sur la riviere de Guadiana, assez large pour que deux

Carroſſes y paſſent aiſément de front. Ils partirent le lendemain de Merida, continuerent leur route pendant cinquante & une lieues, & le dimanche 27, ils arriverent à Madrid, par le pont de Ségovie.

GEMELLI, Ch. XXIV.

An. 1698.

Deſcription de Madrid.

La Ville Royale de Madrid eſt ſituée dans une plaine, arroſée par la riviere de Mançanarés. Le pays aux environs, eſt très inégal, mais l'air y eſt fort bon & très-ſain. Quoique cette Ville ne ſoit qu'à 40 degrés 40 minutes de latitude, le froid y eſt inſupportable pendant l'hiver, & le chaud durant l'été. Elle eſt de forme ovale, d'un peu plus d'un mille de longueur, & de près de cinq de tour. Avant que les Rois d'Eſpagne l'euſſent choiſie pour y faire leur réſidence, elle n'étoit qu'un village aſſez médiocre. Les murs ſont peu élevés, & bâtis ſeulement de terre, avec quinze portes, & les rues ſont toujours très ſales, par la mauvaiſe habitude de jetter toutes les ordures par les fenêtres. Les maiſons, en général, ne peuvent être comparées à celles d'Italie, & ſont, pour la plus grande partie, très-mal bâties en bois, mais les Palais du Roi, ſont

GEMELLI, Ch. XXIV. An. 1698.

d'une grande magnificence, tant par la beauté de l'architecture, que par la richeſſe des ameublements, par l'excellence des peintures, par la quantité de fontaines, les réſervoirs à mettre le poiſſon & par les parcs. Toutes les Egliſes ſont bien déſervies, & ont de très beaux ornements. Entre les bâtiments publics, on remarque particulierement la grande place, qui eſt très-belle. Toutes les maiſons qui l'entourent, ſont bâties ſur nn même modele, à cinq étages, dont chacun a des balcons de fer, d'un très-beau travail, & tous uniformes. C'eſt où l'on fait les combats des taureaux, & la place eſt alors ornée de riches tapis, & de la préſence du Roi, de la Nobleſſe, des Magiſtrats, & des Dames de qualité, magnifiquement parées. Gemelli trompé dans ſon attente, de pouvoir ſe rendre en Italie par le chemin d'Alicante, loua deux places, pour vingt-quatre pieces de huit, dans le carroſſe de Pampelune, & après avoir pris congé de ſes amis, il ſe diſpoſa à achever ſon voyage.

CHAPITRE XXV.

Voyage de Madrid à Toulouse ; Gemelli se rend à Marseille, d'où il passe à Gênes ; Description de cette Ville ; Il continue sa route par Milan, Bologne, Florence & Rome ; Il arrive à Naples, où il termine son voyage du tour du monde.

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1698.

LE lundi 8 de Septembre, Gemelli ayant fait ses dévotions, entra l'après-dîné dans le Carrosse, où ils ne firent ce jour que trois lieues. Ils partirent le lendemain au point du jour, traverserent la riviere Guadarama sur un beau pont de pierre, & après avoir encore fait trois lieues, ils entrerent dans Alcala, où il y a une fameuse Université. Neuf lieues plus loin ils trouverent Junquera, & en allant à petites journées, ils arriverent le jeudi vers midi à Pampelune. Cette Ville située à 43 degrés de latitude est la Capitale du Royaume de Navarre ; le Viceroi y fait sa résidence ordi-

Gemelli arrive à Pampelune.

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1698.

naire, & l'on y tient toutes les Cours de Justice. Le spirituel est gouverné par un Evêque, qui a vingt-deux mille pieces de huit de revenu. La Ville est bâtie sur un terrein inégal au pied des monts Pyrenées, & a environ une demi-lieue de tour. Les maisons en général sont bien bâties, mais les Monasteres & les Eglises n'y sont pas magnifiques. La Citadelle est très-grande, & les murs si épais, que deux Carrosses peuvent aisément y passer de front.

Il passe à Roncevaux

Les habitants de Pampelune, & en général tous les Navarrois, sont affables, aiment les étrangers, leurs marquent la plus grande attention, & ont souvent plus d'égards pour eux, que pour ceux de leur propre nation. Gemelli ayant loué des mules, une piece de huit chacune, pour le conduire à Saint Jean de Pied-de-Port, partit de Pampelune le vendredi 19, & après avoir passé des montagnes très-rudes, il arriva le lendemain à Roncevaux, Village où le froid est très piquant : l'Eglise dépend du Roi, & il y a douze Chanoines.

Il arrive à Toulouse.

On lui fit voir dans cette Eglise

leux maſſues couvertes de fer, dont on ſe ſervoit autrefois dans les Arnées, & un des étriers de Roland, fameux champion de France. Après avoir monté un chemin étroit très-dangereux, & deſcendu la montagne de l'autre côté, il traverſa une petite riviere, qui ſépare les deux Royaumes de France & d'Eſpagne. Il fit encore une lieue, & arriva à Saint Jean de Pied-de-Port, Capitale de la Baſſe-Navarre, où il remarqua de bonnes murailles, un petit Fauxbourg, & un Château fortifié régulierement ſur une hauteur qui commande la Ville. Le lundi 22, il ſe remit en route, & arriva le lendemain à Leſcar, où ſe tiennent les Etats de la Province de Bearn, pour éviter les conteſtations, avec le Parlement, ſur la préſéance. Pau, Capitale de cette Province, eſt arroſé par la riviere Gave, qu'on paſſe ſur un pont de pierre très-long : la Ville eſt diviſée en haute & baſſe, & ni l'une ni l'autre n'eſt murée. Le Château eſt bien bâti à l'antique : on y voit la Chapelle Royale de Henri IV, & la chambre où eſt né ce Monarque. Le Jeudi 25, Gemelli fit cinq

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1698.

lieues de marche, & arriva à Tarbes; Capitale de la Province de Bigorre, mais dépendante du Parlement de Toulouse : Il en partit le vendredi 26, & après trois jours de route, il arriva à Toulouse.

GEMELLI, Ch XXV, An. 1695.

Description de cette Ville.

Cette Ville, fameuse par son Parlement & son Université, est dans la plus belle situation pour jouir d'un air excellent : c'est une des plus grandes Villes de France, après Paris, ayant une demi-lieue de long, & un tiers de lieue de large ; l'an 638 de la fondation de Rome, Q. Cepio la détruisit & en emporta une quantité prodigieuse d'or & d'argent, Les murs actuels sont de briques, avec des tours à la maniere des anciens. Les maisons sont aussi de briques, assez mal bâties, mais les rues sont bien pavées : il y a beaucoup de Noblesse, en général les Habitants aiment les Etrangers, & les reçoivent très-poliment. Le pont construit sur la Garonne est long de deux portées de fusil, & assez large pour que six Carrosses puissent y passer de front. L'Hôtel de Ville est un très-beau bâtiment, dont les murs sont ornés de bustes de marbre, & les

salles de beaux tableaux, qui représentent les anciens Magistrats. C'est à Toulouse où tombe dans la Garonne le fameux Canal qu'a fait construire Louis XIV, pour éviter de faire le tour de l'Espagne par mer. Il est entretenu par plusieurs réservoirs, tant dans la plaine, que sur les montagnes : on a fait des levées pour soutenir les eaux dans les endroits où le terrein est bas, & les bâtiments montent par-dessus des montagnes avec le secours des Ecluses, qui semblent former comme autant de degrés.

Suite de son voyage jusqu'à Montpellier.

Gemelli ayant loué dix neuf écus une caleche pour le conduire à Montpellier, partit de Toulouse le matin du dernier jour de Septembre; il traversa plusieurs fois le Canal sur des ponts, & arriva le soir à Baziege. Le mercredi premier d'Octobre, il fit six lieues dans un pays très-peuplé, & alla coucher à Carcassone. Cette Ville est grande, murée, & fait un commerce considérable, particulierement d'une espece de gros draps, qui en porte le nom. Les rues sont belles, & l'on y remarque principalement la place du Marché. Le lende-

main il fit encore six lieues, s'arrêta à
GEMELLI, Ch. XXV. Pouſſol, & le vendredi 3, il alla dîner à Beziers, Ville très peuplée, abon-
An. 1698. dante & riche, ſituée ſur une hauteur à trois lieues de la mer. Le ſoir il coucha à Pézénas, & le lendemain il arriva à la fameuſe ville de Montpellier, Capitale du Bas-Languedoc, qui eſt ſituée ſur une montagne dans l'aſpect le plus agréable. L'Hôtel de Ville n'eſt pas ſi beau que celui de Toulouſe, & la Cathédrale eſt peu ornée. La promenade hors des portes eſt un des plus beaux endroits que la nature & l'art ayent formés, la vue s'étendant d'un côté ſur la mer, & de l'autre ſur une longue plaine délicieuſe, & ornée des plus charmants payſages.

Il arrive à Marſeille. Après le dîné, il loua ſept écus une autre caleche pour le conduire à Marſeille; fit le même jour quatre lieues, & coucha au Pont de Lunel. Le lundi 6, il partit de grand matin, traverſa deux fois des bras du Rhône, l'une dans un bac, & l'autre ſur un pont de bateaux de cent pas de long, pour arriver à Arles, qui eſt un Archevêché, & une Ville très-commerçante. Le mardi 7, il ſuivit de

fameux

fameux Aqueducs, & après huit lieues de marche, il arriva à Salon, où est le tombeau du célèbre Astrologue Nostradamus. Le lendemain il fit neuf lieues & arriva à Marseille. Cette Ville, bâtie par les Phéniciens étoit anciennement très-fameuse pour les Ecoles, qui le disputoient à celles de Rome & d'Athenes. A présent, c'est un des plus fameux ports de la Méditerannée; mais avec si peu de profondeur, qu'on est très-souvent obligé de le nettoyer, pour y faire entrer même de petits vaisseaux. La ville n'a de tour, qu'environ deux milles d'Italie, & le terrein en est fort inégal. Les maisons sont belles, mais les rues sont étroites, tortues & fort sales. L'arsenal où l'on construit les galleres, est assez grand pour qu'on en puisse construire autant qu'on en a besoin. Le bassin qui sert à cet usage, a assez d'étendue pour en contenir deux à la fois. Les magasins des bois & de tout ce qui sert à la marine, sont très-spacieux, & l'on y entretient aussi de quoi pouvoir armer dix mille hommes.

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1694

Gemelli désiroit aller voir la Sainte Baume, Grotte où l'on dit que

Son voyage jusqu'à Gênes.

GEMELLI, Chap. XXV. An. 1698.

Sainte Marie-Magdeleine a vécu trente ans; mais chaque heure lui paroiſſant, dit-il, un ſiecle, juſqu'à ce qu'il arrivât dans ſon pays natal, il fit à la hâte les proviſions néceſſaires, & le dimanche 12, il partit pour Gênes, à bord d'une tartane. Le lendemain, il paſſa devant Toulon, & le ſoir du vendredi 14, il fut devant les iſles d'Hieres. Le mardi 15, au point du jour, il fut à la vûe d'Antibes, où la riviere de Var ſépare la Provence des Etats de Savoie. Ils jetterent l'ancre à Villefranche, où tout vaiſſeau qui va au Ponant, ou qui en revient, eſt obligé de payer deux pour cent. Après y avoir dîné & payé les droits, il rentra dans la tartane, & deux heures avant le ſoleil couché, il arriva à Monaco, place très-forte ſur un rocher, & dont les murs ſont inacceſſibles de toutes parts, avec une ſeule porte, & un chemin très-difficile pour y arriver. Il y a beaucoup de gros canon, outre le petit, & le tout eſt très-bien monté. La garniſon étoit alors d'environ neuf cents hommes, payés par le Roi de France. Le lendemain, ils ne purent aller

qu'à San Remo dans le territoire de Gênes, le vendredi 17, ils suivirent la côte, bordée de très-beaux jardins, rendus fertiles par l'industrie des Gênois, quoique le terroir soit naturellement stérile & plein de rochers. Ils passerent ensuite Final & Noli, & arriverent de bonne heure à Savone, où ils resterent cette nuit. Gemelli y loua une felouque, partit le samedi 18, de grand matin, & arriva à Gênes avant midi.

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1698.

Gênes, située sur la Méditerannée, est tournée au midi, & occupe un côteau qui, du côté de la mer, forme un magnifique amphithéâtre. Tous les bâtiments, compris dans l'espace de quatre milles, sont ornés de très-beaux marbre, & l'on a construit depuis quelque temps, un nouveau mur de quinze milles de tour, au-dedans duquel on a élevé & l'on éleve encore de nouveaux édifices, qui ne le cedent pas en beauté aux anciens. Cependant les rues sont étroites & obscures; le port est d'environ un mille de long, avec un fanal du côté de l'oueſt, & de bonnes fortifications. Cette ville est appellée la superbe, parce que la Noblesse

Description de Gênes.

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1698.

entêtée de son petit domaine, est d'un orgueil qui la rend intraitable, quoique son territoire ne s'étende en longueur, qu'à cent quarante mille en suivant le rivage, & n'en ait pas douze de largeur. Les femmes sont belles & spirituelles ; mais elles ont une maniere de parler si brêve qu'elle les rend ridicules. Les hommes sont fort sobres, & attachés au commerce, ce qui leur procure de grandes richesses. Le Palais du Doge est un des plus vastes & des plus beaux édifices qui soient en Europe. Le phare ou fanal, est digne de remarque ; il est fondé sur le roc, défendu par du canon, & élevé de cent cinquante pieds. On y place toutes les nuits, trente-deux lumieres, pour guider les vaisseaux qui navigent sur cette côte.

Il se rend par terre à Milan.

Le mercredi 29, Gemelli ayant reçu ses malles, qui étoient venues par mer de Cadix, les fit mettre sur une felouque, qui alloit à Naples, & prit la résolution de s'y rendre par terre, à cause des mauvais temps qui duroient depuis plusieurs jours. Le jeudi 30, il loua une calêche pour Milan, & partit le samedi premier

de Novembre. Après avoir traverſé plusieurs fois la riviere de Polſevera, il entra dans des montagnes arides; & ayant fait vingt milles cette journée, il arriva le ſoir à Taglio. Le lendemain, il alla coucher à Gavi. Le lundi 3, il paſſa par Novi, Tortone & Voghera, pour aller coucher dans une mauvaiſe hôtellerie, à Purana. Le mercredi 4, il partit de grand matin, traverſa le Pô & le Teſſin, & alla dîner à Pavie, qui eſt une ville forte, entourée d'un large foſſé rempli d'eau: bien peuplée, riche, ornée de beaux palais, & plus ancienne que Milan. L'Univerſité eſt fameuſe pour avoir produit pluſieurs Savants, & la ville eſt devenue mémorable, pour avoir ſoutenu le ſiege qui y fut mis par le Roi François I, en 1525; Gemelli en partit après le dîné, fit encore dix milles, & arriva avant la nuit à Milan.

GEMELLI, Chap. XXV.

An. 1698

On croit que la ville de Milan a été bâtie par les Gaulois, trois cents quatre-vingt-quinze ans après la fondation de Rome. Elle a plus de huit milles de tour, & contient environ deux cents mille habitants. Elle eſt renommée par la multitude de peu-

Deſcription de Milan.

GEMELLI, Ch. XXV

An. 1698.

ple, pour la magnificence de la Cathédrale, pour la force du château qu'on regarde comme imprenable, & pour la fameuse bibliotheque, qu'on appelle Ambrosienne, & qui contient au moins trente mille volumes. Le château a six bastions, avec douze pieces de canon sur chacun, outre six demi-lunes, & le rempart est environné d'un fossé plein d'eau, fort large & fort profond. On trouve en y entrant, deux hautes tours, avec des murs de brique, d'environ vingt-quatre pieds d'élévation, & revêtus de pierres dures, taillées en pointes de diamant. Sur ces murs & sur ceux des courtines, il y a plusieurs grosses pieces de canon. On regarde en général ce château, comme le meilleur, le plus grand & le plus sûr de tous les forts de l'Europe, & quoique l'arsenal ne fût pas entierement complet dans le temps dont nous parlons, on le jugeoit suffisant pour armer toute l'Italie.

Le grand Hôpital, fondé par le Duc de Milan, peut être regardé comme un des meilleurs de toute l'Italie. Le portail extérieur est majestueux, & au-dedans, on trouve une

grande cour quarrée, avec un double rang de pilliers, qui soutiennent des arcades supérieures & inférieures, & tant au-dessus qu'au-dessous : il y a plusieurs galleries pour les malades, outre les appartements de ceux qui sont chargés d'en avoir le soin. On dit qu'il a plus de cent cinquante mille écus de revenu. A un demi mille de la ville, hors de la porte Romaine, il y a un cimetiere pour ceux qui meurent dans cet Hôpital, & l'édifice en est si grand, qu'il coûtoit déjà deux cents mille écus, quoiqu'il ne fût pas fini quand Gemelli y passa. Le Lazaret, destiné pour les pestiférés, est un autre grand bâtiment, avec plus de trois cents chambres.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

La Cathédrale, qui a deux cents coudées de long, & cent trente de large, étoit déjà regardée comme la huitieme merveille du monde, pour la grandeur, la magnificence des marbres, la beauté des statues, & les autres ornements, quoiqu'elle ne fut pas entierement finie, malgré le grand nombre d'Ouvriers qui y travailloient depuis beaucoup d'années, & les grandes dépenses qu'on

Gemelli arrive à Parme.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

y avoit faites. Tout l'édifice en-dedans & en dehors, jusqu'au toit, est orné de très-beaux bustes & d'autres ouvrages de sculpture en marbre.

Le mercredi 12, il partit un carrosse pour Bologne, & Gemelli y prit une place en payant une pistole. Le lendemain, ils traversèrent le Pô, & arriverent à Plaisance, ville située dans une plaine, & d'environ cinq milles de tour. Les rues & les maisons sont très-belles, mais peu peuplée. Il y a le palais du Duc de Parme, qui est d'une grande magnificence, tant pour l'édifice que pour les ameublements. Deux jours après ils arriverent à Parme, située dans une plaine, sur la voie Flaminia; où l'air est si bon, que quelques-uns des habitants y ont vécu jusqu'à cent vingt, & même jusqu'à cent trente ans. Les bâtiments sont magnifiques, les Eglises très-bien ornées, & les rues fort larges. Elle a environ quatre milles de tour, & la riviere de Parme, d'où elle prend son nom, passe au milieu. Le College est un des plus beaux bâtiments qu'on puisse voir, tant en-dedans qu'en-dehors.

Il y a assez de chambres pour y loger deux cents soixante Ecoliers de bonne maison, outre les Professeurs, les Officiers & les Domestiques.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

Il se rend à Bologne.

Etant partis assez tard de Parme, ils firent cinq milles, passerent un pont, où chaque Voyageur paye dix sols, & entrerent dans le Duché de Modene. Ils marcherent dix milles dans des campagnes très-bien cultivées, & s'arrêterent à Reggio, ville fameuse par la grande foire qu'on y tient, par la beauté des Eglises & des rues, & par la magnificence des palais. Le lendemain, ayant fait quinze milles, ils arriverent de bonne heure à Modene, située sur la voie Æmilia, dans un terrein marécageux, plat & arrosé de deux rivieres. La ville a trois ou quatre milles de tour, & il n'y a rien de remarquable dans les bâtiments, non plus que dans les rues, qui sont étroites & remplies de boue. On voit au milieu une haute tour, de marbre brut, ce qui en fait connoître l'antiquité. Le jeudi 18, ils partirent très-matin, traverserent la riviere de Panaro, trois milles plus loin, entrerent dans le territoire de

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

Bologne, & après avoir fait encore quatorze milles, ils arriverent à la capitale. Bologne est une ville fort ancienne, avec une fameuse Université : elle est remarquable par la beauté des édifices, par la grandeur, par la richesse, par la situation, & par le nombre des habitants, qui monte à quatre-vingt mille. Les bâtiments sont les plus superbes qu'on voye en Italie, tous ornés de très-beaux portiques.

Il arrive à Florence.

Gemelli trouvant que le Messager de Florence devoit partir le lendemain, résolut de profiter de cette occasion. Il se remit donc en route le mercredi 19 de grand matin, & après avoir fait seize milles dans les montagnes de l'Apenin, où les Payfans sément beaucoup de bleds, quoiqu'elles soient très-escarpées, il dîna à Lujano. L'après midi il entra dans les Etats du Grand Duc; mais pour y être reçu, il fut obligé de faire voir son certificat de santé. Le jeudi 20, il partit deux heures avant le jour, le vent étant très-fort & très-froid : il passa le mont Giogo, où il crut qu'Eole tenoit sa Cour; fit encore dix-huit milles, & arriva

le soir aux portes de Florence, où ses malles furent visitées avec le plus grand soin.

GEMELLI, Ch. XXV.

An. 1698.

Florence est une ville si belle, si bien située, & bâtie avec tant de magnificence, que Charles-Quint disoit qu'on ne devoit la faire voir que les jours de Fêtes. Elle l'emporte sur les plus belles Villes d'Italie par la grandeur des rues, par la magnificence des Palais, par la majesté des Eglises, par la beauté des édifices publics, des places, des fontaines, & par l'excellence des Statues. Elle est située dans une plaine entourée de montagnes, & l'on dit qu'elle a été fondée par les Troupes de Sylla, six cents quarante-cinq ans après la fondation de Rome. Les Triumvirs en firent une colonie; mais après la décadence de l'Empire Romain & l'érection de celui des Lombards, elle devint une Ville libre Impériale, & conserva cette liberté jusqu'en 1530, où elle fut obligée de se soumettre à la puissance de Charles-Quint. Elle a cinq milles de tour, & est environnée de bonnes murailles, avec un fossé, & un fort Château: on estime qu'elle

Description de Florence.

contient près de cent mille Habitants.

GEMELLI Ch. XXV.

Gemelli loua douze piastres une caleche pour le conduire à Rome ; il partit le Dimanche 23 avec le Messager avant midi, & ils traverserent des montagnes & des collines, naturellement stériles, mais qui sont fertilisées par l'industrie des Florentins. Le lendemain matin ils arriverent à Sienne, Ville antique située sur un côteau, avec peu de bâtiments, mais bien construits, le tiers de la Ville étant occupé par des jardins & des vergers. Après dîné, ils firent dix-huit milles, & allerent coucher au Château de Turineri. Le mardi 25, ils partirent deux heures avant le jour, & ne firent que monter & descendre, toujours avec la pluie où le brouillard, & arriverent à Aquapendente, la premiere Ville de l'Etat Ecclésiastique. Le lendemain ils firent vingt-sept milles par la pluie & par la neige, pour arriver à Viterbe, qui a trois milles de tour. Le jeudi 27, ils monterent pendant cinq milles une montagne glacée, & après avoir fait encore trente-cinq milles, ils s'arrêterent à Baccareo ;

An. 1698.

Il passe à Rome.

enfin le lendemain à midi, ils arriverent à Rome, la reine des Cités, & autrefois la capitale du monde.

GEMELLI, Ch XXV.

Le samedi 29, Gemelli partit de grand matin, & après vingt milles de marche, il arriva à Velitri, situé sur une montagne. Le dimanche 30, il fit vingt-sept milles, & alla coucher à Piperno, Ville située sur un côteau, , avec de mauvaises murailles. Le lendemain, il marcha vingt-cinq milles, & logea dans la ville de Fondi, au Royaume de Naples. Le mardi 2, il partit de grand matin, fit trente milles, & arriva à Sainte Agathe de Selsa. Le mercredi 3, il se mit en route aux Flambeaux quatre heures avant le jour, & alla dîner à Capoue, près la riviere de Vulturne. Cette Ville est plus ancienne que celle de Rome, entourée d'une bonne muraille, & défendue par un fort Château. Elle fut réduite en servitude par les Romains, pour avoir reçu Annibal, & devint ensuite une Colonie, quoiqu'elle fût aussi considérable que Carthage & que Rome même. L'après dîné, Gemelli fit huit milles par des plaines charmantes qui le

An. 1698.

Il termine son voyage à Naples.

GEMELLI, Ch. XXV. An. 1698.

conduisirent à Aversa, & quatre milles plus loin, il trouva plusieurs de ses amis, qui venoient le recevoir. Après les embrassements réciproques, il monta en carrosse, fit quatre milles, & entra dans la ville de Naples, où il desiroit depuis si long-temps d'arriver; ce fut ainsi qu'il termina son voyage autour du monde après y avoir employé cinq ans, cinq mois & vingt jours.

RELATION

Du Voyage de M. MARTIN à Saint KILDA, la plus éloignée des Isles Occidentales de l'Ecosse.

CHAPITRE I.

Monsieur Martin s'embarque pour S. Kilda; Il relâche à l'isle de Borera; Il arrive à Saint Kilda; Hospitalité des Habitants; Médiocrité de leurs bâtiments; Température de l'air dans cette Isle; Difficulté d'y aborder; Maison de la Femme guerriere.

MARTIN, Chap. I.

An, 1697.

M. Martin s'embarque pour S. Kil.

L'INGENIEUX Auteur de cette Relation, dit qu'il a plusieurs fois essayé inutilement de visiter l'isle de Saint Kilda, sans pouvoir y réussir : mais qu'en 1697, le Laird de Mack-Leod ayant fortement recommandé les Habitants de cette Isle à M. Jean Campbell, Ministre de Har-

ries, il entreprit le voyage, & M. Martin saisissant cette occasion, ils s'embarquerent le 29 de Mai à l'isle d'Essay avec le vent sud-est.

MARTIN, Chap. I. An. 1697.

Avant que de sortir du port, M. Campbell remarquant la blancheur des vagues, accompagnée d'un bruit extraordinaire sur les rochers, marqua sa répugnance à se mettre en mer, parce qu'il regardoit ces phénomenes, comme des avant-coureurs d'une tempête; mais les Gens d'équipages les mépriserent, jugerent seulement qu'ils précédoient une grande chaleur, & dirent qu'ils étoient très-communs durant l'été. Cependant quand ils eurent fait environ deux lieues, & qu'ils furent sur la côte de l'isle de Pabbay, ils virent les mêmes signes avec encore plus de force, conclurent unanimement qu'il y auroit une tempête dans peu, & se disposerent à regagner le port: mais le vent & la marée leur étant contraires pour y revenir, ils résolurent de continuer leur voyage, dans l'espérance d'arriver à celui qu'ils cherchoient, avant que le vent ou la tempête les en empêchât, croyant qu'elle ne suivroit pas im-

médiatement. Ils furent trompés dans leur attente : à peine eurent-ils fait encore une lieue, que le vent se tourna plus au sud, ce qui rompit toutes leurs mesures. Ils firent force de rames pour gagner les rochers de Haw-Sker, qu'ils avoient à quatre lieues sud : mais ils ne purent y réussir. Le vent les avoit tellement poussés dans l'océan, qu'après un nouvel effort pour leur retour, ils le jugerent absolument impraticable, d'autant qu'ils ne pouvoient esperer de rencontrer aucune pointe de l'Ecosse : ils furent donc obligés de tourner absolument leurs vûes vers Saint Kilda, malgré tous les obstacles que leur opposoient le vent & la marée. L'équipage étoit excessivement fatigué & découragé, n'ayant pas vû la terre depuis seize heures, quand un des gens apperçut plusieurs bandes d'oiseaux de Saint Kilda, qui vôloient du côté du sud, ce qui leur fit connoître à n'en pouvoir douter, qu'ils avoient perdu leur cours, la violence du flot & du vent, ayant contribué à les pousser au nord, quoique suivant leur compas de mer, ils se fussent toujours dirigés à l'oueſt.

MARTIN, Chap. I. An. 1697.

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

Il relâche à l'isle de Borera.

Peu de temps après, ils découvrirent l'isle de Borera, qui est à trois lieues au nord de Saint Kilda, ce qui leur fut d'autant plus agréable, qu'ils n'avoient qu'environ quatre lieues à faire pour y arriver. Ils y réussirent, quoiqu'avec beaucoup de travail, & se mirent à l'abri, dans une ouverture formée par un rocher d'une hauteur prodigieuse, couvert d'un nombre infini d'oies sauvages, qui y avoient fait leurs nids. Quand elles voloient, l'air en étoit obscurci, & le bord de la mer étoit teint de leurs fientes. On en remarqua deux, qui servirent à confirmer ce qu'on dit, que ces animaux se volent réciproquement l'herbe, dont ils font leurs nids, & nos Voyageurs s'en amuserent quelques instants. Une des oies voyant que sa voisine étoit absente de son nid, profita de l'occasion, lui déroba autant d'herbe qu'elle en pût emporter, prit son vol vers la mer, & revint ensuite, comme si elle apportoit cette herbe de loin. Cette finesse lui fut inutile, l'oie volée l'avoit découverte, avant qu'elle fût hors de la vûe; mais comme elle étoit trop éloignée pour que cette

derniere la pût joindre, elle attendit son retour, & l'attaqua avec fureur. Le combat fut sanglant ; la victoire se décida pour la cause la plus juste, & il fut fatal à l'oiseau voleur, qui tomba mort près de la barque. Les hommes s'en emparerent & en firent un bon repas, qu'ils regarderent comme un heureux présage pour la suite de leur voyage.

MARTIN, Chap. I. An. 1697.

Ils comptoient arriver le lendemain à Saint Kilda, mais leur attente fut encore trompée par un violent ouragan, qui les rejetta dans l'océan : enfin le calme étant survenu, ils ramerent avec tant d'activité, qu'ils parvinrent à gagner l'isle. Quand ils eurent joint les rochers, quelques-uns des habitants, qui étoient occupés à y dresser des trébuchets, les saluerent en leur disant « Dieu vous sauve », leur compliment ordinaire, & ils parurent dans le plus grand étonnement de les voir avancer contre le vent & la marée. Ils marchoient sans aucune précaution sur ces rochers, prodigieusement escarpés, & faisoient autant de chemin que la barque, pendant que M. Martin & son Compagnon, étoient

Il arrive à Saint Kilda.

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

dans l'admiration & dans la crainte continuelle d'en voir quelques uns tomber dans la mer. Ces gens habitués à courir sur ces rochers, ne marquoient aucune appréhension ; ils devancerent la barque, & allerent à la ville, d'où ils amenerent le principal Magistrat, nommé en Anglois, Steward, avec tous les habitants des deux sexes, pour recevoir ces Etrangers. Les gens de la barque gagnerent la partie la plus avancée des bas rocs, nommés la selle, où ils furent reçus par ceux du pays, qui avoient mis les chaussures dont ils se servent en pareille occasion, & qui ne sont autre chose que de vieux morceaux de drap, attachée avec des plumes, faute de fil. Aussi-tôt que la barque fut assez proche, ils l'amarrerent au rocher avec de longues perches, prirent M. Campbelle & notre Auteur sur leurs épaules, quelques-uns étant entrés dans l'eau deux à deux, & ils les mirent ainsi à terre, où ils furent reçus avec toutes les démonstrations de joie & d'amitié qu'ils purent exprimer (*)

(*) M. Kennet Macauley, qui visita Saint Kilda

Ils se rendirent ensuite tous ensemble au petit village, où l'on avoit déjà préparé un logement, avec des lits de paille. Suivant l'ancienne coutume de l'isle; l'Officier qui préside en l'absence du Steward, fit une espece de sommation aux habitants,

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

Hospitalité des Habitants.

---

en 1758, nous donne le récit de tous les dangers qu'il courut pour descendre dans cette Isle. Il essuya aussi un terrible ouragan dans son passage, & ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés, qu'il gagna l'isle, & pût jetter l'ancre devant la selle. „ Les Habitants de Saint Kilda, dit ce Mi„ nistre, à la premiere nouvelle de notre arrivée „ sur leurs côtes, accoururent en foule du villa„ ge pour nous secourir, hommes, femmes & „ enfants.... Par la maniere dont ils se compor„ terent sur le roc, que nous avions abordé le „ plus près qu'il nous avoit été possible; on vit „ évidemment que les sentiments d'humanité qui „ les guidoient, leur faisoient souffrir de voir „ des hommes semblables à eux, dans la peine..., „ Nous ne pouvions entendre ce qu'ils disoient „ en jettant des cris; mais nous ne pouvions dou„ ter qu'ils ne fussent fortement affectés du dan„ ger auquel nous étions exposés. .. Par les si„ gnaux qu'ils ne cessoient de répéter, nous „ comprîmes enfin qu'il nous vouloient faire en„ tendre que nous pouvions lever l'ancre sans „ danger.... Nous nous confiâmes en leurs lu„ mieres, & nous suivimes leurs avis sans perdre „ de temps. Cependant quand nous fûmes près „ de la selle, malgré tous nos efforts réunis, nous „ fûmes bien-tôt réduits à la fâcheuse nécessité de „ retourner en arriere.

„ Un peu à l'ouest du rocher, est une petite „ pointe de terre sabloneuse, qu'on ne peut abor„ der que dans la basse mer.... C'est un espece

MARTIN, Chap. I. An. 1697.

qui convinrent unanimement de fournir aux Etrangers ce qui leur étoit nécessaire, comme le pain, le beur-

„ d'endroit de débarquement, mais très-dangé-
„ reux ; aussi ne s'en sert-on que rarement, à
„ moins que le temps ne soit bien favorable. ——
„ Les Habitants s'y rendirent après nous avoir fait
„ connoître que nous devions aussi y aller. ——
„ Nous leur obéîmes volontiers, & avec une in-
„ trépidité étonnante, ils s'avancerent dans l'eau
„ à notre rencontre ; entreprise des plus coura-
„ geuse, & dans laquelle peu de gens, d'autres
„ Nations, eussent osé s'engager, quand ils au-
„ roient vû leurs plus proches parents dans le
„ même danger. Voici les dispositions qu'ils firent
„ pour nous aider. Ils se partagerent, & forme-
„ rent deux chaînes, les plus habiles d'entre eux
„ marchant en avant dans la mer, à la tête de
„ leurs petits corps. —— Ceux qui les suivoient
„ immédiatement, & qui étoient les plus forts
„ après ces premiers, les tenoient par le milieu
„ du corps, & ainsi de suite, d'un bout de cha-
„ que chaîne à l'autre, chacun demeurant forte-
„ ment attaché à celui qui le précédoit. De cette
„ maniere, ils s'avancerent dans la mer jusqu'à ce
„ que les premiers eussent d'abord atteint la bar-
„ que & que tous les autres les y eussent suivis.
„ —— Ceux qui vont ordinairement à Saint
„ Kilda, prennent toujours la précaution d'en-
„ tortiller une forte corde autour de la poupe de
„ leur bâtiment, & d'en attacher une autre à la
„ proue. Aussi-tôt que les Habitants se sont placés
„ autour de la barque, ils se donnent de main en
„ main les deux cordes, jusqu'à ce qu'ils les
„ ayent fait passer aux femmes & aux enfants qui
„ sont sur la pointe, & qui veulent avoir part au
„ travail. —— Après cette opération si nécessaire,
„ on donne un signal général, chacun emploie
„ ses forces & son industrie, & en peu de temps
„ la barque & tout ce qu'elle contient, est mise

re, le fromage, le mouton, la volaille, les œufs, le feu, & les autres besoins de la vie, qu'on apporta régulierement deux fois par jour à leur demeure. Ils exercerent ce devoir d'hospitalité avec la plus grande régularité, chaque famille fournissant à son tour sa quote-part, proportionnellement à ce qu'elle possédoit de terre. La portion de chaque homme fut réglée par jour, à un pain ou gâteau d'orge, & à dix-huit œufs de l'oiseau qu'ils nomment Lavy : mais quand les œufs étoient plus petits, on en augmentoit le nombre. Les plus gros sont à peu près comme ceux d'oie, & les autres diminuent insensiblement de grosseur.

MARTIN. Chap. I.

An. 1697.

Les Habitants demeurent dans un petit village, où l'on voit tous les

Médiocrité de leurs bâtiments.

„ avec une adresse & une promptitude étonnante „ sur le sable, hors de tout risque du côté de la „ mer

„ A notre arrivée, ils employerent toute l'a„ dresse qu'ils mettent à cet exercice, & y réussi„ rent au-delà de ce que nous en pouvions espé„ rer.——Sans donner le temps à aucun de nous „ de descendre dans la mer, ils hâlerent presque „ en un moment, nous, notre petit vaisseau, & „ tout le bagage qu'il contenoit, qu'ils eurent „ bien-tôt mis en sûreté sur le terrein sec.

MARTIN, Chap. I.

An. 1697.

signes de la plus grande misere. Les maisons sont très-basses, & toutes les portes sont tournées au nord-est, pour ne pas être exposés aux chocs furieux des vents orageux de sud-ouest. Les murs de ces maisons sont grossierement bâtis de pierre, formant deux petits pignons qui se joignent au haut du toît: les côtés sont couverts de petites pieces de bois avec de la paille par-dessus, & le tout est fortifié par des cordes de bruyeres, dont les extrêmités sont liées avec les pierres, pour empêcher le toît d'être emporté par la violence des vents. Ce petit village est situé dans une vallée, entourée de quatre montagnes, qui lui servent de remparts, & qui sont comme autant d'amphithéâtres, où l'on jouit, quand le ciel est serain, de la vûe de l'Océan & des Isles qui y sont parsemées.

Les Habitants de celle dont nous parlons, de même que tous ceux des Isles occidentales, lui donnent le nom de Hirt; Buchanan l'appelle Hirta; Sir Jean Narborough & tous les Marins la nomment Saint Kilda, & dans les cartes marines, elle est connue

connue par le nom de Saint Kilder. Elle est située à 58 degrés 30 minutes de latitude septentrionale, & est environ vingt lieues à l'oueſt de Harries. MARTIN, Chap. I. An. 1697.

L'air y est fort vif & très-sain; les montagnes sont souvent couvertes de brouillards blancs, qui, en hiver, sont les avant-coureurs de la neige, quand ils demeurent long-temps sur le sommet des hauteurs : en été, quand ils y restent, c'est un signe de pluie, & quand ils descendent dans les vallées, ils sont suivis d'une chaleur excessive Dans le temps du solstice d'été, la nuit ne dure guere plus d'une heure, particulierement quand le ciel est serein : l'automne & l'hiver sont sujets à des vents violents & à des pluies abondantes. Température de l'air.

Saint Kilda n'a que deux milles de longueur de l'eſt à l'oueſt, un mille de largeur du nord au sud, & cinq milles de circonférence. La nature l'a environnée de rochers très-élevés, excepté dans une partie qui forme une espece de baie, du côté du sud-est; l'accès en est ordinairement défendu par une mer presque toujours agitée, quoique cette baie Difficulté d'aborder dans cette Isle.

MARTIN, Chap. I. An. 1697.

ait un demi-mille de longueur, & autant de profondeur. Le seul endroit où l'on puisse descendre, est dans la partie septentrionale de la baie, sur un rocher un peu en pente, & très-glissant, parce qu'il est couvert d'herbes marines, & cette difficulté, jointe à la fureur de la mer, le rend presque inaccessible, excepté dans le temps de la basse mer, lorsque le vent est nord-est ou oüest, ou quand on trouve un calme parfait. Lorsque toutes ces circonstances arrivent, la barque, qu'on nomme Birlin, est amenée sur le côté du rocher, & tirée au-dessus de la marque des plus hautes marées, par le secours réuni de tous les Habitants des deux sexes.

A la tête de la baie, est une petite plaine de sable, qu'on ne voit que dans l'été, parce qu'elle est couverte en hiver par les eaux de la mer, qui s'élevent jusqu'aux rochers; mais la nécessité seule peut forcer de tenter à y débarquer. La mer est très-impétueuse de toutes parts autour de cette Isle, qui est peut-être un des endroits les plus forts qui soient au monde. La nature l'a pour-

vue d'un ample magasin de munitions, pour en défendre l'accès, par un monceau de pierres sur la hauteur, nommée Oterveaul, directement au-dessus de l'endroit où l'on peut descendre. Il est commandé par une éminence élevée presque perpendiculairement, d'où l'on accableroit aisément tous ceux qui y voudroient débarquer. Les quatre grandes montagnes sont bordées, du côté de la mer, par des rochers d'une hauteur étonnante: &, du côté du nord, la montagne, nommée Conagir, est coupée perpendiculairement, de plus de deux cents brasses au-dessus de la mer.

MARTIN, Chap I. An. 165

Dans la partie occidentale de l'isle, est une vallée en pente du côté de la mer, avec un petit ruisseau qui coule au milieu, & de chaque côté, la hauteur est d'environ un demi-mille. Tout ce terrein est nommé, par les Habitants, le Champ de la Femme guerriere, à cause d'une Amazone fameuse dans leurs traditions. Sa maison est encore sur pied, & quelques-uns des Insulaires l'habitent pendant l'été. Elle est entierement bâtie de pierre, sans bois, sans chaux, sans

Maison de la femme guerriere.

MARTIN. Chap. I. An. 1697.

terre & sans mortier, pour en former les liaisons. Elle a la forme d'un cône, avec une ouverture au sommet, parce qu'on y fait le feu au milieu du plancher. Les pierres sont longues & minces, ce qui supplée au défaut de bois. La piece du milieu peut contenir neuf personnes assises. Il y a trois lits ou voûtes basses, à côté du mur, qui peuvent contenir chacun cinq personnes, & qui sont séparés par un pillier. A l'entrée de l'une de ces arcades, est une pierre sur laquelle on dit que la Guerriere mettoit son casque, & de l'autre côté sont deux pierres qui lui servoient à poser son épée. Les Habitants rapportent qu'elle se plaisoit beaucoup à la chasse, & que, de son temps, tout l'espace compris entre cette Isle & celle de Harries, étoit un terrein sec & découvert.

CHAPITRE II.

Sources & Fontaines de Saint Kilda; Qualité du terroir; Des Animaux; Fertilité du pays; Des rochers; De l'iſle Soa; Rocher nommé Stack-Ly; Chaſſe des oies ſauvages; De l'iſle de Borera; Pyramides pour faire ſécher les oies; Habitants de l'iſle de Saint Kilda; Leurs Temples.

MARTIN, Chap. II.

An. 1697.

Sources & Fontaines de Saint Kilda.

SAINT Kilda eſt muni de fontaines ou de ſources excellentes, dont la meilleure eſt, dit-on, celle qui eſt voiſine de la maiſon de l'Amazone. On la nomme Tou-bir-Nimbeny, ce qui ſignifie le puits des qualités & des vertus: elle coule de l'eſt à l'oueſt, & eſt élevée de ſoixante pas au-deſſus de la mer: l'eau en eſt très-claire, extrêmement froide, légere & diurétique.

Près du village, on voit une grande ſource, qu'on appelle le puits de Saint Kilder, dont l'eau n'eſt pas inférieure à celle de la premiere ſour-

MARTIN, Chap. II.

ce : celle-ci coule du nord oueſt au ſud eſt.

An. 1697.

A un demi mille de Saint Kilda, eſt une autre ſource, nommée par quelques uns, Cornidan : elle eſt élevée de cent pas au-deſſus de la mer, & coule auſſi du nord-oueſt au ſud-eſt.

Il y a encore une ſource fameuſe qui ſort d'un roc, au nord de la baie orientale : on la nomme le puits de la jeuneſſe ; mais elle n'eſt acceſſible que pour les habitants, aucun Etranger n'étant aſſez hardi pour grimper ſur ce rocher : on en reçoit les eaux à leur chûte dans la mer. Il coule un ruiſſeau près du village, & il y en a un autre plus conſidérable au-delà du puits de Saint Kilder, qui ſert à blanchir le linge, dans la plus grande perfection, ſans avoir beſoin de ſavon.

Qualité du terrein.

Toute l'Iſle n'eſt qu'un rocher très dur, & elle eſt renfermée entre quatre hautes montagnes, dont toutes s'étendent juſqu'au milieu : le tout eſt couvert de terre noire ou brune, qui n'a pas plus d'un pied d'épaiſſeur, excepté ſur le ſommet des hauteurs, où il y en a environ trois pieds,

& l'on y trouve de très-bonnes tourbes. L'herbe est fort courte, mais douce, & les bestiaux y donnent du lait en abondance. Le nombre des brebis qu'on entretient ordinairement à Saint Kilda, & dans les deux Isles adjacentes, n'excede pas deux mille. MARTIN, Chap. II. An. 1697.

Il n'y a pas plus de dix-huit chevaux dans toute l'Isle : ils sont fort petits & d'une couleur tirant sur le rouge. Il peut y avoir quatre-vingt-dix vaches, qui sont aussi petites, mais grasses & de très-bon goût. Les chiens, les chats & les oiseaux de mer de cette Isle, sont tous marquetés. Des Animaux.

Le terroir est très-fertile, & produit en général, seize, dix-huit ou vingt pour un. On ne s'y sert point de charue, mais d'une espece de bêche crochue. Leurs terres labourables sont partagées exactement en dix portions, dont chacune est encore subdivisée. Leur principal engrais se fait de cendres de tourbes mêlées de paille : ils y joignent aussi leur urine, avec les os, les ailes & les entrailles de leurs oiseaux marins. Fertilité du pays.

Le rocher nommé Lévinis, d'en- Des Rochers,

MARTIN, Chap. II. An. 1697.

viron quatorze pas de hauteur, & de trente de tour, mais beaucoup moins étendu au sommet, est environ à une demi-lieue de la baie du sud-est. Il n'y croît aucune herbe, & il n'est point couvert de terre; mais il en coule une source d'eau fraîche, &, par un ancien droit, il appartient à l'équipage de la galere. Entre la pointe occidentale de Saint Kilda, & l'isle Soa, est le fameux roc, nommé Stackdonn, c'est-à-dire le roc fatal, parce qu'il y a péri plusieurs des habitants, qui ont entrepris d'y grimper. Il a la forme & la hauteur d'un clocher: il faut beaucoup d'adresse pour y monter; & c'est un grand honneur pour ceux qui y parviennent, particulierement dans l'endroit qu'on appelle le pouce, qui est si étroit, que de toutes les parties du corps humain, le pouce seul peut y avoir prise: on s'y tient ainsi attaché l'espace d'une minute, pendant laquelle le pied n'a point d'autre soutient, & aucune autre partie ne touche le roc: après quoi l'on fait un saut, sans autre appui que les pouces, & uniquement par l'agilité du corps, pour arriver à une pointe ai-

guë du rocher : mais quand celui qui grimpe, y eſt arrivé, il eſt entierement hors de danger. Alors il prend une corde qui eſt autour de lui, la jette à ceux qui ſont au-deſſous, dans une barque, & avec ce ſecours, il y monte tous ceux qui vont à la chaſſe des oiſeaux. Celui qui a grimpé le premier, a pour récompenſe quatre oiſeaux, & partage enſuite avec les autres. On jugera peut-être que quatre mille oiſeaux ne ſeroient pas une compenſation proportionnée au danger qu'il a couru ; mais il a l'avantage d'être regardé comme un héros, & l'on met au même rang, tous ceux qui ont eu l'adreſſe ou l'audace de monter ainſi les premiers au roc fatal. MARTIN, Chap. II. An. 1697.

A une portée de piſtolet de ce roc, eſt l'iſle de Soa, qui n'a de tour, qu'un mille & demi, & qui eſt encore beaucoup plus petite au ſommet, parce que de toutes parts, il faut monter avec beaucoup de peine l'eſpace d'un demi-mille pour y arriver : elle n'eſt preſque qu'un rocher nud, excepté en quelques endroits, où l'on trouve de l'herbe : mais il eſt très-difficile d'y monter. Il y a égale- De l'iſle Soa.

MARTIN, Chap II.

An. 1697.

ment beaucoup de difficulté à y aborder, tant à cause de la fureur des flots, que par l'escarpement du rocher qu'il faut grimper; cependant les Habitants sont accoutumés à monter & à descendre des fardeaux par ces précipices. On ne peut y débarquer que dans un seul endroit, encore faut il prendre le temps que le vent d'oueſt souffle & que la marée est basse; mais les flots qui battent le rocher font connoître s'il est accessible. Lorsque les vagues paroissent blanches de Saint Kilda, les habitants ne mettroient pas leur barque en mer, pour aller ni à Soa, ni à aucune autre isle ou rocher, quand leur vie en dépendroit. Cette petite isle a d'excellentes sources : l'herbe qui y est très-douce, nourrit cinq cents brebis, dont chacune porte deux ou trois agneaux à la fois, & ces animaux sont si fertiles, qu'ils portent avant d'avoir atteint l'âge d'un an. On remarque le même avantage dans les agneaux des petites isles voisines de Harries & de North-Wist. On ne tire jamais les brebis de l'isle Soa, ce qui contribue beaucoup à les rendre aussi fertiles. Elles

ne peuvent être chassées que par les habitants, qui les poursuivent sur les rochers avec autant d'agilité & de facilité, que s'ils couroient dans une plaine. Cette Isle est aussi très-abondante en différentes especes d'oiseaux, tels que le sulmar, le lavy, le falk, le boufger & plusieurs autres.

MARTIN, Chap. II. An. 1697.

Environ à deux lieues & demie au nord de Saint Kilda, est le roc, nommé Stack-Ly. Il a environ deux cents pas de circonférence, est d'une hauteur très-considérable, & forme une pyramide triangulaire, dont la pointe est au sommet. Quand le temps est serein, on le voit de plus de vingt lieues en mer. Il n'est couvert ni de terre ni d'herbes, mais il paroît quelquefois tout blanc, par la quantité d'oies sauvages qui s'y arrêtent. On croiroit qu'il est impossible d'y monter; mais les habitants le font tous les ans, & ils ont élevé près du sommet, une petite maison de pierre, en forme de pyramide, où ils s'établissent souvent pendant tout le mois d'Août, qui est dans une saison très-inconstante. Les habitants ont la prévoyance d'envoyer sur ce roc, un nombre suffisant

Roc nommé Stack-Ly. Chasse des oies sauvages.

MARTIN, Chap. II. An. 1697.

d'hommes, qu'on tire par le sort, quelques jours avant que les oies sauvages puissent prendre leur volée; car s'ils négligeoient cette précaution, un jour de vent pourroit leur emporter cinq, six ou sept mille de ces animaux, que ce rocher leur fournit tous les ans. Il y en a un si grand nombre, qu'on ne peut se partager le terrein comme on fait dans les autres endroits; mais les Chasseurs qui y vont, travaillent pour l'intérêt public, en tuent autant qu'ils peuvent; les portent sur une pointe élevée, qu'on appelle la pointe à jetter, & ils les jettent de cet endroit dans la mer, jusqu'à ce que ceux qui sont dans la barque crient: « assez », de crainte que la mer, qui court avec rapidité, ne les emporte si l'on en jettoit trop à la fois, comme cela arrive souvent. Quand la barque est chargée, on la conduit dans l'isle; on fait les partages proportionnellement à la quantité de terrein que chacun possede, & ce qui reste au-dessous du nombre dix, appartient à l'Officier, comme faisant partie de ses appointements annuels. On laisse couver les premiers œufs

aux oies sauvages sur ce rocher ; mais non sur les autres dont nous allons parler, parce que si on les laissoit couver leurs œufs toutes en même-temps, la perte du produit d'un rocher, seroit la perte de tous les autres, d'autant que les petits se trouveroient de même force, & en état de prendre leur volée dans un même-temps.

MARTIN, Chap. II. An. 1697.

L'isle Borera est à une demi-lieue au nord-est de Stack-Ly. Elle a environ un mille & demi de tour, & nourrit près de quatre cents brebis. Il pourroit y en avoir davantage si les oies sauvages n'arrachoient pas une grande quantité d'herbes pour faire leurs nids.

De l'isle Borera.

Cette Isle est très-élevée, & entourée de précipices qui la rendent inaccessible, excepté dans les temps de calme, & il n'y a même alors, qu'un seul endroit où l'on puisse aborder dans la partie méridionale. A l'extrêmité occidentale, est une maison nommée Stallir, plus grande que celle de l'Amazone de Saint Kilda ; mais qui paroît être faite sur le même modele : elle est toute verte en dehors, comme une petite mon-

tagne, & les habitants ont une ancienne tradition, qui rapporte qu'elle a été bâtie par un dévot Hermite de Saint Kilda, nommé Stallir, qui avoit voyagé dans tout l'univers, sans pouvoir trouver un endroit plus solitaire, pour y pratiquer la vie monastique (*).

MARTIN, Chap. II.

An. 1697.

Pyramides pour faire sécher les oies.

Il y a dans cette Isle environ quarante pyramides de pierre, qui leur servent à sécher & à préparer leurs oiseaux. Ces petites maisons sont toutes bâties de pierres légeres sans au-

(*) M. Macauley parle différemment de ce curieux reste de l'antiquité Il dit que dans les temps reculés, un homme entreprenant, animé par un esprit patriotique, ou peut être par son intérêt propre, qui se nommoit Saltar, ou l'homme des rochers, se mit à la tête d'une révolte, contre le Gouverneur ou Stéward, & se rendit maître de Soa, qu'il défendit pendant quelque temps, & où il se forma une habitation singuliere pour lui & pour ses complices. —La maison a dix-huit pieds de haut, & le toit est au niveau du terrein qui l'environne de toutes parts C'est une espece de cave, de forme circulaire, & toutes les parties en sont disposées de façon qu'une seule pierre couvre le toit —Quand on ôte cette pierre, toute la maison a assez d'air. Au milieu du plancher est un grand foyer, & autour du mur, un espace pavé, où seize personnes peuvent être assises à l'aise. Il y a quatre lits couverts chacun d'un fort pavillon, ou d'un linteau de pierre, & capable de contenir quatre personnes. Chacun de ces lits a son entrée particuliere, & les distances, entre ces ouvertures, ressemblent à autant de pilliers.

cuns bois. Chaque pierre excede un peu celle qui est immédiatement dessus, & ainsi par degrés imperceptibles, les rangs les plus élevés sont assez proches les uns des autres, pour qu'on puisse couvrir le sommet d'un simple drapeau. Il y a un nombre infini d'oiseaux, l'herbe & les rochers en étant presque entierement couverts.

MARTIN. Chap. II. An. 1697.

A une petite distance à l'oueſt de Borera, est un rocher nommé Stack-Narmin : il a un demi mille de circonférence, & est aussi inaccessible que tous les autres. Il n'y a que deux endroits où l'on puisse aborder : il faut même que ce soit dans un temps très-calme : &, après le débarquement, on ne peut monter le rocher qu'en courant de très-grands risques. Le roc est entierement nud sans aucune terre ni herbe : il y a une fontaine de très-bonne eau, qui sort du milieu du rocher, & dont le cours est à l'est : les oies sauvages & les autres oiseaux, y sont en grand nombre. Il y a plusieurs pyramides de pierre, tant pour loger les habitants, qui y viennent dans le temps où l'on prend

ces oies, que pour les préparer & les faire sécher.

MARTIN, Chap. II.

An. 1697.

Il se forme un courant très-violent, tant dans le montant, que dans la descente de la marée, sur toutes les côtes de Saint Kilda & des isles voisines, ainsi que des rochers. On remarque qu'il est plus impétueux au printemps que dans le temps des basses marées : qu'il se forme des barres sur toutes les côtes, excepté à la pointe, où les marées suivent leur cours naturel, enfin que le reflux porte au sud, & le flux au nord.

Habitants de Saint Kilda.

Les Habitants de Saint Kilda, descendent originairement de ceux des isles adjacentes, qu'on nomme Lewis, Harries, Vist septentrionale, Vist méridionale & Sky. Les deux sexes sont naturellement graves, & ont un très-beau teint : ceux qui vivoient il y a un siecle ou deux, n'étoient pas si beaux; mais leurs descendants l'emportent sur eux. Plusieurs seroient regardés comme des beautés du premier rang, s'ils avoient des ajustements comme les gens des autres pays.

On trouve des personnes des deux

sexes, qui ont le génie de la poësie, & en général, ils sont grands admirateurs de la musique. La harpe ancienne des Juifs, est le seul instrument qu'ils connoissent, & ils dansent volontiers à son harmonie. Ils ont la vûe perçante, & distinguent les objets à une très-grande distance: leur mémoire est excellente; ils sont fermes dans ce qu'ils entreprennent, chastes & honnêtes, mais très-jaloux de leurs femmes. Ils disputent tranquillement, & avec moins de passion que les autres Insulaires, ou que ceux qui habitent les montagnes dans le continent.

MARTINS Chap. II. An. 1697.

Ils sont très adroits dans le commerce, & il est très-difficile de les surprendre, soit dans les ventes, soit dans les échanges: la voix d'un seul est la voix de tous, & l'intérêt commun les unit fortement les uns aux autres. Ils se marient très-jeunes, & prennent des femmes de treize ou quatorze ans, mais ils sont très-exacts à observer les degrés de consanguinité.

Les Habitants sont Chrétiens, comme on nous représente ceux des premiers siecles, également éloignés

Leurs Temples,

MARTIN, Chap. II. An. 1697.

de l'enthousiasme & de la superstition. Ils ont trois Chapelles, dont chacune a un côté vers l'orient, & l'autre vers l'occident : l'autel est toujours placé à l'orient. La premiere, nommée la Chapelle de Christ, est voisine du village : elle est couverte comme leur maisons, & sur l'autel, est un Crucifix de cuivre qui n'a qu'un pied de longueur. Le Christ en est très-bien fait, le corps enflé & représentant parfaitement son objet. Ils ont le plus grand respect pour ce sacré Simulacre, mais ils ne lui rendent ni culte, ni adoration ; ne le prennent point à la main, & ne jettent point les yeux dessus, excepté quand ils se marient, ou quand ils font quelque serment solemnel ; cérémonies qui sont toujours publiques. Le cimetiere a environ cent pas de tour : il est enclos d'une petite muraille de pierres : ils ont soin d'en entretenir l'intérieur très propre, & d'en interdire l'entrée à leurs bestiaux. Les Habitans, jeunes & vieux, se rendent dans le cimetiere tous les dimanches au matin, parce que la Chapelle n'est pas assez grande pour les contenir : ils y récitent dé-

rotement l'Oraison dominicale, le Symbole & les dix Commandements.

MARTIN, Chap. II.

La seconde Chappelle est dédiée à Sainte Columbe, & la troisieme, à Saint Brianan: l'une & l'autre est bâtie comme l'Eglise de Christ, avec des cimetieres qui en dépendent, & il y a entre elles environ un quart de mille.

An. 1697.

CHAPITRE III.

Mauvaise opinion qu'ils ont des Etrangers; Leurs Mariages; Gouvernement de Saint Kilda; Adresse des Habitants; Leurs habillements; Preuves d'amour qu'ils donnent à celles qu'ils aiment; Leur curiosité; Surprise de ceux qui vont au Continent; Ils veulent emporter des arbres; Leur félicité.

ON rapporta à M. Martin, qu'un vaisseau avoit jetté l'ancre l'année précédente sur cette côte, & qu'il étoit monté par des gens des pays-bas, qui n'étoient pas Chrétiens. Notre Voyageur demanda si

Mauvaise opinion qu'ils ont des Etrangers.

MARTIN. Chap. II.

An. 1697.

leur Interprête, qu'on lui dit qui parloit mauvais Irlandois, en étoit convenu : on lui répondit que non, mais que les Habitants en avoient été convaincus par la conduite des Mariniers ; premierement, parce qu'ils les avoient vu travailler le dimanche, & emmener plusieurs fois leur chaloupe pleine de pierre, pour faire du lest ; secondement parce qu'ils avoient emmené plusieurs vaches de l'isle, sans en donner d'autre prix que quelques pieces de cuivre de peu de valeur : enfin, parce qu'ils avoient voulu débaucher leurs femmes, crime inconnu à Saint Kilda, où depuis plusieurs siecles, il n'y avoit pas eu un seul exemple de fornication ni d'adultere. On lui ajouta que la récompense offerte à ces femmes pour les débaucher, étoit une piece de monnoye de peu de valeur, qu'elles regardoient comme précieuse, dans un pays où les habitants ne font pas de distinction entre une guinée & une piece de six sols.

Leurs Mariages.

Voici les cérémonies qu'ils observent dans la célébration de leurs mariages. Lorsque deux personnes

sont convenues réciproquement de se prendre pour mari & femme, l'Officier qui préside sur eux, somme tous les Habitants des deux sexes à se rendre à la Chapelle de Christ; quand ils y sont assemblés, il demande publiquement, s'il n'y a aucun empêchement légitime à ce que ces deux personnes soient unies par les liens du mariage? Quand il n'y a aucune opposition, il demande aux deux parties si elles sont résolues de vivre ensemble en bien & en amour. Quand le consentement est donné, il les déclare mariées, & demande qu'ils ratifient leur promesse solemnelle en présence de Dieu & du Peuple; alors on leur présente le Crucifix, & ils mettent leur main droite dessus; cérémonie par laquelle ils se jurent fidélité l'un à l'autre, pour tout le temps de leur vie.

MARTIN, Chap. III. An. 1697.

L'isle de Saint Kilda appartient en propriété, au Laird de Mack-Leod, chef de l'une des plus anciennes familles de l'Ecosse: elle n'est jamais affermée, & ce Laird la donne ordinairement à quelqu'un de ses amis ou de ses vassaux, avec le titre de Steward ou Gouverneur,

MARTIN, Chap. III.

An. 1697.

Gouvernement de S Kilda.

Le nombre des Habitants monte à préſent environ à cent quatre-vingt, & en l'abſence du Steward, ils ſont gouvernés par leur Meijre, mot qui ſignifie un Officier. Il étoit anciennement choiſi, ou, au moins confirmé par le peuple, avant que le Steward le mit en poſſeſſion de ſa place; mais actuellement c'eſt le Steward ſeul qui en a la nomination. Il préſide pour juger de toutes les diſputes; a ſoin de faire tirer au ſort ſans partialité, empêche qu'aucun de ceux auquel il tombe, ne refuſe de s'y ſoumettre, ſoit que l'affaire regarde le ſervice dû au Steward, ſoit qu'elle regarde celui de la République. Cet uſage du ſort, & le reſpect pour le Crucifix, contribue beaucoup à entretenir la paix & la tranquillité, chacun demeurant dans ſes propres bornes.

Adreſſe des Habitants.

Ils ſont d'une activité & d'une adreſſe étonnante à grimper ſur les rochers, pour prendre les oiſeaux qu'ils y trouvent en une multitude prodigieuſe. Pour mieux réuſſir, ils ſe ſervent de cordes avec leſquelles ils parviennent aux endroits les plus inacceſſibles: mais il n'y a que trois

le ces cordes dans toute l'isle. Elles ont chacune vingt-quatre brasses, & on les attache les unes aux autres, où l'on s'en sert séparément selon le besoin. Ce qui fait la principale force de ces cordes, est le cuir salé de vache, qu'ils coupent en longues lanieres, & ils en entourent les cordes de chanvre, ce qui empêche qu'elles ne soient coupées par les rochers. Ils attachent souvent ensemble deux cordes, dont chacune est liée au milieu du corps d'un homme qui grimpe, afin que ces deux hommes se puissent secourir réciproquement en cas de chûte. Avec ce secours, ils se procurent une quantité surprenante d'œufs & d'oiseaux.

MARTIN, Chap. III. An. 1697.

Les cordes appartiennent à la communauté; on ne peut s'en servir que d'un consentement général, & l'on détermine par le sort, le temps, le lieu & la personne, pour en faire usage. Ils rassemblent en trois jours, plus d'œufs & d'oiseaux que leur barque ne peut en transporter, & ils laissent le surplus dans les pyramides de pierre, construites pour les recevoir.

Leur habillement est composé

Leur habillement.

MARTIN, Chap. III. An. 1697.

d'un pourpoint court qui ne leur descend que jusqu'à la ceinture : ils mettent par-dessus, un manteau doublé & plissé, de ceux que portent les Montagnards Ecossois & qu'on nomme Plad, dont les deux bouts sont joints ensemble avec un os de fulmar. Ce Plad descend jusqu'aux genous, & est attaché au milieu du corps, par une ceinture de cuir : ils portent aussi des capuchons de la même couleur & de la même forme que ceux des Capucins, mais un peu plus courts, & les dimanches ils mettent des bonnets. Depuis peu, quelques-uns mettent des culottes larges & ouvertes aux genous : ils ont des bas de drap, & ne portent point de souliers en été. Ils préparent leurs cuirs avec des racines de tormentille.

Les femmes portent une coëffure de toile étroite par devant, & qui leur tombe par derriere en pointe au-dessous des épaules : elles ont un pied & demi de longueur, & elles font deux tresses, chacune d'environ soixante cheveux, qui pendent sur leurs joues, & leur tombent sur la poitrine, où l'extrêmité de la tresse fait un gros nœud. Leur Plad est attaché

attaché sous le col, avec une grosse boucle de cuivre ronde, comme un anneau : & elles ne portent ni bas, ni souliers en été. Les souliers qu'elles ont en hiver, sont faits de cols d'oies sauvages, qu'elles coupent au dessus des yeux, & la couronne de la tête leur sert de talon. Ces souliers ne durent pas plus de cinq jours, & quand elles mettent le duvet en dehors, ils ne durent que trois ou quatre. Mais elles n'en manquent jamais, parce qu'au mois de Mars, on en prend toujours, ou, comme elles disent, on en vole plusieurs milliers.

MARTIN, Chap. III. An. 1695.

Ils conservent leurs oies sauvages pendant toute l'année, dans les Pyramides, en leur fendant le dos & les faisant secher, parce qu'ils n'ont point de sel. Ils ont élevé plus de cents de ces Pyramides de pierre, pour y mettre leurs œufs & leurs oiseaux.

Ils n'ont qu'une seule barque, de seize coudées de long, qui sert à toute la communauté ; elle est partagée soigneusement en différentes parties, proportionnées aux terres & aux rochers. Chacun y a sa place

MARTIN, Chap. III.

marquée & séparée par un trait que son voisin ne peut passer, pour y mettre seulement un œuf.

An. 1697.

Preuve d'amour qu'ils donnent à celles qu'ils aiment.

Sur le penchant d'une colline, au sud de la ville, est un fameux rocher, nommé la Pierre de la Maîtresse. Il est fait exactement comme une porte placée au front du roc, qui a vingt ou trente brasses de hauteur perpendiculaire. Sur le linteau de cette porte, tout jeune homme est obligé, par une ancienne coutume, de donner des preuves de son affection pour sa maîtresse. Il faut qu'il se tienne de bout sur le pied gauche, dont la moité est en dehors du rocher, qu'il approche dans cette situation, le pied droit près du pied gauche, forme en arriere un arc de son corps, & passe ses deux poings au-delà de son pied droit. Cette action lui donne le plus haut degré de réputation, & on le juge digne ensuite, d'épouser la plus belle fille de l'univers. Ils croyent fortement que celui qui a bien rempli cet exercice, ne peut manquer de réussir dans ce qu'il entreprend ensuite.

Ils connoissent l'heure du jour par le mouvement du soleil, d'une hau

teur ou d'un rocher à l'autre, étant habitués à en remarquer la situation en différentes saisons. Quand le soleil ne paroît pas, ils mesurent le jour par le montant ou par le décroissement de la marée, ce qu'ils connoissent avec assez d'exactitude, quand même ils n'auroient pas vû le rivage depuis quelque temps. Leur connoissance de la marée dépend des changements de lune, qu'ils observent aussi très-exactement.

MARTIN. Chap. III. An. 1697.

Les deux sexes sont également mateurs de la nouveauté : mais ils nt rarement occasion de se satisfaire cet égard, à moins que quelqu'un imagine un moyen extraordinaire e gouverner leurs terres, leurs besaux, & de conserver les oiseaux. l y avoit toujours plusieurs habiants autour de M. Martin & du Miistre, à admirer leur habit & leur aniere d'agir. Tout ce que disoient u faisoient ces deux hommes, leur spiroit pour eux autant d'estime ue d'étonnement; mais ce qui les rprit le plus, fut de voir l'écriture, e pouvant comprendre qu'il fût ossible à des mortels d'exprimer s conceptions de l'esprit par des

Leur curiosité.

caracteres noirs sur du papier blanc.

MARTIN, Chap. III.

Quand ils eurent fait beaucoup de raisonnements à ce sujet, M. Martin

An. 1697.

leur dit que s'ils vouloient, en deux années au plus, il leur enseigneroit à lire & à écrire : mais ils répondirent qu'ils étoient persuadés, que pour réussir à l'un ou à l'autre, il leur faudroit au moins un siecle.

Surprise de ceux qui vont au Continent.

Le mois de Juillet précédent, l'Officier avoit été en Ambassade au Continent près de Sky, voyage très-long, pour un homme de Saint Kilda, & peut-être aucun des habitants n'avoit jamais eu occasion d'aller aussi loin dans le monde.

Cet Officier & ceux qui l'accompagnoient, remarquerent des merveilles sans nombre dans leur voyage : ils regardoient la maison de M. Mack-Leod, comme une Cour Impériale, & pensoient qu'il n'y avoit dans tout l'univers, que le Roi au dessus de lui. Ils dirent que sa femme portoit un habillement si extraordinaire, qu'il leur étoit impossible d'en faire la description : des vitres de fenêtres les jetterent dans l'admiration, & un miroir leur parut un prodige. Ils furent aussi très-étonn

e voir mettre des tapiſſeries ſur des murs de pierre & de chaux, & condamnerent cet uſage comme vain & uperflu.

MARTIN, Chap. III. An. 1697.

Ils comptent les années, les ſaiſons & les mois, comme dans la Grande-Bretagne : ils rapportent les différents périodes de temps à la vie e leurs Seigneurs ou de leurs Stéarts; conſervent une tradition de eurs grandes actions, dont ils parent avec autant de ſatisfaction & 'emphaſe, que pourroient le faire os Hiſtoriens, en rapportant celles es Céſars, ou des plus illuſtres Géraux.

Aller à cheval, leur paroît le comle des grandeurs de la terre, & ils irent à M. Martin, avec admiraon, que Mack-Leod n'alloit point pied, comme ils croyoient que iſoient tous les autres hommes, & u'ils avoient vu pluſieurs chevaux u'on n'entretenoit que pour lui ſerir de monture.

En débarquant dans l'isle de Hares, l'un d'eux s'informa à qui appartenoient les terres qu'il voyoit ? On ui répondit qu'elles étoient à Mackeod, ce qui augmenta beaucoup la

MARTIN, Chap. III.

An. 1697.

haute opinion qu'ils en avoient déjà conçue. Lorsque cet homme fut ensuite dans l'Isle de Sky, où il fit quelques milles, il monta un jour sur une hauteur, & regardant autour de lui, il s'imagina qu'il voyoit une partie considérable du monde. Il demanda encore à qui appartenoient ces terres; & quand un de ceux qui l'accompagnoient lui eût dit qu'elles étoient aussi à Mack-Leod, il leva les mains & les yeux au Ciel, en s'écriant dans un transport d'admiration: » ô puissant Prince! qui est maître de tant de vastes territoires! » ce qu'il dit en Irlandois avec tant d'emphase, que ces mots sont passés en proverbe, quand on veut exprimer une puissance très-étendue.

Ils veulent emporter des arbres.

Un des objets qui les frapperent le plus, fut la grandeur des arbres; ils trouvoient la beauté des feuilles & des branches au-dessus de toute expression, & ne pouvoient comprendre comment ils s'élevoient à une telle hauteur au-dessus des plantes. L'un d'eux dit à M. Martin, que les arbres le repoussoient en arriere, quand il avoit passé dans un bois. Ils formerent un jour le projet d'en

emporter quelques-uns des plus petits sur leur dos jusqu'à leur barque, pour les conduire à Saint Kilda; mais en y faisant réflexion, la longueur du voyage les détourna de cette entreprise, parce qu'ils auroient été obligés de traverser la plus grande partie de l'isle de Sky; & quoiqu'ils fussent en général plus forts que le commun des hommes, ils avoient assez de peine à marcher long-temps, faute d'usage.

MARTIN. Chap. III. An. 1697.

Un autre que l'on conduisit jusques dans la partie méridionale de l'isle de Sky, jugea qu'il avoit fait un voyage prodigieux: il remarqua le continent du Comté d'Inverness, qui n'en est séparé que par un canal assez étroit, & demanda si ce qu'il voyoit étoient les bornes de l'Angleterre. Il y en eut un qui but de l'eau-de-vie un peu trop abondamment, ce qui le rendit pésant, & le fit bien-tôt tomber dans le sommeil. Il s'imagina que c'étoit le dernier de tous, & dit en se réveillant à ses compagnons, qu'il n'auroit jamais cru que le passage d'une vie à l'autre fût si aisé; car, dit-il, je n'y ai souffert aucune peine. Enfin leur opi-

nion sur les objets étranges, est aussi éloignée de la façon de penser des autres hommes, qu'ils sont eux-mêmes différents des créatures de leur espece.

MARTIN, Chap. III. An. 1697.

Leur félicité.

Si nous en croyons l'Auteur Anglois, les Habitants de Saint Kilda sont plus heureux que tous les autres hommes, parce qu'ils sont presque les seuls qui goûtent les douceurs d'une vraie liberté. Ils jouissent, dit-il, réellement du bonheur imaginaire de l'âge d'or. Ils vivent dans l'innocence & la simplicité, dans la pureté du cœur, dans un amour réciproque, & dans l'amitié la plus cordiale. Libres de toute inquiétude, & exempts des soins qui accompagnent l'avarice ; sans envie, sans tromperie, sans dissimulation, sans ambition & sans orgueil, ils ignorent les suites funestes de tous ces vices. Ceux des nations étrangeres leurs sont inconnus, & ils sont uniquement gouvernés par les lumieres de la raison & par celles du christianisme, comme elles leur ont été portées par ces ames héroïques, qui ont mépriſé tout les dangers pour étendre cette divine religion aux

extrêmités les plus reculées de l'univers.

MARTIN, Chap. III.

An. 1697.

Ils seroient certainement le peuple le plus heureux de notre globe, s'ils connoissoient leur félicité, & combien ils sont au-dessus des autres hommes livrés à l'avarice & à l'esclavage. Leur façon de vivre leur fait mépriser l'or & l'argent, comme au-dessous de la dignité de la nature humaine : ils vivent des bienfaits du Ciel, & n'ont d'autres desseins les uns sur les autres, que ceux qui leur sont dictés par la justice & par la bienfaisance.

VOYAGE

Autour du Monde, commencé en 1718, par le Capitaine WOODES ROGERS.

CHAPITRE I.

Ce qui a donné lieu à cette expédition : les bâtiments, le Duc & la Ducheſſe mettent à la voile de la Rade Royale, dans le canal de Briſtol : ils arrivent à Cork : *ils ſont en danger par l'ignorance d'un Pilote : noms des Officiers des deux Vaiſſeaux : conduite de l'Equipage à* Cork : *politeſſe du Capitaine du Haſtings : il ſe ſépare des autres : priſe d'un Vaiſſeau Suédois : mutinerie au ſujet du partage de cette priſe : moyen dont on ſe ſert pour l'appaiſer : le Boſſeman Hollandois eſt envoyé dans les fers à Madère : priſe d'une Barque Eſpagnole ; délais pour la rançon ; Céré-*

monie du Baptême sous les Tropiques : ils arrivent aux isles du Cap Verd : Remarques sur ces Isles : désertion d'un Interprète : Réglements au sujet du pillage : un homme se mutine, & est puni : ils jettent l'ancre à l'isle Grande : les Portugais les prennent pour des François : succès des Pyrates François : on tue un Monstre : deux Déserteurs sont effrayés par les Singes : un Canot Portugais est brûlé par erreur : Procession à la Conception : Description de cette Ville : les Habitants sont régalés à bord du Vaisseau.

JE ne connois aucune Ville commerçante en Angleterre qui ait formé autant d'entreprises pour l'encouragement du commerce, & pour découvrir de nouveaux pays, que la Ville de Bristol. Les richesses amassées par un grand nombre de particuliers, qui s'y sont attachés au négoce, prouvent évidemment que la fortune n'est pas toujours aveugle, & qu'elle est souvent la récompense de l'industrie.

ROGERS, Chap I. An. 1708.

Ce qui a donné lieu à l'expédition de Woodes Rogers.

Entre un grand nombre de Vaisseaux que cette Ville a équipés pour

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

aller aux aventures, il y en a peu qui ayent fait un voyage aussi remarquable que le Duc & la Ducheſſe, envoyés de conſerve aux frais d'une Compagnie de Marchands pour croiſer dans la mer du ſud, & montés par les plus habiles Marins qu'il fut poſſible de raſſembler. Woodes Rogers fut choiſi pour Capitaine du Duc, & pour commander les deux bâtiments dans ce voyage. Le Capitaine William Dampier, qui avoit déjà fait deux fois le tour du monde, & qui avoit été trois fois dans la mer du ſud, y monta en qualité de Pilote : Thomas Dover, Docteur en Médecine, homme de beaucoup de capacité & d'un excellent jugement, fut choiſi pour ſecond Capitaine du même bâtiment : la Ducheſſe eut pour premier Capitaine, Etienne Courtenay, & pour ſecond Edouard Cooke.

Les équipages des deux Vaiſſeaux furent compoſés de gens de différentes nations, ainſi que de divers métiers, au nombre de trois cents trente-trois hommes. Le Duc étoit du port de trois cens vingt tonneaux, & portoit trente canons ; la

Ducheſſe en avoit vingt-ſix, & deux cents ſoixante tonneaux de charge.

ROGERS, Chap. I.

Le premier Août 1708, ils mirent à la voile de la baie Royale, & le 5 vers midi, ils jetterent l'ancre à la vue de Kinſale. Comme le temps étoit très-calme, un Pilote vint à bord du Duc, & entreprit de le faire entrer dans le port. Bien loin d'y réuſſir, le matin du 6, pendant qu'il faiſoit encore obſcur, & que le temps étoit chargé de brouillards, ils les conduiſoit dans une autre baie, à l'oueſt de Cork, ce qui auroit pû les expoſer à quelque danger; mais le Capitaine Rogers, qui, heureuſement, connoiſſoit bien cette côte, châtia ce Pilote, l'empêcha de continuer à les conduire, & les mena dans l'Anſe, où ils jetterent l'ancre l'après-midi.

An. 1708. Le Duc & la Ducheſſe mettent à la voile.

Pendant qu'ils demeurerent dans ce port, ils mirent leurs vaiſſeaux en bon ordre autant qu'il leur fut poſſible, y chargerent une grande quantité de proviſions, enrôlerent pluſieurs bons Matelots, & ſe débarraſſerent de plus de quarante Sujets pareſſeux, dont ils renvoyerent quelques-uns, & les autres déſerterent.

Le premier de Septembre, ils le-

ROGERS. Chap. I.

An. 1708.

verent l'ancre de Cork ; mais pendant qu'ils y demeurerent, plusieurs Matelots s'y marierent, particulierement un Danois, qui épousa une Irlandoise. Ils ne s'entendoient pas l'un l'autre, cependant il marqua la plus grande affliction quand il se sépara de sa femme, & fut plusieurs jours en mer, avant d'avoir bien recouvré ses esprits.

Politesse du Capitaine Paul.

Le Hastings, vaisseau de Roi, alla de conserve avec eux, jusqu'au 6. Le Capitaine Paul, qui le commandoit, leur avoit fourni plusieurs choses nécessaires, qui avoient été oubliées ; comme une trompette parlante ou porte-voix, des ratissoires, des grattoirs de fer pour le fond du vaisseau, & plusieurs autres ustensiles, sans vouloir rien accepter en retour, à cause de la longueur de leur voyage. Il demanda seulement qu'on fît connoître sa politesse aux Intéressés, dont il recevroit les mêmes outils qu'il avoit donnés. En conséquence, on le chargea d'une lettre pour l'Alderman Batchelor & Compagnie, ainsi que pour les autres Propriétaires des navires, le Duc & la Duchesse.

Le soir du jour précédent, il avoit été tenu à bord du Duc, un conseil de tous les Officiers des deux vaisseaux, & l'on y avoit résolu de déclarer aux hommes d'équipage, quel étoit l'objet de leur voyage, pour qu'on fût en état d'échanger avec des hommes du Capitaine Paul, tous ceux qui auroient de la répugnance à entreprendre un cours aussi long & aussi dangereux. Il est remarquable qu'il n'y eut qu'un seul homme à bord du vaisseau de Rogers, qui en parut mécontent, parce qu'il avoit été choisi cette année pour Dizainier dans sa Paroisse, & que sa femme, à cause de son absence, seroit sujette à payer une amende de quarante livres: cependant il se remit bien-tôt, en considérant qu'il les regagneroit avec avantage, par les profits du voyage, s'il arrivoit qu'il fût heureux.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Le 10 de Septembre, vers trois heures après-midi, après neuf heures de chasse, ils atteignirent un vaisseau Suédois, qui amena, ayant essuyé deux volées. Quelques paroles que dirent deux ou trois hommes ivres, donnerent lieu de juger qu'il y avoit

Mutinerie de quelques-uns des hommes.

ROGERS, Chap I. An. 1708.

à bord quelques marchandises de contrebande : mais après que les Anglois eurent examiné très-exactement le Maître & plusieurs des gens, ils virent qu'il étoit difficile de prouver que ce navire fût de bonne prise ; & ne voulant pas perdre de temps à le conduire dans un port, ils le laisserent aller sans aucune difficulté. Le Maître parut très-reconnoissant de n'avoir été retenu que si peu de temps : & à son départ il fit présent à Rogers, de bœuf salé & de deux jambons : le Capitaine Anglois de son côté, lui envoya douze bouteilles de cidre, qu'on appelle de rouget. Ce vaisseau qui étoit de Staden, avoit vingt-deux canons, étoit du port de deux cents soixante & dix tonneaux, & avoit fait le tour de l'Ecosse & de l'Irlande. A son départ, il salua les vaisseaux de quatre coups de canon. Pendant qu'il étoit arrêté, le Bosseman du Duc & trois Officiers subalternes, s'étoient mis à la tête d'un complot formé secrétement, entre les Gens, pour s'en rendre maîtres ; & quand ils virent qu'on l'avoit laissé partir, ils furent prêts de se mutiner. Cependant ils furent réprimés,

n mettant aux fers dix d'entre eux, n ôtant la place au Bosseman, nomné Giles Cash, qui eut pour successeur, Alexandre Winter, & en fusigeant un autre des principaux mutins. Peu de jours après ces exemples, tout rentra dans son cours naturel.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Il avoit aussi paru quelques mouvements à bord de la Ducheſſe ; mais ils s'appaiserent naturellement, aussi-tôt que tout fut tranquille sur le Duc.

Le 14 de Septembre, quelques Gens du vaisseau avec un hardi Matelot à leur tête, vinrent à la porte du Capitaine, & demanderent qu'on ôtât les fers à l'ancien Bosseman, Giles Cash. Rogers les amusa par de belles paroles, attira leur Chef à lui parler en particulier sur le pont, l'arrêta lui-même, & le fit fouetter par un de ses Camarades. Après cet acte de justice, il fit passer Giles Cash dans les fers, à bord de la Couronne, frégate de Biddiford, qui les accompagnoit depuis le 6, & qui les quitta le 15, pour aller à Madere, isle où les Consors résolurent aussi de passer, dans l'intention de croiser

Rogers fait fouetter un des Mutins.

ROGERS, Chap. I.

entre les Canaries, afin de se munir de vins, dont ils n'avoient qu'une petite quantité.

An. 1708.

Ils s'emparent d'une barque Espagnole.

Le 17, ils crurent avoir découvert une voile ; mais quand ils en furent plus près, ils reconnurent que c'étoit un rocher, à une lieue des isles Salvages. L'après midi, ils découvrirent le Pic de Teneriffe, & le lendemain, ils prirent une barque Espagnole de vingt-cinq tonneaux, qui alloit d'Oratava à Forteventura, avec quarante-cinq Passagers. De leur nombre, étoit le Pere Gardien du Couvent de cette derniere Isle, bon vieillard, qui prit avec joie le verre qu'on lui présenta, & qui ne se fit aucun scrupule de boire à la santé du Roi Charles III.

Difficultés au sujet de la rançon.

Le 19, étant près d'Oratava, ils débarquerent le Maître de la barque Espagnole, avec deux ou trois autres des Prisonniers, pour convenir de la rançon : ils furent accompagnés par M. Carleton Vanbrugh, Agent des Intéressés, qui étoit à bord du Duc. Il fit cette démarche, contre le sentiment de Rogers, qui la jugeoit déplacée ; & en conséquence, le matin du 20, on vit paroître un

drapeau de trève, venant de l'Iſle, avec une lettre adreſſée aux Capitaines Rogers & Courtenai, & ſignée J. Pouldon, Vice-Conſul, Bernard Walsh, J. Croſſe, & G. Fitzgerald. Ils marquoient que M. Vanbrugh ſeroit retenu à terre, juſqu'à ce que la barque fût rendue, d'autant que la priſe de cette barque étoit non-ſeulement contraire au Traité particulier entre l'Eſpagne & l'Angleterre, au ſujet des Canaries; mais qu'elle cauſeroit encore un très-grand dommage aux Sujets commerçants des deux Couronnes, ainſi qu'à pluſieurs Marchands Anglois, qui demeuroient dans ces Iſles, & dont on pourroit exiger une ſatisfaction dix fois plus forte que la valeur de la priſe.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Les Capitaines répondirent, conjointement à cette lettre, qu'en gardant la barque, ils agiſſoient conformément à leurs inſtructions: qu'ils ne connoiſſoient aucune ſtipulation particuliere en faveur des vaiſſeaux de ces Iſles: que ſi l'on ne convenoit promptement de la rançon, & ſi l'on ne rendoit M. Vanbrugh, ils conduiroient le lendemain leurs canons

ROGERS, Chap. I.

An 1708.

pour battre la ville; qu'ils emmeneroient ensuite les Espagnols prisonniers, ayant assez de vivres pour eux & pour leurs équipages, & qu'ils les conduiroient aux établissements Anglois, pour lesquels ils étoient chargés. Ils éviterent avec raison de faire connoître que leur intention étoit de croiser dans la mer du sud.

On rachete les Espagnols & leurs effets.

Le 22 de Septembre, M. Crosse, un des Marchands Anglois, qui avoit signé la premiere lettre, vint à eux dans une barque, accompagné de M. Vanbrugh, & ils apporterent du vin, des cochons, des raisins, & tout ce qu'il falloit pour la rançon de la prise. Sur la demande de ce Négociant, tout ce qu'on pût recouvrer des effets qui appartenoient à quelques-uns des Prisonniers, leur fut rendu, particulierement les croix, les reliques, & les bréviaires des Moines; le Capitaine Rogers fit même présent d'un fromage au joyeux Gardien de Forteventura. Le 24, on tint un comité à bord du Duc, où l'on examina les plaintes que M. Vanbrugh, faisoit contre le Capitaine Rogers, sur quelques points du Traité, qu'il pensoit n'être pas

réguliers; on jugea qu'elles étoient sans fondement; & la conduite du Capitaine fut approuvée unanimement.

ROGERS, Chap. I.

An. 1708.

Le 25, ils passerent le Tropique, & environ soixante des hommes d'équipage, qui n'avoient jamais fait ce voyage, furent plongés, ou comme disent les Marins baptisés par trois fois. On fait cette cérémonie en les hissant à la hauteur de la moitié du grand mât, avec une corde, à laquelle ils sont bien attachés, & on les laisse ainsi tomber dans la mer. Cette immersion fut d'un grand service à quelques uns pour les nettoyer de la saleté & des ordures qu'ils avoient contractées dans un si long voyage. Ceux qui préfererent de payer un demi-écu, pour être employé à un repas entre les Matelots quand ils seroient de retour en Angleterre, furent exemptés de cette cérémonie purificatoire. Le 29, un Matelot tomba de la hune du grand mât dans la mer, où il fut noyé, & l'on jugea qu'il avoit été saisi de quelques vertiges. Le même jour, ils découvrirent les isles du Cap-Ver, & le 30, ils jetterent l'ancre

Cérémonie du Baptême des Marins.

dans la baie de Saint Vincent.

ROGERS, Chap I.

Le premier d'Octobre, ils mirent à terre leurs tonneaux vuides, pour être nettoyés & remplis d'eau, parce qu'on en trouve abondamment dans cette isle, ainsi que du bois. Le 3, ils résolurent d'envoyer Joseph Alexandre leur Interpréte, avec une lettre très-respectueuse au Gouverneur de ces Isles, pour lui demander la permission d'y trafiquer, comme Sujets de la Grande Bretagne, & Alliés de la Couronne de Portugal. Pendant qu'ils demeurerent en cet endroit, cet interpréte déserta, sans qu'on en pût savoir la raison. Le 6, un Negre, Lieutenant du Gouverneur, vint à bord du Duc, où il apporta des limons, des oranges, du tabac, des patates, des bananes, des melons musqués, des melons d'eau, des poulets, des cochons & de l'eau-de-vie. On lui paya toutes ces provisions avec des effets de la prise, & il en parut très-content, quoiqu'ils fussent de peu de valeur. Dans un comité qui fut tenu à bord de la Duchesse, on fit quelques réglements au sujet des prises & du pillage : on prit aussi des mesures pour

An. 1708.

Désertion d'un Interpréte.

empêcher les Matelots de vendre leurs habillements aux Negres & aux naturels de ces Isles, pour de l'eau-de-vie, & pour d'autres bagatelles; ce qu'ils font très-souvent quand on n'y apporte pas l'attention nécessaire. Ces gens préferent en général à l'argent, ce qui peut servir à les couvrir, ou à satisfaire quelques autres besoins.

ROGERS Chap. 1. An. 1708.

Nous ne nous arrêterons pas à donner la description de ces Isles, parce qu'elles sont assez connues: elles sont au nombre de dix: mais il n'y a d'habitées que les six, nommées Saint Jago, Saint Nicolas, Bona-Vista, Saint Antonio, Bravamayo, & Del Fuego, qu'on appelle ainsi à cause d'un Volcan. Saint Jago & Saint Nicolas sont les plus peuplées; la premiere est la résidence du Gouverneur; & outre la Capitale, qui est le Siege d'un Evêque, & porte le même nom que toute l'Isle. Il y a une grande Ville, qui contient, dit-on, plus de cinq cents maisons. On la nomme Ribera Grande, & le port en est très-bon. Le terroir est assez médiocre; on recueille un peu de bled dans les val-

Isles du Cap verd.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

lées, où il y a aussi quelques vignes; mais les principales productions sont l'indigo, le sucre, le tabac, & les peaux de chevre, dont on fait de très-beau maroquin. Ces chevres sont grasses & de très-bon goût: elles portent une fois en quatre mois, & produisent trois ou quatre petits à chaque portée. Beaucoup de Vaisseaux prennent du sel à l'isle de Mayo, où il est produit naturellement par l'action du soleil sur l'eau de la mer.

Isle de Saint Vincent.

L'isle de Saint Vincent a une meilleure rade pour les vaisseaux que celle de Saint Jago: on y trouve en quantité des poules de Guinée, des corlieas, & diverses especes d'oiseaux de mer. Le seul gibier que quelques-uns des gens d'équipage du Duc, qui étoient descendus pour chasser, y trouverent, fut un âne sauvage, qui s'échappa quoique blessé, après leur avoir fait faire une course très fatiguante. Cette Isle étoit autrefois habitée, & avoit un Gouverneur particulier; mais elle est abandonnée depuis un certain nombre d'années, excepté par quelques Negres, qui y subsistent de tortues

tortues & de chevres ſauvages. Le terrein eſt montueux & ſtérile ; l'air aſſez peu ſain, parce qu'une grande partie de l'Iſle eſt couverte de bois, qui ne peut être preſque d'aucun autre uſage qu'à brûler. Entre les arbres, on trouve des toiles faites par une groſſe eſpece d'araignée, ſi fortes & ſi épaiſſes, qu'il eſt aſſez difficile de les rompre. La chaleur du climat fait une très forte impreſſion ſur les Matelots qui n'y ont jamais été ; mais la ſaignée leur donna beaucoup de ſoulagement.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Le 8 d'Octobre, on débarqua le Lieutenant du Gouverneur, près d'une caverne formée dans un rocher, où il dit qu'il paſſeroit la nuit, parce qu'il n'y avoit aucunes maiſons dans le voiſinage, & les vaiſſeaux remirent à la voile. Le 22, M. Page, ſecond contre-Maître de la Ducheſſe, ayant reçu ordre d'aller exercer le même emploi à bord du Duc, refuſa de changer de vaiſſeau, frappa le Capitaine Cooke qui vouloit l'y obliger : mais on s'en rendit maître, & on le mit dans la chaloupe. Le Capitaine Rogers le condamna au châtiment, nommé en terme

Mutinerie d'un Contre-maître.

de marine, le bilboe, qui est une espece de carcan : mais avant que la Sentence pût être exécutée, il se jetta en mer, dans l'intention de regagner la Ducheſſe. Il auroit peut-être cauſé beaucoup de trouble, en excitant les hommes à ſe mutiner, pendant que tous les Officiers étoient à bord du Duc ; mais la chaloupe qui étoit à côté du bâtiment ; le ſuivit & l'atteignit. Il fut ramené devant les Officiers ſupérieurs, qui le firent lier aux manœuvres : on le châtia rigoureuſement, & on le mit aux fers à fond de cale du Duc, où il demeura juſqu'au 29, qu'on le remit en liberté, ſur la promeſſe qu'il fit de ſe mieux comporter à l'avenir.

ROGERS, I. Chap. I. An. 1708

Ils abordent à Iſle Grande.

Le deux de Novembre, deux hommes furent condamnés au bilboe, pour avoir caché deux chemiſes, une perruque, & une paire de bas, qui faiſoient partie du pillage de la barque des Canaries : mais ils en furent quittes pour demander pardon. Le 14, on apperçut la terre du Breſil, & le 18, on jetta l'ancre à l'entrée de l'iſle Grande, à onze braſſes de profondeur, ne faiſant

preſque aucun vent. Le 20, on envoya deux chaloupes, dans l'une deſquelles étoit un Lieutenant, & dans l'autre M. Dampierre, pour reconnoître ſi l'endroit où l'on vouloit faire de l'eau étoit ſans ennemis. Ils y trouverent une chaloupe Portugaiſe, dont les gens ſe plaignirent qu'ils avoient été volés depuis peu par des François. Il tomba tant de pluie toute la journée, que les hommes ne purent travailler. Vers quatre heures après midi, le Capitaine Courtenay fit mettre aux fers pluſieurs hommes, pour avoir déſobéi au commandement, & parce qu'il avoit remarqué qu'ils étoient toujours les premiers diſpoſés à ſe mutiner. Le ſoir le temps s'éclaircit, on envoya, dans une pinaſſe, le Capitaine Cooke & le Lieutenant Pope à Angre de Reys, Village éloigné de trois lieues, & que les Portugais nomment Notre-Dame de la Conception, avec un préſent de beurre & de fromage pour le Gouverneur, eu lui demandant ſon amitié. Quand ils furent près du rivage, les Habitants les prirent pour des François, & tirerent pluſieurs fois

ROGERS. Chap I. An. 1708.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

sur eux, sans leur causer aucun dommage. Ils leur demanderent pardon, quand ils eurent reconnu leur erreur, ils furent reçus avec beaucoup de politesse, par un Moine, parce que le Gouverneur étoit allé à Rio de Janeïro, qui est à douze lieues plus loin ; ce Religieux leur dit que les Habitants avoient été depuis peu pillés & trompés par les François.

Soin que prennent les Portugais pour cacher les mines.

Le 22, plusieurs des Habitants vinrent de la Ville dans des canots, pour apporter aux vaisseaux des limons, de la volaille, du bled, & plusieurs autres denrées, qu'ils échangerent pour des bagatelles. Les Capitaines Rogers & Courtenay les traiterent avec beaucoup de politesse, & promirent une bonne récompense à ceux d'entre eux, qui pourroient se rendre maîtres de quelques-uns des gens, s'il y en avoit qui désertassent. On trouve plusieurs mines d'or dans l'intérieur du pays, & un vaisseau Portugais qui jetta l'ancre le 23, amena un grand nombre de Negres, pour y travailler. La pinasse des Anglois fut mise en mer & armée, pour s'informer d'où ils venoient. Le Capitaine, fit une réponse satisfaisante,

& envoya un pot de confitures, avec de très beau sucre, en présent aux Commandants Anglois. Les Portugais ont beaucoup d'attention pour cacher leur or aux autres nations, ainsi que les chemins qui conduisent aux mines : les uns disent que c'est un voyage d'un mois, & les autres de quinze ou vingt jours pour aller de Sanetas, Ville où est un port de mer, à ces vastes sources de leurs richesses. Quelques Boucaniers françois, qui y avoient abordé peu de temps avant, pour faire de l'eau, s'étoient emparés, en moins d'un mois, de plus de deux mille quatre cents marcs d'or, qu'on transportoit dans des barques, parce que la route par terre, depuis les mines jusqu'à Rio-de-Janeïro est très-mauvaise, & presque impratiquable.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Le 24, après que les vaisseaux eurent été nettoyés, Messieurs Dover & Van-Brugh allerent se promener avec la pinasse, & ils apporterent à leur retour un animal d'une puanteur insupportable. La peau étoit comme une fourrure, entremêlée de tuyaux ou de piquants, comme un hérisson, & la tête ressembloit à

Animal d'une puanteur insupportable

ROGERS, Chap. I.

An. 1708.

à celles des Singes. Les Portugais, entre lesquels il y avoit trois ou quatre Franciscains, qui vinrent poliment aux bords des vaisseaux, assurerent les Anglois que cet animal étoit un manger délicieux, & que cette mauvaise odeur ne venoit que de la peau ; cependant aucun des Mariniers ne fut assez gourmand pour en vouloir goûter.

Déserteurs effrayés par les singes.

Le 25, deux hommes de la Duchesse déserterent ; mais ils furent tellement effrayés par le bruit des Singes & des Babouins, qu'ils crurent entendre des heurlements de Tigres : coururent pendant la nuit jusqu'à la mer, se jetterent dedans, & crierent au vaisseau, en priant qu'on les reprit à bord. Deux Irlandois nommés Michel Jones, & Jacques Brown, déserterent aussi le même jour du Duc, & s'enfuirent dans les bois ; mais deux jours après, ils furent surpris sur le rivage, où ils attendoient un Canot Portugais, pour les conduire autre part. On les ramena au Capitaine Rogers, qui leur fit une severe réprimande, les fit bien fouetter, & ensuite les mit aux fers.

Le jour d'avant qu'on eût repris ces deux hommes, la Pinasse & la Gabarre, furent envoyées après un canot, qui faisoit tous ses efforts pour s'éloigner ; ce qui fit soupçonner au Capitaine qu'ils y étoient cachés. La Pinasse tira dessus, & blessa un Indien qui ramoit, & qui mourut deux heures après. Il appartenoit à un Moine, qui gagna le rivage, & prit la fuite dans les bois ; mais il fut ramené par un autre Portugais, qui lui dit, que ceux qu'il fuyoit étoient des Anglois. Les Gens de ce canot furent amenés à bord du Duc, & très-bien traités par le Capitaine Rogers ; mais le Moine ne pouvoit se consoler d'avoir perdu son Esclave, & un peu d'or qu'il avoit rassemblé en visitant les mines, quoiqu'il en eût caché une partie dans les broussailles, ou qu'il l'eût enterré près de l'endroit où il avoit fait échouer le canot. Cet homme menaça d'en porter ses plaintes, & de se faire rendre justice en Portugal, ou même en Angleterre.

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

Le 27, le Capitaine Rogers, le Capitaine Courtenay, & quelques autres Officiers, allerent dans la

Procession où assistent les Anglois.

ROGERS. Chap. I.

An. 1708.

chaloupe à Angre de Reis, pour y voir la Proceſſion qu'on y fait tous les ans le jour de la Conception de la Sainte Vierge. Le Gouverneur les reçut avec beaucoup de politeſſe, & les pria de permettre que leur muſique, compoſée de deux tompettes & d'un hautbois, aſſiſtât au ſervice Divin, pour y tenir lieu d'orgues, ce qui lui fut accordé. Quand on ſortit de l'Egliſe, les Muſiciens demi-ivres, marcherent à la tête de la Proceſſion, ſuivis des encenſoirs, du Saint Sacrement, d'une ſtatue de la Sainte Vierge, ornée de fleurs & de bougies allumées, & portée dans un brancard, par quatre hommes. Après elle, marchoient le Pere Gardien, environ quarante Prêtres & Moines, le Gouverneur de la ville, le Capitaine Rogers, le Capitaine Courtenay, & les autres Officiers des vaiſſeaux, dont chacun avoit pris un cierge par complaiſance: la marche étoit fermée par quelques jeunes Prêtres, & par les principaux Habitants, qui portoient auſſi des cierges. Après la cérémonie, il y eut un grand repas pour les Anglois dans le Couvent; & le Gouverneur, qui demeure

trois lieues plus loin, en donna un autre au Corps-de-garde, où réside un Lieutenant, un Enseigne & vingt Soldats.

Description de la Conception.

La ville d'Angre de Reis ou de la Conception, est composée d'environ soixante maisons fort basses, couvertes de feuilles de palmier, mal bâties & aussi mal meublées. Peut-être avoient-ils alors caché leurs meilleurs effets, parce qu'ils avoient été ravagés peu de temps avant par les François. Il y a deux Eglises & un Monastere de Franciscains, propre, décent, & très-bien meublé. Les Peres avoient quelques pieces de gros bétail; mais ils ne voulurent s'en défaire d'aucune.

Le Duc rejoignit la Duchesse à l'entrée du port de Grande, & l'on envoya la chaloupe à terre, tant pour y acheter du vin, que pour inviter les principaux de la ville à venir à bord. Ils s'y rendirent volontiers, & marquerent beaucoup de gaieté: ils burent à la santé du Pape; & le Capitaine Rogers après leur avoir fait raison, bût à l'Archevêque de Cantorbery, ainsi qu'à Guillaume Penn, le Chef des Quakers, à

ROGERS, Chap. I. An. 1708.

quoi ils répondirent de très-bonne grace. En partant, le Capitaine fit un préſent de beurre & de fromage aux Peres: & comme le temps étoit fort couvert, toute la Compagnie paſſa la nuit à bord, mais le matin on les renvoya dans la chaloupe, très-ſatisfaits de la façon dont ils avoient été traités, & ils promirent d'avoir grand ſoin de faire rendre les lettres dont les Anglois les chargerent.

CHAPITRE II.

M. Van-Brugh passe à bord de la Ducheſſe ; les Vaiſſeaux quittent l'iſle Grande ; Deſcription de cette Iſle ; Deſcription de la Riviere des Amazones ; Premiere découverte de cette riviere par François Orellana ; Diverſes aventures qui accompagnerent ſon expédition ; Sa Mort.

LE 30 de Novembre, il fut tenu un Comité à bord de la Ducheſſe : on examina la conduite que M. Van-Brugh avoit tenue, en tirant ſur le canot Portugais, & elle fut unanimement condamnée. On convint enſuite que pour prévenir l'aigreur des eſprits, cet Officier paſſeroit ſur la Ducheſſe, & que M. Guillaume Bath, Agent de la Compagnie ſur ce bâtiment, viendroit en exercer l'emploi ſur le Duc. Les deux vaiſſeaux leverent enſuite les voiles ; mais comme il ne faiſoit pas de vent, ou au moins très-peu, ils jetterent l'ancre deux heures après. Le 3 de Décembre, ils profiterent

ROGERS, Chap. II. An. 1708. Ils partent de l'iſle Grande.

ROGERS, Chap. II.

d'un vent frais est-quart au nord, & s'éloignerent de l'isle Grande, en dirigeant leur cours à celle de Juan Fernandez.

An. 1708

Description de cette Isle.

L'isle Grande est très-élevée, & couverte de bois, habitée par les singes, & par d'autres bêtes féroces: on y trouve des limons, des oranges & des guavas sauvages: il y a aussi des plantains, des bananes, des pommes de pin, du maïz & de la cassave: la volaille & les cochons y sont rares; mais il y a des moutons & des bœufs, quoique le nombre n'en soit pas considérable. Le vent demeura presque toujours du nord à l'est, tant que les Anglois y restèrent & la chaleur fut excessive.

Nous avons donné une Description assez étendue du Bresil, dans les Découvertes de M. Nieuhoff; & comme l'isle Grande, peut être regardée comme en faisant partie, nous ne répeterons pas ce que nous en avons dit (*) Nous nous arrêterons davantage sur ce qui concerne la riviere des Amazones, qui borne ce pays

(*) Voyez le Tome V de cette Histoire, depuis la page 222, jusqu'à la page 428.

au nord, d'autant qu'elle eſt de la plus grande importance pour le commerce, & nous croyons que quelques détails ſur la ſituation & le cours de cette riviere, & ſur les différentes Nations qui en habitent les bords, ne ſeront pas inutiles ni ennuyeux.

ROGERS, Chap. II. An. 1708.

La riviere des Amazones eſt certainement une des plus grandes qui ſoient au monde. Elle a été ainſi nommée des Femmes courageuſes & guerrieres, qu'on diſoit qui en habitoient les bords. Mais on a reconnu depuis, après un mûr examen, qu'elles n'exiſtoient que dans l'imagination : & il paroît que toutes les hiſtoires qu'on en a faites, étoient une invention des Naturels du pays, pour détourner les Eſpagnols d'y pénetrer plus avant. Cette riviere prend ſa ſource aux pieds des montagnes qu'on appelle les Cordillieres, à huit ou dix lieues eſt de Quito dans le Perou : ſuit un cours tortueux, d'environ dix huit cents lieues, & tombe dans l'Océan Atlantique, par quatre vingt-quatre embouchures.

Deſcription de la Riviere des Amazones.

Dans l'excurſion de Gonzalez, frere de François Pizarre, ſur les affreuſes montagnes qui bornent la

Premiere découverte de cette riviere.

ROGERS, Chap. II.

An. 1708.

Province de Los Quixos du côté du nord, il trouva le froid si insupportable, qu'il fut obligé d'abandonner ses troupeaux, avec la plus forte partie de son bagage & de ses provisions, qu'il laissa en arriere, & il descendit dans la vallée de Zumaque, d'où il poursuivit son chemin par la Province de Coca. Le Cacique le reçut très bien, lui fournit autant de provisions qu'il en put amasser, & l'assura que s'il s'embarquoit sur la riviere qui arrosoit ces plaines, ou s'il en suivoit les bords, elle le conduiroit en peu de temps dans un des pays les plus abondants & les plus riches de tous ceux que le soleil éclaire, & dont les habitans étoient couverts de plaques d'or.

Fatigue que Gonzalez Pizarre y avoit éprouvée.

Ce discours suffit pour encourager Gonzalez à entreprendre ce voyage, dans la seule vue de se rendre, s'il étoit possible, aussi considérable que son frere, par de nouvelles découvertes & par ses conquêtes. Il fit présent d'une très-belle épée au Cacique, par reconnoissance de sa politesse; se mit à la tête de sa Cavalerie, & commença à suivre les bords de la riviere Coca, par un

pays, qui de toutes parts lui préſentoit l'image d'un nouveau Paradis terreſtre. La ſcène changea bien-tôt de face : au lieu de la verdure & des bois qu'ils quittoient, ils ne virent plus que des ſables & des déſerts : le pays devint raboteux & inégal, coupé par des ruiſſeaux & des torrents, qu'ils étoient ſouvent obligés de traverſer à la nage, ce qui fatigua exceſſivement les Eſpagnols, qui n'avoient pas de canots, ne trouvoient point de gués, ne rencontroient aucuns Habitants ; & ce qui étoit le plus fâcheux, n'avoient plus de vivres que pour quarante-trois jours. A la fin de ce temps, ils ſe trouverent à un endroit où la riviere n'avoit que vingt pieds de largeur, à cauſe des rochers qui la bornoient de part & d'autre, & d'où elle ſe précipitoit dans une vallée, par une cataracte de deux cents braſſes de hauteur. Gonzalez entreprit de jetter un pont ſur cet endroit : ouvrage dont la ſtructure admirable a mérité les plus grands éloges de la part des Ecrivains Eſpagnols. Ses troupes paſſerent de l'autre côté, mais l'aſpect du pays ne leur préſenta rien

ROGERS, Chap. II. An. 1708.

ROGERS, Chap. II.

An. 1708.

de moins affreux : toûjours des déserts aussi arides, sans aucune espérance d'un avenir plus favorable, pendant que leurs besoins augmentoient de jour en jour, à proportion qu'ils se trouvoient dans une plus grande disette de provisions.

Il confie une partie de ses gens à Orellana, qui l'abandonne.

Cette suite de traverses engagerent Gonzalez à employer tout son monde à la construction d'un Brigantin, qui pût servir à transporter plus aisément les malades, en suivant le cours de la riviere, & il embarqua avec eux tout son bagage, ses provisions & son or ; il y mit aussi une garde de cinquante Soldats, sous les ordres de François Orellana, Officier d'une bonne famille de Truxillo, dans l'ancienne Espagne. Il lui enjoignit expressément de ne pas perdre de vue le gros des Aventuriers ; mais de s'arrêter tous les soirs au même rivage, & de se rendre exactement au camp. Orellana obéit pendant quelque temps aux ordres de son Général, jusqu'à ce que leur état devenant de jour en jour plus fâcheux, il lui commanda de descendre la riviere pour chercher des provisions & des habitants. En conséquen-

ce de ce nouvel ordre, Orellana s'avança dans le milieu du courant, dont la rapidité l'emporta en trois jours, à plus de trois cents lieues, sans avoir fait usage de voiles ni de rames. Il arriva enfin à une autre riviere beaucoup plus large, mais moins rapide, & il en suivit le cours pendant un jour. Voyant qu'elle s'élargissoit de plus en plus, il se détermina à continuer de descendre jusqu'à ce qu'il trouvât la mer, & ferma les yeux sur ce qu'il devoit à la reconnoissance, & à l'état fâcheux où il avoit laissé son Général. Quelques-uns de ses Gens lui en firent des remontrances; mais il leur fit observer qu'il leur étoit impossible de remonter en plusieurs mois, le même espace qu'ils avoient parcouru en peu de jours. Il ajouta que vraisemblablement, leur Général les joindroit sur les bords de cette nouvelle riviere, qu'il ne pouvoit manquer de rencontrer. Cependant il trouva une très-forte opposition de la part d'un Moine nommé Gaspard de Carvajal, & de Ferdinand Sanchez de Vasgas, qui, pour l'empêcher d'aller plus loin, formerent un parti

ROGERS, Chap. 114. Au. 1708.

ROGERS, Chap. II.

dans son petit bâtiment ; & auroient réussi dans leur dessein de retourner à Gonzalez, avec les provisions qu'ils avoient rassemblées, si Orellana ne les eût prévenus, en mettant à terre Ferdinand, dans un désert affreux, borné d'un côté, par des montagnes très-élevées, & de l'autre, par une large riviere, sans armes & sans provisions ; où il est probable qu'il périt de misere. Orellana étoit trop prudent pour traiter de même le Moine, à cause de son habit ; mais il lui déclara que quiconque voudroit pénetrer dans les desseins de son Commandant, attireroit sur soi le plus sévere châtiment.

An. 1708.

Il descend la Riviere des Amazones.

Après avoir ainsi étouffé toutes les semences de révolte parmi ses gens il commença à leur faire connoître ses intentions, en leur disant que la fortune les avoit, en quelque sorte conduits à la découverte la plus importante qu'on eût encore faite dans les Indes : que la grande riviere sur laquelle ils étoient, ayant son origine dans le Pérou, & coulant de l'oueſt à l'eſt, formoit indubitablement un passage de la mer du sud à la mer du nord, par le plus beau ca-

llqu'il y eût au monde : qu'il leur
onnoit l'occaſion de faire une am- ROGERS, Chap. II.
e moiſſon des richeſſes que les pays
oiſins ne pouvoient manquer de An. 1708.
ur fournir : que ce ſeroit leur faire
tous la plus grande injuſtice, s'ils
s partageoient avec d'autres, & s'ils
enonçoient aux faveurs dont le ciel
s combloit particulierement. Ces
iſcours, non-ſeulement, appaiſe-
ent les murmures de ſes gens, mais en-
ore ils enflammerent chacun d'eux
une portion de l'avarice & de l'am-
ition dont leur Chef étoit dévoré.

Cependant la néceſſité l'obligea
'aborder au rivage, ſept de ſes
ens étant morts de miſere, après
voir mangé tout le cuir qu'ils
voient à bord. Il y eut une eſcar-
ouche très-vive entre eux & les
abitants, qui combattoient avec de
rands boucliers, des arcs & des flê-
hes : les Eſpagnols eurent l'avanta-
e, & remporterent une grande
uantité de proviſions ; mais ils fu-
ent pourſuivis par huit mille In-
liens, dans cent trente canots, juſ-
u'à ce qu'ils fuſſent hors des fron-
ieres du pays, nommé Machiparo.
ls eurent dix-huit hommes de bleſ-

ROGERS. Chap. II.

sés ; mais ils furent bien tôt ré-tablis.

An. 1708.

Après être restés trois jours dan une ville que les Habitants avoien abandonnée, & qui étoit assez élo gnée de Machiparo, ils ren irent leu brigantin au milieu du courant, & le lendemain, débarquerent à u village, où ils trouverent de très belle porcelaine bien peinte, quel ques Idoles d'une figure monstrueu se, & une petite quantité de provi sions, qu'ils emporterent par force Ils y virent aussi un peu d'or & d'ar gent ; & quelques habitants, qu leur tomberent entre les mains, leu firent connoître qu'il y avoit de ce métaux en abondance dans leur pays Après avoir encore descendu le fleu ve, l'espace de cent lieues, ils arri verent dans un pays nommé Pagna na, où ils furent très-bien traités, & où on leur fournit avec joie, tout ce qui leur étoit nécessaire.

Suite de ses Decouvertes.

Quelques jours après, ils arrive rent à l'embouchure d'une riviere dont l'eau étoit aussi noire que de l'encre, & si rapide, que pendant plus de vingt lieues, elle ne se mê loit pas avec celle de la riviere des

mazones. En continuant leur cours
descendirent à plusieurs villes, ROGERS, Chap. II.
ont une, particulierement, étoit
vironnée de murailles de bois, & An. 1708.
ils trouverent beaucoup de poiſ-
n. Dans une autre, ils ne virent
ie des femmes; & Orellana réſo-
t de demeurer quelques jours avec
les; mais leurs maris, qui étoient
lés à quelque expédition, revin-
nt le ſoir, attaquerent les Eſpa-
ols, & les obligerent de ſe réfu-
er à bord de leur brigantin. Ils
ontinuerent leur voyage, & virent
uſieurs grandes villes, avec des
emins pavés, & plantés d'arbres
uitiers. Ils voulurent deſcendre, &
ouverent une vive oppoſition de
part des Naturels; mais leur Chef
ant été tué, ils furent diſperſés &
rellana eut la liberté d'emporter
utes les provſions qu'il put trou-
er.

On lui fit entendre pluſieurs fois,
u'il y avoit aux environs, des hom-
es blancs, & par ce qu'il en put
prendre, il jugea que ce devoient
re des Eſpagnols. Il avoit déjà
it, ſuivant ſon calcul, près de qua-

ROGERS, Chap. II

torze cents lieues, ſans rencontre
la mer, quand il fut attaqué une nui
ſur le rivage, où il s'étoit campé
An. 1708. par un gros corps d'habitants, ave
douze femmes blanches à leur tête
Ils étoient de très-haute taille, &
combatirent avec beaucoup de cou
rage; mais ſept d'entre eux ayant ét
tués, les autres prirent la fuite ainſ
que leurs Commandants.

Femmes qui combattent comme les hommes.

Il eſt très-probable que ces Guer
rieres étoient les femmes des Géné
raux de ces peuples, d'autant qu'i
eſt très-commun aux Indes, que le
femmes accompagnent leurs mari
dans les combats, & qu'elles ſe bat
tent à leurs côtés comme les hom
mes. Cependant ce léger inciden
agit avec tant de force ſur l'eſpri
romaneſque de notre Eſpagnol, qu'i
a imaginé un pays habité par de
femmes guerrieres, ſur les bords d
cette riviere, & il entre même dan
un détail très-circonſtancié de c
qui les concerne; mais comme cett
Nation eſt demeurée inviſible pou
tous les autres Voyageurs, il eſ
vraiſemblable qu'elle n'a jamais eu
d'autre exiſtence, que dans le cer-

eau vuide d'Orellana. Cette rivie-
e, qui auroit dû rendre ſon nom
nmortel, a toujours reçu depuis,
elui de riviere des Amazones.

Il arrive à l'embouchure du fleuve.

Dans un pays où il arriva le jour
e Saint Jean, ce qui lui en fit don-
er le nom, il eut une eſcarmouche
vec les habitants; perdit pluſieurs
e ſes gens, & ſon Chapelain y eut
n œil crevé d'un coup de lance.
eu de temps après, quelques Inſu-
ires l'attaquerent dans des canots,
ù ils avoient des tambours, des
rompettes & d'autres inſtruments,
our les animer au combat; mais
uoiqu'ils fuſſent ſept à huit mille,
les tint écartés avec ſes armes à feu.
)ans une autre Province où il paſſa
nſuite, & où il vit pluſieurs gran-
es villes, ſur la rive gauche du fleu-
e, les habitants vinrent dans des
anots pour l'obſerver, & lui tire-
ent des fleches empoiſonnées, dont
nourut un de ſes hommes. Pour ſe
arantir de ces inſtruments de mort,
fut obligé de ſe barricader dans
on brigantin. Il diſtinguoit alors la
narée, & quand il fut à l'embou-
hure de la riviere, ayant perdu

ROGERS, Chap. II.

An. 1708.

plusieurs hommes dans ce voyage, par les fleches empoisonnées, il trouva une Nation plus civilisée, & disposée à lui fournir des provisions.

Il y retourne & y meurt de chagrin.

Au mois d'Août 1541, il trouva un passage libre pour gagner la mer, & après avoir suivi la côte en faisant le tour du Cap nord, il arriva à l'isle de la Trinité, où il acheta un vaisseau, & mit à la voile pour l'Espagne. Il y fit un si magnifique récit de la richesse & de la beauté des pays qu'il avoit découverts, que l'Empereur Charles Quint lui accorda des Lettres-Patentes très étendues, pour y établir des Colonies. En conséquence, il retourna en 1549, à la riviere des Amazones; mais cette expédition fut malheureuse dès les commencements. Une maladie contagieuse lui enleva un grand nombre de ses gens, ce qui l'obligea d'abandonner deux vaisseaux, des trois qu'il avoit emmenés d'Espagne : quelque temps après son équipage fut réduit à une petite barque, qu'il perdit sur la côte de Caracca, & il mourut ensuite de désespoir

Eſpoir: ayant perdu le plus grand nombre de ce qui étoit reſté de ſes Compagnons. Quelques Auteurs Eſpagnols nomment encore Riviere d'Orellana, celle que toutes les autres Nations appellent Riviere des Amazones.

ROGERS, Chap. II. An. 1708.

CHAPITRE III.

Louis de Mello se rend à la Rivier des Amazones, pour faire des dé couvertes ; Il ne peut réussir dans so entreprise ; Pedro de Orsua veu suivre la même expédition ; Il est a sassiné ; Un de ses Meurtriers pren le titre de Roi, & est tué par l Tyran Lopez, qui s'empare du mêm titre. Ce dernier tue sa fille, est pris jugé, condamné & exécuté ; Quel ques Avanturiers de Cusco, & deu Jésuites, font des voyages sépare ment sur les bords de la Riviere de Amazones ; Ils n'ont aucun succès Expédition du Capitaine Jean d Palacios ; Sa mort ; Le Com Chincon & le Gouvernement du Bre sil, donnent du secours à ses Gens Productions des pays situés sur le bords de cette riviere ; Coutumes & Mœurs de ces Peuples ; Progrès de Jésuites parmi eux ; leur Mission Température du climat, & descrip tion du cours de la riviere.

ROGERS. Chap. III.

LE peu de succès d'Orellana, ne put empêcher d'autres Avanturiers, de suivre les mêmes traces. Suivant les Traités passés entre les Européens, il fut accordé au Portugal, l'étendue de pays comprise entre la riviere de la Plata & l'embouchure de celle d'Orellana, ce qui détermina le Roi Jean III, à y envoyer Louis de Mello, avec dix vaisseaux. Il en perdit huit à l'embouchure de cette riviere, alla avec les deux autres, dans l'isle de Sainte Marguerite, pour se radouber, & y fut abandonné par la plus grande partie de ses gens, ce qui renversa totalement ses projets.

An. 1708. Mauvais succès de Louis de Mello.

Quelques Capitaines de la nouvelle Grenade, formerent ensuite la même entreprise, sans avoir plus de succès. Tant de tentatives infructueuses, ne purent détourner Pedro de Orsua, Navarrois, d'éprouver aussi la fortune. Il étoit de bonne famille, avoit reçu une excellente éducation; son courage étoit hors de doute, & il avoit donné plusieurs preuves de sa prudence. Ce Gentilhomme forma mûrement tout

Pedro de Orsua forme la même entreprise.

le plan de son entreprise, avant de la
ROGERS, Chap. III. mettre à exécution : quand il le publia, l'estime qu'il s'étoit acquise
An. 1708. étoit si grande, & sa réputation si universellement répandue, que des personnes de tous états, s'interressèrent pour le seconder, & que des Soldats d'une valeur éprouvée, vinrent de toutes parts s'enroller sous ses drapeaux.

Il partit de Cusco en 1560, avec sept cents hommes, & un bon nombre de chevaux, aux acclamations de tous les habitants, qui prioient le ciel pour leur réussite. Jamais aucune expédition formée dans ces pays, ne promit un succès plus heureux, & son plan étoit si bien dressé, que s'il n'eût été détruit par la trahison, lui & ses Compagnons eussent acquis un honneur immortel & gagné d'immenses richesses.

Perfidie de deux de ses compagnons. A sa suite étoient ce jeune Espagnol, nommé Ferdinand de Guzman, & un Scélérat Biscayen, nommé Lopez de Agira, qu'il avoit fait Enseigne. Ces deux perfides Compagnons devinrent amoureux de la femme d'Orsua, qui, par un exemple qu'on ne peut trop louer, de

fidélité & de la tendresse conjugale, suivoit par-tout son mari. Ils engagerent une partie de l'armée à se révolter; & dans la confusion, le malheureux Orsua périt par la main d'un assassin. Les Historiens ne nous disent point si leur infâme passion fut satisfaite après ce meurtre; mais ils nous apprennent que Ferdinand de Guzman, prit aussi-tôt le titre de Roi. Il ne jouit pas long-temps de cette dignité imaginaire; il fut assassiné par ceux mêmes qui l'avoient élevé, & Lopez de Agira qui lui succéda, dit aussi-tôt à ses Compagnons que son intention étoit de s'emparer de la Guyane, du Pérou & de la nouvelle Grenade, pour en partager les richesses avec eux.

ROGERS, Chap. III.

An. 1708.

Il est difficile de trouver une domination plus sanguinaire & plus tyrannique que celle qui fut exercée par Lopez; & même à présent, on se parle encore de lui en Espagne, que sous le nom de Lopez le Tyran. Né dans l'obscurité, il avoit une antipatie naturelle contre la Noblesse, & fit massacrer presque tous ceux qui avoient droit à cette distinction dans son armée. Il avoit continuellement

Tyrannie de son Successeur Lopez de Agira.

ROGERS, Chap. III.

An. 1708.

autour de lui, une troupe de Scélérats, qui lui servoient de Gardes-du-Corps; devint si jaloux de sa nouvelle dignité, & si craintif pour sa vie, que si quelques-uns de ses gens se parloient en secret, il les soupçonnoit de former des complots contre lui, & les faisoit bien-tôt périr par quelque trahison. Les femmes mêmes n'étoient pas à couvert de sa cruauté: plusieurs que la fatigue du voyage avoit affoiblies & rendues malades, furent abandonnées aux sauvages habitants, sans aucun secours, & sans leur rien laisser de ce qui pouvoit leur être le plus nécessaire.

Il massacre sa propre fille, est pris & mis à mort.

Il s'embarqua dans le vaisseau d'Orsua, sur la riviere Coca, qui le conduisit bien-tôt dans celle des Amazones, dont la force du courant l'emporta malgré lui dans le grand canal, qui conduit au cap nord, d'où il fit voile à l'isle Sainte Marguerite, & débarqua dans l'endroit, qu'on a depuis nommé le Port du Tyran. Le Gouverneur le regardant comme un fidelle Sujet du Roi, le reçut avec respect, & lui marqua la plus grande hospitalité. La recon-

ROGERS, Ch. III.

An. 1708.

ioissance qu'il en eut, fut de massa-
rer ce Gentilhomme, ainsi que son
rere & tous ses amis. Ensuite, aidé
ar un autre Scélérat, nommé Jean
Burg, il ravagea toute l'Isle, y
ommit les cruautés les plus horri-
les, de même que dans celle de
Cumana, d'où il passa à la côte de
Caracca, qu'il ravagea egalement,
vec toutes les Provinces situées sur
a riviere de Venezuello & de Bac-
ho. Il entra ensuite dans Martha,
où il passa tout au fil de l'épée; &
yant formé des projets sur Quito, il
ontinua sa marche par le Royaume
le la nouvelle Grenade. Il y fut at-
aqué par les Troupes Royales, qui
ui livrerent une sanglante bataille;
on armée fut entierement défaite,
& il se trouva pouſſé, pour ainsi dire,
dans les toiles comme une bête fé-
roce: alors voyant qu'il ne pouvoit
échapper, & que tous les passages
ui étoient fermés, il s'adressa à sa
fille bien-aimée, qui l'avoit suivi
dans toutes ses avantures, & lui dit,
» Jamais aucune tendresse paternel-
» le n'a approché de celle que j'ai
» pour toi, ma chere fille: te pla-
» cer sur le Trône, étoit l'objet de

ROGERS. Ch. III. An. 1708.

» tous mes vœux, & le but de tou-
» tes mes entrepriſes ; mais puiſque
» la fortune a cruellement traverſé
» mes deſſeins, il ſeroit injuſte de te
» laiſſer vivre dans l'eſclavage au mi-
» lieu de nos ennemis triomphants,
» qui te regarderoient comme la
» fille d'un Traître & d'un Tyran.
» C'eſt avoir pitié de toi, ma fille,
» que de te ſauver de cette ignomi-
» nie : c'eſt dans les bras de la mort
» qu'il faut chercher ton ſalut : ſi tu
» n'as pas aſſez de courage pour que
» ta propre main t'adminiſtre ce re-
» mede, le bras d'un pere te donnera
» cette derniere preuve de tendreſ-
» ſe ». La fille frappée de ce diſ-
cours comme d'un coup de foudre, lui demanda quelques inſtants pour ſe recueillir ; ce qui lui fut accordé : mais le pere trouvant trop long ſon entretien avec le ciel, la perça d'un coup de carabine, pendant qu'elle étoit encore à genoux, & acheva enſuite de la tuer à coups de poignard. Peu de temps après ce parricide, il fut fait priſonnier, & conduit à l'iſle de la Trinité, où il avoit un bien aſſez conſidérable. Son procès fut bien-tôt inſtruit ; on le condamna à

être écartelé ; les maisons qui lui appartenoient, furent rasées jusqu'aux fondements, & on sema du sel sur le même terrain, pour qu'il ne restât aucunes traces de ce qui avoit appartenu à cet ennemi du genre-humain.

ROGERS, Ch. III. An. 1708.

En 1566, quelques Avanturiers de Cusco, firent une nouvelle tentative pour découvrir les pays arrosés par la riviere des Amazones ; mais elle fut encore infructueuse par la division qui se mit entre les Chefs ; ils devinrent la victime des habitants, qui les taillerent en pieces, & il ne se sauva que deux Prêtres, avec un des Capitaines, nommé Maldonado, qui eurent même beaucoup de peine à conserver leur vie.

Nouvelles entreprises infructueuses sur la Riviere des Amazones.

Le Roi d'Espagne donna ensuite des ordres, pour envoyer deux Généraux sur cette riviere ; mais ils furent traversés par tant d'accidents, que leur entreprise fut également infructueuse.

Ovalle rapporte que vers l'an 1606, deux Jésuites partirent de Quito, pour faire une mission dans ces Provinces : que l'un fut massacré par les habitants, & que l'autre eut beaucoup de peine à sauver sa vie.

ROGERS, Chap. III.

An. 1708.

En 1635, le Capitaine Jean de Palacios, alla de Quito sur cette riviere, avec un nombre d'hommes armés, & quelques Religieux Franciscains: il fut tué à Annete, en 1636, avec tous ceux qui le suivoient, excepté deux Moines & six Soldats. Ils se rendirent dans un petit vaisseau à Para, capitale du Brésil, & le Gouverneur de cette place, ajoutant foi à ce qu'ils lui rapporterent, de la situation des affaires dans ce pays, leur donna quatre canots, soixante & dix Espagnols, & douze cents Indiens, pour reprendre cette expédition. Ils reçurent aussi des secours considérables l'année suivante, du Comte de Chinchon, Viceroi du Pérou, & ce fut par ses soins, que le Pere d'Acunha, Recteur du College de Cuença, & un autre Jésuite partirent pour Para, où ils rassemblerent toutes les instructions qu'il étoit possible d'avoir sur ce pays, & sur ce qui concernoit la derniere expédition. Ils s'embarquerent pour l'Espagne en 1640, & y publierent ce qu'ils avoient pû savoir de cette Riviere.

Productions du pays & mœurs des Habitants.

Nous trouvons dans la Relation

du Pere d'Acunha, qu'il croît sur les bords du fleuve, un arbre nommé Andirova, excellent pour guérir les bleſſures : qu'il y a beaucoup de bois rouge : des cédres d'une groſſeur prodigieuſe, du bois de Bréſil, du bois de campêche, du bois de fer, ainſi nommé à cauſe de ſa dureté, toutes ſortes d'arbres propres à faire du bois de charpente, d'autres, dont l'écorce ſert à faire des cordages & des voiles, avec beaucoup de cotonniers. Les habitants font des haches dont les tranchants ſont garnis d'écailles de tortues, ou de pierres dures, qu'on rend coupantes par un grand travail. Ils ont auſſi des ciſeaux & d'autres inſtruments pour les ouvrages de charpente, qu'on fait de dents & de cornes de bêtes ſauvages. Ils regardent les Chefs & les Directeurs de leur culte religieux, comme ſorciers, parce qu'ils leur enſeignent que la vengeance eſt méritoire, & leur apprennent les moyens les plus ingénieux pour empoiſonner leurs ennemis. Quelques-uns conſervent dans leurs maiſons, les os de leurs amis décédés : d'autres les brûlent avec tout ce qui

ROGERS. Chap. III. An, 1708.

leur a appartenu ; & après avoir pleuré peu de temps leur mort, ils terminent leurs lamentations en buvant ; maniere d'exprimer leur douleur, qui les conduit ordinairement jusqu'à l'ivresse.

Quelques-unes de ces Nations, par exemple les Ouraguas, dont le pays est très-peuplé, & à près de deux cents soixante lieues de long, vivent de leur commerce avec leurs voisins, & s'habillent décemment de toiles de coton. D'autres portent des plaques d'or à leurs oreilles & à leurs narines, & sont adroits aux ouvrages de main, tels que des chaises, toutes sortes de meubles, & des représentations d'animaux. Les Jésuites nous apprennent que les Naturels du pays des Amazones, sont en général, bons & polis : ils disent aussi que les bords de cette riviere, de chaque côté, depuis la ville de Jaen, dans la province de Bracamoros, où elle commence à être navigable jusqu'à la mer, sont couverts de grands arbres de diverses sortes, très utiles, entre lesquels ils nomment une espece de gérofliers. Il y a aussi beaucoup de salsepareille : les

bois sont remplis de tigres, de buffles, de sangliers & d'autres bêtes féroces.

Ces Religieux commencerent en 1638, à y prêcher l'Evangile, & ils y ont fait depuis, des progrès étonnants: leur mission, qui augmente de jour en jour, s'étend sur les bords de trois autres grandes rivieres; leur capitale nommée Saint François de Borgia, dans la Province de Manos, est à trois cents lieues de Quito, d'où sont partis les premiers Missionnaires. Ils ont souvent fait des voyages très dangereux dans des canots sur ces rivieres, & plusieurs d'entre eux ont été fréquemment les victimes de la cruauté des Sauvages, comme il arriva à huit de ces Peres, qui furent massacrés en 1707. Avec une habileté surprenante, ils ont réussi à fonder trente-neuf villes, & à civiliser par leurs prédications & par leurs instructions, les peuples qu'ils ont engagé à y habiter. Outre le nombre prodigieux de conversions qu'ils y ont opérées, ils ont formé des alliances d'amitié avec plusieurs Nations, dans l'espérance de pouvoir aussi les convertir,

An 1708.

Progrès des Missions dans ce pays.

ROGERS Chap. III.

Les Portugais ont quelques villes à l'embouchure de cette riviere, avec un fort sur celle qu'on nomme Rio Negro : depuis peu, ils ont aussi étendu leur commerce jusqu'à Quito, & jusqu'à plusieurs autres endroits éloignés dans le Pérou.

An. 1708.

Nations qui habitent les bords de cette riviere.

Les bords de cette riviere sont habités par une multitude de Nations, moins polies que celles du Pérou, & moins barbares que celles du Bréfil. Ils vivent de fruits, de bled & de racines, & sont tous Idolâtres, mais ils ne rendent presque aucun culte à leurs Idoles, excepté quand ils vont à la guerre. Suivant les Samson & quelques autres Géographes, le nombre de ces Nations monte à cent cinquante, & leurs villages sont si voisins, qu'ils se peuvent aisément appeller de l'un à l'autre. Entre ces Nations, on remarque particulierement les Homagues, qui habitent près de la source de cette riviere, & qui sont fameux pour leurs manufactures de coton. les Wrosipares, habiles à faire des ouvrages de porcelaines : les Surines, entre le cinquieme & le dixieme degré de latitude, experts dans la menuiserie, &

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

s Topinambours, qui demeurent ans une grande Isle sur la même ri iere, & qui sont remarquables par eur force. Tous ces peuples se font éciproquement la guerre, & com- attent avec des javelots, des arcs des fleches : ils ont pour armes éfensives, des boucliers de cane, u de peaux de poisson : ils font des sclaves de leurs prisonniers ; mais u reste, ils les traitent avec dou- eur.

Il est très-ordinaire que les petits ois qui demeurent sur les bords du euve, se mettent dans de grands ca- ots, pour décider leurs querelles, le Vainqueur termine ordinaire- ent la guerre en mangeant le Vain- u. Les marques de la Royauté sont ne couronne de plumes de perro- uets, une chaîne de dents ou de riffes de lions, qu'ils portent sur épaule, ou autour de la ceinture, vec un sabre de bois à la main. Les eux sexes vont également nuds, les emmes ont les cheveux très-longs, leurs mamelles aussi longues : mais ls arrachent ceux du dessus de la ête, pour y former une espece de ouronne. Les hommes portent de

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

petits morceaux de canne à leurs oreilles & à leur levre inférieures, qui ſont percées exprès, de même qu'aux endroits que la pudeur ne permet pas de nommer. Ils ſe pendent auſſi au carthilage ſous le nez, des grains de verre qui vont & viennent quand ils parlent. Ils ſont grands voleurs; mais ils n'ont aucune connoiſſance de l'argent monnoyé : ils échangent une denrée pour une autre, & les grains de verre ſont d'un grand uſage pour acheter d'eux, ce qui peut être néceſſaire. Ils ſont ſi adroits à la pêche, qu'ils percent le poiſſon quand il nage, & ils le mangent ſans pain & ſans ſel. Leurs arbres ſont de diverſes eſpeces de bois d'un grand uſage & très-utile, & ils en ont de ſi gros, que la circonférence eſt de cinq ou ſix braſſes. On y trouve du gibier très délicat, & beaucoup d'oiſeaux ſauvages, entre autres des perroquets, qui y ſont très communs, & dont la chair eſt un manger délicieux. Leur miel eſt d'un goût agréable & a pluſieurs vertus médicinales: ils ont un baume qu'ils regardent comme une médecine univerſelle, & aucune autre

artie de l'Amérique ne produit de lus beaux bleds & de meilleures ra- ines. Les lacs & les rivieres ſont emplis d'excellents poiſſons ; les anatées & les tortues abondent ſur ous les rivages ; mais il faut que les êcheurs ſe tiennent ſur leurs gar- es contre les crocodiles, les alliga- ors & les ſerpents d'eau, qui y four- illent. Leurs jardins ſont toujours euris, & leurs campagnes ſont cou- ertes d'une verdure immortelle. ls ſont fort incommodés des cou- ns ou moſquittes ; mais ils ont eaucoup moins d'inſectes venimeux u'on n'en trouve dans le Pérou & ans le Bréſil.

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

L'air de ce pays, en général, eſt empéré, quoiqu'il ſoit ſitué au mi- eu de la Zône torride. Peut-être ette température eſt-elle dûe au rand nombre de rivieres dont il eſt rroſé, & qui, en ſe débordant tous es ans, répandent la fertilité dans es campagnes voiſines. Peut-être uſſi que les vents d'eſt qui y ſouf- ent la plus grande partie du jour, ontribuent autant que toute autre auſe, à cette ſalubrité du climat. Ce fleuve commence à courir de

Largeur & profondeur de la Riviere des Amazones.

ROGERS, Ch. III. An. 1708.

l'oueſt à l'eſt ; enſuite il s'étend du côté du ſud, & reprend ſon cours à l'eſt, juſques dans l'Océan Atlantique, où il tombe par une embouchure de cinquante à ſoixante lieues de large, depuis le Cap-nord ſur la côte de la Guiane, juſqu'au Cap Zaparara, ſur la côte du Bréſil. Cette embouchure eſt preſque ſous l'équateur, & la plus grande partie du cours de la riviere eſt au quatrieme & au cinquieme degré de latitude méridionale. Depuis Junta de los Keyos, juſqu'à la riviere de Maranhon, environ à ſoixante lieues de la ſource, le canal eſt d'une ou deux lieues de largeur : plus bas, il en a trois ou quatre, & s'élargit par degrés, à meſure qu'on approche de l'Océan. Depuis Junta de los Keyos juſqu'au Maranhon, la profondeur eſt de cinq braſſes juſqu'à dix : depuis le Maranhon juſqu'à Rio Negro, il eſt de douze à vingt braſſes, enſuite il a en quelques endroits trente braſſes, en d'autres cinquante, & augmente ainſi de profondeur juſqu'à ſon embouchure dans l'Océan. Il n'y a ni bancs de ſable, ni écueils à craindre pour les vaiſſeaux qui veu-

nt y entrer ou en approcher. En-
e les rivie es qui y tombent, il y
a depuis cent jusqu'à six cents
eues de cours; quelques-unes de
lles qui s'y déchargent dans la par-
e du nord, ont leur source au pre-
ier & au second degré de latitude
ptentrionale: dans la partie oppo-
e, plusieurs prennent leur origine
epuis dix jusqu'à vingt & un de-
és de latitude méridionale.

ROGERS, Chap. III. An. 1708.

Après avoir parlé si amplement
la Riviere des Amazones, autre-
ent nommée d'Orellana, qui bor-
le Brésil au nord, il y auroit de
njustice à passer sous silence les
ornes méridionales de ce riche pays
ui est terminé par la riviere de la
ata. Elle est comprise dans les pays
ù la Compagnie Angloise de la
er du sud étend son commerce, &
t très-avantageuse pour en ouvrir
n fort étendu par la mer du nord,
ec le Pérou, le Chili, & d'autres
ustes pays, qui sont des sources
épuisables de richesses.

CHAPITRE IV.

Description de la riviere de la Plata; Grandes vertus des eaux de cette Riviere; Description de Buenos-Ayres, & du commerce de cette Place; Description du Paraguay; Grande puissance & politique des Jésuites dans ce pays; Mœurs des Habitans; Description des fruits, des oiseaux & des autres animaux.

ROGEAS. Chap. IV. An. 1708

Description de la Riviere de la Plata.

LA riviere de la Plata, qu'on nomme plus communément, Rio de la Plata, commence près d'une ville de même nom, qui est une espece de capitale, composée de plusieurs beaux bâtiments, outre quinze Eglises & quatre Couvents de filles. Elle est située à 19 degrés de latitude méridionale. De cette ville à celle de Buenos-Ayres, la distance est d'environ cinq cents lieues, & il faut dix semaines pour aller de l'une à l'autre, elle fut nommée de la Plata, par Juan Dias de solis, qui en fit la premiere découverte en 1512,

ı en 1515. Il crut que le pays voi- ROGERS, CHAP. IV.
ı abondoit en or & en argent, A. 1708.
arce qu'il vit beaucoup de ces mé-
ux parmi le peuple; mais il se trom-
oit à cet égard. Ces richesses ve-
oient des bords du Paraguay, ri-
iere qui tombe dans la Plata, &
oule quelque temps avec elle, sans
ue les eaux se mêlent, comme il est
sé de les distinguer, celles du Pa-
aguay étant très-bourbeuses, & cel-
s de la Plata fort claires. La der-
iere a sept lieues de large à Buenos-
Ayres, & tombe dans l'Océan At-
antique au-dessous de cette ville, à
5 degrés de latitude méridionale,
t plusieurs Auteurs assurent qu'il y a
inquante lieues d'une pointe à l'au-
re de l'embouchure. Elle inonde
ous les ans le pays, l'espace de plu-
eurs milles, & pendant cette inon-
ation, les habitants des rivages se
ettent, avec tous leurs effets dans
es canots, où ils demeurent jus-
u'à ce que les eaux se soient reti-
ées dans leur lit. Cette riviere est si
apide, que, suivant le rapport d'O-
alle, elle adoucit l'eau de la mer
plusieurs lieues de l'endroit où elle
ombe.

ROGERS, Chap. IV.

An. 1708.

Qualité des eaux de cette riviere.

L'eau de la Plata eſt fort douce elle nettoye les reins, eſt bonne contre le rhume & les fluxions; mais elle eſt mêlée de ſucs pierreux. Cette qualité rafraîchiſſante, fait que le ſable forme naturellement des eſpeces de vaſes de diverſes figures, auſſi unis que ſi on les avoit polis artificiellement, & l'eau s'y conſerve long-temps très-fraîche. Les habitants de la Plata, ont en général, la voix très-harmonieuſe, & beaucoup de diſpoſition pour la muſique, que les Jéſuites cultivent pour leur propre ſatisfaction, en leur enſeignant à jouer de toutes ſortes d'inſtruments. Auſſi les Miſſionnaires entre leſquels eſt partagé le riche pays du Paraguay, ont des troupes de Muſiciens, dont pluſieurs marquent beaucoup de goût & d'intelligence.

Le pays, aux environs de la riviere, eſt entierement plat, ſans aucunes hauteurs qui puiſſent arrêter la vûe, & ſans aucunes ſources, à pluſieurs lieues de diſtance; ce qui oblige ceux qui voyagent par terre, à porter de l'eau dans des vaſes pour leur uſage. Les bœufs qui tirent les

oitures dont on ſe ſert dans ces oyages, ſentent l'eau à une diſtance ſſez éloignée, y courent avec une ıreur qu'on ne peut arrêter, & boient juſqu'à la boue qu'ils font éleer avec leurs pieds.

ROGERS. Chap. IV.

An. 1708.

Buenos-Ayres, la principale ville ır les bord de cette riviere, envion à cinquante lieues de la mer, eſt ompoſée de deux grandes rues qui e croiſſent, & les maiſons, dont chaune n'a qu'un étage, étoient toutes âties de terre glaiſe, avant que les éſuites euſſent enſeigné aux habiants à les faire de briques, de chaux de tuiles. Les principales marchaniſes d'exportation, ſont les peaux les ſuifs, avec l'argent du Pérou, les richeſſes du Chili : celles d'imortation, ſont toutes les marchaniſes d'Europe, qu'on y vend un rès-bon prix. Le port eſt bon, mais n'eſt pas ſuffiſamment à couvert es vents d'oueſt & de nord-oueſt. Outre la Cathédrale, il y a cinq aures Egliſes & un très-bel édifice, ù réſide le Gouverneur Eſpagnol. Quelques lieues plus avant dans le ays, commence la Juriſdiction des éſuites, qui s'y conduiſent avec tant

Deſcription de Buenos-Ayres.

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

de politique, qu'ils ne permetten aucune correſpondance entre les Eſ pagnols, & les habitants des diffé rentes Provinces qui ſont ſous leu domination. Comme ils ſavent fair uſage à propos de la vertu de libé ralité, les Gouverneurs Eſpagnol n'entrent point en connoiſſance d la valeur de leurs poſſeſſions : le Négociants qui ont quelques affaire dans ce pays, connu ſous le nom d Paraguay, ne peuvent y faire aucu ſéjour, ſans doute pour les empê cher de faire connoître à l'univer étonné, le luxe & les richeſſes d ces Peres, qui s'y ſont d'abord in troduits ſous le prétexte ſpécieux d réduire les Indiens au Gouverne ment Eſpagnol ; mais ils ſont par venus à les gouverner eux-même de la maniere la plus deſpotique Comme les Jéſuites ſont compoſé de différentes Nations, ſans aucun attachement particulier pour l'Eſpa gne, & que toutes leurs vûes ne ten dent qu'à l'agrandiſſement de la So ciété, il n'eſt pas étonnant qu'il maintiennent avec autant de facilité leur Juriſdiction ſur ces Nations. Il y ont dix Colléges, dont quelques-

uns

ns étendent leur domination sur
inq cents lieues de terrein; & le
ombre des Jésuites qui y résident,
'est pas de plus de cent soixante.
ls ont partagé tout le Paraguay en
ingt six cantons ou peuplades, dont
hacune est confiée aux soins d'un
u deux Missionnaires, & peut con-
enir six ou huit mille habitants (*).
es peuplades sont divisées par des

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

(*) On doit toujours être en garde contre ce
e les Auteurs Protestants écrivent au sujet des
ssionnaires, particulierement quand ils par-
t d'une Société dont les Membres ont toujours
regardés comme les plus redoutables de leurs
tagonistes. M de Montesquieu peut être cité
as le jugement qu'il portoit de ces fameuses
ssions. Nous allons rapporter ce qu'il en dit
as l'Esprit des Loix, Livre IV. Chapitre VI.
ux qui voudront mieux connoître le Gouver-
ment de ce pays, pourront en lire le détail
s Maffée & dans le P. Charlevoix. Quoique ces
teurs soient de la même Société, on peut s'en
porter à leur témoignage, tant qu'on n'a pas
preuves contraires.»

, Le Paraguay, dit M. de Montesquieu, peut
ous fournir un autre exemple d'une bonne lé-
slation. On a voulu en faire un crime à la
ociété, qui regarde le plaisir de commander,
mme le seul bien de la vie: mais il sera tou-
urs beau de gouverner les hommes en les ren-
ant plus heureux. —— Il est glorieux pour elle
'avoir été la premiere qui ait montré, dans ces
ontrées, l'idée de la Religion, jointe à celle
e l'humanité. En réparant les dévastations des
spagnols, elle a commencé à guérir une des
andes plaies qu'ait reçu le genre humain. Un

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

rues, composées de huttes de terre glaise, sans fenêtres & sans cheminées, ensorte que la fumée pourroit étouffer quiconque n'est pas accoutumé à les habiter. Leurs principaux meubles sont une gourde pour mettre de l'eau, une peau de tigre ou de bœuf, pour leur servir de lit, & une pierre qui leur tient lieu d'oreiller. Les plus distingués couchent dans un filet suspendu en forme de hammac, en travers de la chambre. Leur porte est une peau épaisse, ils font rôtir leur viande à une broche de bois, & ils en coupent des tranches à mesure qu'elle cuit; mais ils la mangent souvent avant même qu'elle soit échauffée.

Mœurs des Habitants du Paraguay.

Toute la famille, pere, mere, enfants, chiens & chats, sont en commun dans une même chambre,

„ sentiment exquis qu'a cette Société, pour tout
„ ce qu'elle appelle honneur; son zele pour une
„ Religion, qui humilie bien plus ceux qui l'é-
„ coutent que ceux qui la prêchent, lui ont fai
„ entreprendre de grandes choses, & elle y a
„ réussi. Elle a retiré des bois, des peuples dispe
„ sés, elle leur a donné une subsistance assurée
„ elle les a vêtus; & quand elle n'auroit fait par
„ là, qu'augmenter l'industrie parmi les hom
„ mes, elle auroit beaucoup fait „.

& ils n'ont pas l'usage de partager
eurs huttes. Les peres marient ordi-
airement leurs filles à quatorze ans,
& les garçons à seize, autrement ils
réviendroient leurs parents, & ha-
iteroient ensemble, comme cela ar-
ive encore assez souvent, malgré
outes leurs précautions. Il n'y a ja-
ais de disputes pour le douaire
convenance mutuelle est le seul
bjet auquel ils fassent attention;
est la fille qui fait les premieres dé-
arches, elle déclare sa pensée au
issionnaire du canton, souvent
rès avoir déjà eu des liaisons par-
culieres avec le jeune homme qu'el-
affectionne : on le fait venir aussi-
t : le Révérend Pere lui demande
veut prendre cette fille pour sa
mme : quand il répond oui, le
riage est aussi-tôt conclu : le mari
omet de fournir du bois pour le
er, & la femme, de ne point laiss-
manquer d'eau à la maison. Après
te cérémonie, le Missionnaire leur
nne une cabane, cinq aunes d'é-
e pour se faire un habit de noces,
vache grasse, un peu de sel, &
pain, ce qui leur sert à régaler
s parents; mais on ne leur permet

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

ROCERS Chap. IV.

alors ni musique, ni danse, ni aucuns des amusements qui peuvent conduire à quelques excès.

An. 1708.

Leur couleur est olive foncée : les hommes ont le visage plat & rond, les jambes grosses, ainsi que les jointures, & les cheveux forts & noirs. Ceux des femmes, leur tombent sur le front, & elles en tressent une partie qui leur descendent jusqu'aux hanches : elles ont les bras, les épaules & le sein nuds ; autour de leurs cols, de leurs mains & de leurs bras, elles portent des chaînes d'os de poisson, ou de nacre de perle : & de triples couronnes de paille servent à distinguer les femmes de leurs Caciques ou petits Princes. Ces Caciques jettent une peau de dains sur leurs épaules, mettent autour de leur ceinture, une autre piece de la même peau, qui leur descend plus bas que les genoux : autour du col, ils ont des colliers de plumes colorées, de semblables plumes, ou des arrêtes de poisson aux oreilles & au menton, qui sont percés pour recevoir ces ornements.

Leur figure & leurs habillements.

Les enfants sont entierement nuds ils les enveloppent dans des peau

de tigre, & leur donnent la mamelle auſſi-tôt qu'ils ſont nés ; mais ils la leur ôtent bien tôt, & leur donnent à la place, de la viande demi-crue, qu'ils leur font ſuccer. A la mort d'un proche parent, ils ſe coupent un doigt de la main droite, & quand il meurt une fille remarquable par ſa beauté, ils en conſervent le crâne pour boire dedans.

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

Suivant ce qu'en rapporte le Pere Sepp, ces peuples ſont ſi ſtupides, que ſi l'on négligeoit un ſeul jour de les inſtruire, ils oublieroient à faire le ſigne de la croix, & il n'y a preſque aucun ouvrage que le Miſſionnaire ne ſoit obligé de faire lui-même, ou au moins de faire faire ſous ſes yeux. Il faut que ſes ſoins s'étendent même juſqu'à ſaler ſa ſoupe, & nettoyer l'argenterie de l'Egliſe ; enſorte qu'il doit être Clerc, Cuiſinier, Médecin, Architecte, Jardinier, Forgeron & Peintre. Cependant cette ſtupidité ne s'accorde guère avec ce que dit le même Pere, du talent qu'ont ces peuples pour l'imitation, puiſque ſi on l'en veut croire, ils font des montres, des inſtruments, & d'autres ouvra-

Contradiction dans le portrait qu'en fait un Miſſionnaire

ROGERS, Chap. IV. An. 1708.

ges de méchanique, après en avoir bien examiné la conſtruction, & avec tant d'exactitude, qu'il eſt preſque impoſſible de diſtinguer la copie de l'original : il rapporte auſſi qu'un de ces Indiens copia ſi exactement un Miſſel imprimé, que ſéparément on les prenoit l'un pour l'autre. Les principales maladies auxquelles ils ſont ſujets, ſont les fievres pourprées, le flux de ſang, & les vers ; ce qui en enleve tous les ans un grand nombre. Les remedes qu'on leur fait prendre contre les vers, ſont un vomitif de feuilles de tabac & du lait nouveau avec du jus de limon, dans lequel on met infuſer de la rue & de la mente.

Leur indolence.

Il ſont ſi indolents, qu'il faut néceſſairement les battre pour les faire travailler ; mais ils le ſouffrent avec grande patience, remercient les Peres, & crient *Jeſus*, *Maria* à chaque coup qu'ils leur donnent ; auſſi peut on les regarder comme de parfaits proſélytes de l'obéiſſance paſſive. Ils ſont ſaiſis d'admiration par le goût, l'élégance & la ſplendeur des ornements qu'ils voyent dans les Egliſes, ce qui n'eſt pas étonnant

d'autant que la plûpart sont décorées de très-belles peintures, de statues, faites par de très-bons Maîtres, de chandelliers & de calices d'argent massif, de cloches harmonieuses, & d'orgues, que les gens du pays accompagnent de divers instruments, auxquels ils joignent leurs voix. C'est à les rendre experts dans ces agréables talents, que les Peres employent leurs heures de dissipation dans les jardins les plus délicieux que l'imagination puisse se représenter, & dans des Isles dont la beauté surpasse tout ce que les Poëtes nous ont rapporté de celle de Calypso : Isles que la nature parfume continuellement des odeurs les plus douces, & que le laurier, le palmier, le limon & le citron, couvrent d'une éternelle verdure, & embaument de fleurs immortelles.

ROGERS, Chap. IV.

An. 1708.

Lorsque le Pere Sepp, Jésuite Allemand, duquel nous tirons cette description, descendit avec quelques autres Peres de la même Société, à Japegu, district éloigné environ d'une journée de Buenos-Ayres, ils furent reçus au son mélodieux d'un concert charmant, & on leur servit

Réception d'un Missionnaire.

ROGERS, Chap IV. An. 1708,

pour rafraîchiſſements, une grande variété de fruits, & de diverſes ſortes de confitures. La riviere étoit couverte de barques pleines d'Indiens, avec des armes à feu & des trompettes: ils formerent une eſpece de combat naval, & procurerent aux Peres différents divertiſſements, par leurs luttes, leurs danſes, & par d'autres jeux innocents, où ils firent paroître toute leur activité. Le Supérieur & le Procureur parurent bien-tôt à quelque diſtance, chacun à la tête d'une troupe de Cavalerie Indienne, & de pluſieurs Compagnies d'Infanterie, armés de cimeterres, de frondes, d'arcs & de fleches, habillés à l'Eſpagnole, & ils firent toutes les évolutions & les exercices militaires, avec la plus grande régularité.

Du rivage, les Peres furent conduits par des milliers d'Indiens qui pouſſoient des cris de joie: on les fit paſſer ſous un arc de triomphe de verdure, élevé pour les recevoir, & ils entrerent dans l'Egliſe, où ils virent pluſieurs femmes du pays, tellement attentives à leurs actes de dévotion, qu'à peine détournoient-

élles les yeux pour voir arriver les nouveaux Jésuites. Quand on eut fini le service, le Chef des Indiens, les félicita de leur arrivée, par une harangue courte, mais emphatique, & il fut suivi d'une Indienne, qui joignoit l'élégance de l'expression, aux graces de la déclamation. Le lendemain fut employé en divertissements : le soir, ils virent une danse de jeunes garçons, qui figuroient avec des piques & des lances ; elle fut suivie d'une autre, de Maîtres en fait d'armes, d'une sarabande de six Matelots, d'un tournois de six jeunes gens à cheval, & la place fut illuminée avec des cornes de bœuf enchassées en argent & remplies de suif, parce qu'ils n'ont ni huile ni cire.

ROGERS, Chap IV. An. 1708.

Les vignes viennent très-bien dans ce terroir, & sans la quantité prodigieuse de fourmis qui dépouillent les grappes de leur fruit, le vin y seroit en abondance. En général il y est très-bon, mais il aigrit promptement, à moins qu'on ne le prépare avec beaucoup de chaux, & il y coûte quelquefois vingt ou trente écus la barique. La terre est très-fertile, le bled de Turquie est le seul

Productions du pays.

ROGERS, Chap. IV.

An. 1708.

grain qu'ils cultivent : après la récolte, ils le portent dans les greniers des Missionnaires, qui le distribuent au peuple à mesure qu'il en a besoin ; les Indiens le pilent dans des mortiers, faute de moulins, & en font des especes de gâteaux qu'ils cuisent sur les charbons, ou ils le font bouillir avec leurs autres mets. Les Peres ont cependant quelques arpents de terrein où l'on seme du froment, mais ils le gardent avec tant de soin, que si les Naturels en veulent avoir, il faut qu'ils donnent deux ou trois chevaux pour un pain. Les Jésuites recherchent peu ces échanges, puisqu'ils sont les maîtres absolus de tout ; ils attachent à eux les jeunes habitants, en les appellant mon fils ou ma fille, & assignent à chaque famille, sa portion de terre, & la quantité de bœufs & de vaches qu'elle doit posséder, quoiqu'il y ait des troupeaux nombreux des mêmes animaux, sans aucun maître. Depuis Buenos-Ayres jusqu'à Corduba, dans le Royaume de Tucuman, on trouve une plaine continuelle de deux cents milles de long, sans aucun arbre & sans cabanes : le paru-

rage y est excellent & rempli de gros bétail : chacun est libre de passer une corde aux cornes des bêtes qui lui conviennent, & de se les approprier, sans aucune contradiction. On en tue souvent, pour en avoir la langue, ou la peau, ou le suif, & les corps deviennent la proie des tigres & des aigles, qui enlevent quelquefois de jeunes veaux jusques dans les villes. On peut avoir un beau bœuf pour deux ou trois aiguilles, ou pour un couteau : un cheval, pour des bagatelles qui ne valent pas un écu, & quelquefois des habitants ont donné jusqu'à vingt chevaux, pour des hameçons, des aiguilles, des clous & des couteaux, dont le tout ensemble n'avoit pas coûté six francs en Europe.

ROGERS, Chap IV. An. 1708.

Les bois sont remplis de pêchers, d'amandiers, de figuiers, & de presque toutes les autres especes de fruits. On y trouve aussi en abondance des cerfs, des sangliers, des chevres, & une si prodigieuse quantité de perdrix & de pigeons sauvages, qu'on peut faire une chasse très-ample sans autre arme qu'un bâton. Leur miel a des vertus médicinales, & ils s'en ser-

ROGERS. Chap. IV.

An. 1708.

vent dans la salade, au lieu d'huile & de vinaigre. En 1691, l'argent y étoit à plus bas prix que le fer: un couteau de quatre sols, y étoit vendu un écu; pour un mords de bride on avoit trois chevaux; un chapeau de cinquante sols se payoit douze écus, & un fusil qui pouvoit valoir quinze francs en Europe, y fut vendu trente écus. Le vaisseau qui y conduisit le Pere Sepp & quelques autres Missionnaires, rapporta en Espagne trente mille peaux de bœuf, dont la moindre valoit six écus en Europe, & qui n'avoient coûté que la peine de chasser & de tuer ces animaux. Les tigres passent quelquefois par-dessus leurs enclos, & leur causent beaucoup de dommage; mais si l'on en veut croire les Missionnaires, ils ont tant de respect pour le Clergé, que jamais ils ne lui font aucun mal. (Sans recourir au miracle, on peut croire qu'ils sont en général mieux enclos que les Indiens). Ces tigres s'attachent à la premiere jointure du col des bœufs ou des vaches qu'ils déchirent en pieces: ils percent la tête des veaux, en la rongeant peu à peu, pour leur sucer ensuite tout le sang.

Les coqs, les poules, les cochons, les chevres & les brebis y multiplient excessivement, & l'on y fait beaucoup d'estime des mulets. Les rivieres y fourmillent de poissons délicieux que les Indiens pechent avec des clous recourbés & quelquefois avec leurs mains, faute de hameçons, qui y sont fort chers. Les Missionnaires enseignent à lire & à écrire aux jeunes gens des deux sexes, & ils y deviennent bien tôt experts, ainsi qu'à plusieurs autres occupations également utiles. L'habillement des Jésuites consiste en une soutane de toile noire, un bonnet quarré, des souliers de cuir sans talons, & des bas de peau de brebis teinte en noir.

CHAPITRE V.

Le Capitaine Rogers arrive à l'isle de Juan Fernandez ; Histoire d'Alexandre Selkirk ; Description du terroir & des productions de cette Isle.

ROGERS, Chap. V.

PEUT-ETRE avons-nous abusé de la patience de nos Lecteurs, par une trop longue description de la Plata & de la riviere des Amazones, & il est temps que nous revenions aux vaisseaux de Rogers, que nous avons laissés à la voile pour l'isle de Juan Fernandez. Ils la reconnurent le 31 de Janvier 1709 : le lendemain, le Capitaine Dover & l'équipage de la chaloupe, se mirent dans une Pinasse pour aller à terre, mais ils changerent de dessein à la vûe d'un grand feu qu'ils apperçurent dans l'isle, & craignirent que des ennemis ne s'en fussent rendus maîtres. Ils revinrent à bord très-fatigués, assez avant dans la nuit.

Rogers arrive à l'isle de Juan Fernandez.

An. 1709.

Le 2 de Février, les vaisseaux approcherent du rivage, mais il en venoit des coups de vent si forts &

Il y trouve un Anglois qui y étoit resté.

si fréquents, qu'ils furent obligés de ferler les voiles de perroquet, & de les serrer contre les mats, crainte qu'elles ne fussent emportées. Voyant que la côte étoit dégagée, & qu'il n'y avoit aucun vaisseau dans la baie, le Capitaine Dover & M. Frye, avec six hommes-armés, se hasarderent à gagner la terre dans la gabarre, & comme ils ne revinrent pas promptement, ils furent suivis de la pinasse, avec des troupes en bon ordre. L'une & l'autre revinrent le soir aux vaisseaux, où elles amenerent un homme habillé de peaux de chevres, qui leur sembla plus sauvage que les chevres mêmes. Il parut très-satisfait de se trouver avec eux; mais il ne pouvoit d'abord parler nettement, & disoit seulement quelques mots Anglois, presque sans aucune liaison. Cependant en deux ou trois jours, il commença à mieux parler, & leur fit connoître que son silence avoit été involontaire, parce qu'ayant été quatre années & autant de mois dans cette Isle, sans aucune créature humaine, avec qui il pût converser, il avoit oublié sa langue. Pendant tout ce temps, il n'avoit

ROGERS. Chap. V. An. 1709.

ROGERS. Chap. V. An 1709.

bû que de l'eau, & n'avoit mangé que les nourritures insipides qu'il avoit pû trouver; aussi fut-il quelque temps avant de s'accoutumer aux vivres & à la boisson du vaisseau.

Son Histoire.

Cet homme étoit de Largo, dans le Comté de Fife en Ecosse; il se nommoit Alexandre Selkirk, & le Capitaine Dampier, qui le connoissoit très bien, ayant assuré qu'il étoit habile marin, on lui donna une place de contre Maître à bord du Duc. Il avoit appartenu à un vaisseau nommé les cinq Ports, commandé par Stradling, qui, sur quelque différent, l'avoit mis à terre dans cette Isle, où ils avoient abordé pour faire du bois & de l'eau, en lui laissant un briquet, une livre de poudre, des balles, un couteau, une hache, un chaudron, quelques instruments de Mathématiques, une bible & deux ou trois autres livres d'usage, avec une petite quantité de tabac, un lit, & quelques autres ustenciles. D'abord la terreur & la solitude de cet endroit, affecterent profondément ses esprits, mais il s'y accoutuma avec le temps, & surmonta

mélancolie. Il avoit élevé deux uttes, dont une lui servoit de cui- ne, & l'autre, de salle à manger & e chambre à coucher. Il les cons- uisit en bois de piment, qui lui urnissoit en même temps du feu & e la lumiere; d'autant que ce bois it une flamme très-claire, & répand ne odeur agréable. Il les couvrit e longues herbes ou de jonc, & les pissa de peaux de chevres, ayant é près de cinq cents de ces ani- aux, & en ayant pris à peu près le ême nombre, qu'il avoit marqués x oreilles & remis en liberté.

An. 1709.

Quand ses munitions furent épui- es, il s'exerça à les poursuivre à course, & il acquit tant d'habi- de à cet exercice, que la chevre plus vive de l'Isle, ne pouvoit lui happer. Le Capitaine Rogers dit ue pendant le séjour que les An- ois y firent, M. Selkirk alla sou- nt à la chasse avec des chiens; mais 'il les surpassoit toujours, & les menoit épuisés de fatigue. Dans s commencements, il mangeoit ec quelque dégoût, faute de sel, e la chevre bouillie & des écre- sses de riviere; mais peu-à-peu,

Elle est l'o- rigine du Ro- man de Ro- binson Cru- soé.

ROGERS, Chap. V.

An 1709.

son goût s'y accoutuma, & il pri
plaisir à l'assaisonnement du pimen
qui ressemble beaucoup au poivr
noir de la Jamaïque. Quand ses ha
bits furent usés, il se couvrit d
peaux de chevres jointes ensemble
par des couroies, qu'il avoit taillée
avec son couteau, & pour les passer
il avoit fait des trous avec un clou
faute d'aiguille. Il avoit une piec
de toille, dont il s'étoit fait des e
peces de chemises qu'il avoit cousue
de même, & qu'il portoit sur la peau
Il n'avoit fait usage de souliers, qu
le premier mois; & ses pieds tou
jours nuds, s'étoient tellement en
durcis, qu'il fut quelque temps
bord, sans pouvoir mettre de chauf
sure, parce que ses pieds enfloien
aussi-tôt qu'ils étoient gênés. Le
rats l'incommoderent beaucoup dan
les commencements, & étoient
hardis, qu'ils venoient lui mordr
les pieds & ronger ses habits pen
dant qu'il dormoit; mais il réussi
bien-tôt à les écarter avec le secour
de quelques chats, que les vaisseau
avoient laissés à bord. Ces animaux
& quelques petits chevreaux, lu
formerent un amusement: il danso

s olivettes avec eux, & leur avoit nſeigné cet exercice, ainſi qu'à faire luſieurs tours. Lorſque M. Selkirk it de retour en Angleterre, il donna es Mémoires à Daniel Defoe, qui epuis à été pillorié, afin qu'il les édigeât pour les rendre publics: nais cet honnête Ecrivain ſe les eſt ppropriés, & en a compoſé le Roman de Robinſon Cruſoé; & quand a rendu les papiers de M. Selkirk, e Voyageur a été preſque totalement privé, par cette tromperie, u bénéfice qu'il en auroit dû retirer.

ROGERS, Chap. V.

An. 1709.

Le climat de l'iſle de Juan Fernandez eſt ſi favorable, que les arbres y demeurent verds pendant toute l'année. L'hiver ne dure que pendant les mois de Juin & de Juillet, & il n'y eſt jamais fort rude: on y eſſent ſeulement quelques gelées légeres, ſuivies d'un peu de gréle; nais il y a ſouvent des pluies abondantes. En été la chaleur eſt également modérée: on n'y entend jamais de tonneres violents, & l'on n'y éprouve aucune ſorte de temps orageux. M. Selkirk auquel les gens d'équipage donnoient le nom de

Température de Juan Fernandez.

ROGERS, Chap. V. An 1709.

Gouverneur, n'y a jamais vû de bêt venimeuſe, ni d'autres animaux ter reſtres, que des chevres. Les pre mieres y ont été apportées à deſſei de les faire multiplier, par Jua Fernandez, Eſpagnol, qui s'y éta blit quelque temps, avec pluſieur familles; mais quand le continent d Chili, qui eſt un pays excellent, fu ſoumis à la domination de l'Eſpa gne, les Colons de Juan Fernande quitterent cette Iſle, quoiqu'elle fût capable de nourrir un grand nombr d'habitants, & qu'on eût pû la ren dre très-forte.

La mer eſt très-profonde dans la baie, & l'on peut conduire les vaiſ ſeaux juſqu'aux pied des rochers, s'il eſt néceſſaire. Le vent y ſouffle toujours de terre, & il eſt plus fort près du rivage, mais il n'y a jamais, ou preſque jamais de vents de mer. Le calme y regne toutes les nuits, & il y a ſeulement de temps en temps quelques raffales, ou bouffées de vent de terre. On trouve près des rochers, de très-bons poiſſons, de différentes ſortes, particulierement de groſſes écreviſſes qu'on prend facilement, des cavallis, des tâtonneurs,

de plusieurs autres, presque en
ussi grande quantité, qu'on en voit
Terre-neuve dans le temps de la
eilleure pêche.

ROGERS, Chap. V.

An 1709.

Le piment est le plus bel arbre de
sle, & celui dont on peut faire le
us d'usage; mais il se fend aisé-
ent quand il n'est pas sec: on choi-
les plus longs & les plus unis,
our le chauffage.

Les arbres à choux, qui portent
s têtes excellentes, sont environ à
ois milles dans les bois, sur les
mmets des montagnes les plus pro-
es & les plus basses. On y trouve
ssi une grande quantité de navets,
ès-bons dans la saison chaude, &
s fontaines fournissent beaucoup
e cresson, qui est d'un grand service
ns les maladies scorbutiques.

Le sol est une terre noire & lé-
re; les rochers sont très-rompus,
il faut y monter avec beaucoup
précaution, quand on va couper
s têtes des arbres à choux. Il y a
ssi un grand nombre de trous, que
nt une espece d'oiseaux, sembla-
es à des poussins, & qui s'écrou-
nt aisément, ce qui met en danger
se briser les os en tombant. M.

Qualité du terrein.

ROGERS, Chap. V.

An. 1709.

Selkirk dit qu'il y avoit vû de l neige & de la glace au mois de Juin mais les mois de Septembre, d'Oc tobre & de Novembre, qui formen le printemps, sont très-agréables. I y croît alors du perſil, du pourpier & une herbe, qui vient au bord d l'eau, très-bonne pour faire des fo mentations, & qui reſſemble à la ma tricaire. L'odeur en eſt beaucou plus forte & plus agréable que cell du baume: on la ramaſſe en paquets on la met ſecher à l'ombre, & le Anglois en joncherent leurs tentes ce qui ſervit à rétablir promptemen les malades, dont il ne mourut que deux, de l'équipage de la Ducheſſe.

Prodigieuſe quantité de veaux marins.

Au mois de Novembre, les veaux marins viennent à terre, pour mettre bas, & le rivage en eſt alors tellement couvert, à la diſtance d'un jet de pierre de la mer, qu'il eſt preſque impoſſible d'y paſſer. Ils ſont alors ſi hardis, qu'ils ne ſe rangent pas du chemin, mais ils courent ſur les hommes, comme des dogues en colere, qu'oiqu'ils les voyent armés d'un fort bâton, auſſi eſt-il très dangereux d'en approcher. Dans les autres temps, ils fuyent à la vûe des

ommes, & s'ils ne le faisoient, il roit souvent impossible d'appro- ROGERS, Chap. V. An. 1709.
ier du rivage, où ils s'étendent jus- 'à un demi mille autour de la aie, faisant un bruit continuel le ur & la nuit. Quelques-uns bélent omme des agneaux, d'autres heur- nt comme des chiens ou des loups, on les entend à plus d'un mille de stance. Leur fourrure est très belle, beaucoup au-dessus de celle des utres.

Le lion marin est un animal fort traordinaire & commun dans cette le : suivant le rapport de Selkirk, y en a de vingt pieds de long, & ui pesent jusqu'à quatre milliers. n les écorche comme les chiens de er, mais ils ont la peau différente : ur tête est d'une grosseur qui n'a as de proportion avec le corps, la ouche, d'une largeur énorme, les eux fixes & monstrueux, la face mblable à celle du lion, avec de osses moustaches, dont le poil est dur, qu'on en peut faire des cure- nts. Ces animaux viennent sur le vage, pour faire leurs petits vers fin de Juin, & ils y demeurent squ'à la fin de Septembre. Pendant

Des lions marins.

ROGERS, Chap. V. An. 1709.

tout ce temps, on ne remarque pa
qu'ils retournent dans la mer, mai
ils reſtent dans un même endroit du
rant ces trois mois, environ à un
portée de mouſquet de l'eau, & i
paroît qu'ils ne prennent alors au
cune nourriture. Ils eſt étonnant d
voir la quantité d'huile que donnen
les lions marins ; ils ont le poil cour
& dur, & la peau plus épaiſſe qu'au
cun cuir de bœuf.

Les ſeuls oiſeaux terreſtres qu'o
voye dans l'iſle de Juan Fernandez
ſont une eſpece de merles, dont l'e
tomach eſt rouge, & qui reſſemblen
aſſez à ceux d'Europe : il y a auſſ
des bourdonnants, dont les couleur
variées ſont très-agréables & qui n
ſont gueres plus gros que des hanne
tons.

La marée eſt peu conſidérable
dans cette Iſle, & aſſez incertaine
le flux du printemps monte environ
à ſept pieds de hauteur.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

es Anglois mettent à la voile de l'iſle de Juan Fernandez, & font deux priſes; Ils touchent à Lobos de la Mar; Deſcription de ces Iſles; M. Vanbrugh occaſionne de nouveaux troubles; Les Anglois font pluſieurs priſes; Ils projettent une deſcente à Guiaquil; Ils ſurprennent la ville de Puna; Leur deſſein ſur Guiaquil eſt découvert.

E 13 de Février, les principaux Officiers des deux vaiſſeaux, rent à bord de la Ducheſſe, un mité, dans lequel il fut réſolu de re voile, vers les iſles de Lobos la Mar: on convint que le pre- er bâtiment qui y arriveroit, laiſ- oit des inſtructions à ſon conſors, la conduite qu'il falloit tenir, & on les enterreroit dans une bou- le de verre, à ſoixante pieds de tance, de certains ſignaux dont on ıvint. Le lendemain, ils leverent ıcre avec un bon vent de ſud ſud- , & M. Vanbrugh, le jour ſui-

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709.

Les Anglois partent de Juan Fernandez.

ROGERS, Chap. VI.

vant, fut reçu dans son premier poste à bord du Duc. Le 4 de Mars, la portion d'eau de chaque homme, An. 1709. fut réduite à trois chopines par jour pour faire durer plus long-temps leur provision, parce qu'ils étoient résolus de tenir la mer, dans l'espérance de faire quelques bonnes prises, soit de Lima, soit de quelque autre port. Leur attente ne fut pas trompée : le 16 de Mars, ils découvrirent une barque, & elle fut prise par la Duchesse, qui se trouva le plus à portée.

Ils prennent une barque Espagnole.

Ce bâtiment, d'environ seize tonneaux, étoit de Payta, & alloit à Cheripe, avec une petite somme d'argent pour acheter des farines. Le Maître se nommoit Antoine Heliagos, Créole né d'une Indienne & d'un Espagnol. L'équipage étoit composé de huit hommes; un Espagnol, un Negre & six Indiens. Les Anglois apprirent d'eux, que depuis six mois, aucun vaisseau François n'avoit paru dans ces mers, & que les gens de cette Nation, étoient si haïs à Lima, qu'un François étoit presque sûr de perdre la vie s'il paroissoit dans les rues de cette ville.

Quand ils eurent mis des Matelots Anglois sur la prise, ils serrerent le vent pour gagner Lobos, en la tenant toujours à la portée du canon, mais s'ils n'avoient été instruits par les gens de cette barque, leurs vaisseaux auroient été en danger par les bas-fonds, qui sont entre cette Isle & le continent.

ROGERS, Chap. VI. An. 1709.

Les Prisonniers leur dirent que depuis le Capitaine Dampier, qui avoit été dans ces parages quatre ans avant, il n'y avoit paru aucun ennemi. Ils leur apprirent aussi que le vaisseau nommé les cinq Ports, commandé par le Capitaine Strading, Consort de Dampier, avoit coulé à fond sur la côte de Barbarie; que le Capitaine s'étoit sauvé avec six ou sept de ses gens; mais qu'il avoit été pris dans sa chaloupe, & que depuis ce temps on les gardoit à Lima, où ils souffroient beaucoup plus que n'avoit fait Selkirk dans l'isle de Juan Fernandez, où ils l'avoient abandonné.

Le 17 de Mars, ils jetterent l'ancre entre les deux isles de Lobos de la Mar, avec leur prise; le lendemain, ils résolurent de l'armer en

Ils abordent à Lobos de la Mar.

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709.

Capre, sous les ordre de M. Strat ton, & la nommerent le Commen cement. Le 20, ils la mirent en mer après l'avoir montée de trente-deu hommes, & l'avoir munie de provi sions: le 26, la Ducheſſe amena un nouvelle priſe, faite conjointemer avec le Capre: elle étoit du port d cinquante tonneaux, & chargée d bois, de quelques cocos & de tabac qui fut diſtribué entre les équipage du Duc & de la Ducheſſe. Le 30 après avoir nettoyé & radoubé derniere priſe, ils la nommerent l'A croiſſement, y mirent tous les m lades des deux vaiſſeaux, ſous les o dres de M. Selkirk, en qualité d Capitaine, avec un Médecin pou en prendre ſoin.

Deſcription de ces Iſles.

Les deux grandes Iſles, nommé Lobos de la Mar, pour les diſtin guer de celles qu'on nomme Lob de la Terra, ſont environ à ſoixan lieues du continent, & ont ſix mi les de longueur. Il y a une aut petite Iſle près de la plus orientale au-deſſus du vent, qui n'a qu'un mi le de long, avec pluſieurs rochers briſans près du rivage. Le terroir e une eſpece de craie ſeche, blanch

nélée de sables & de rochers. Il n'y dans ces Isles, ni eau fraîche, ni ucune espece de verdure, mais un rand nombre de vautours ou d'au-res oiseaux carnaciers, qui ressem-lent si bien aux dindons, qu'un des Officiers se blessa par trop de préci-itation à la vûe d'une troupe de ces nimaux, dont il croyoit faire un on repas. Il eut tant d'empresse-ient pour en tirer, qu'il ne vou-it pas attendre que la chaloupe eût ordé le rivage; il sauta dans l'eau, n fusil à la main, s'approcha assez our en tirer quelques-uns à la vo-e; mais quand il voulut relever son bier, il le trouva d'une puanteur supportable, ce qui fit beaucoup re le reste des équipages.

ROGERS, Chap. VI. An. 1709.

Outre ces oiseaux, il y a des pen-uins, des pélicans, des boubis, es mouettes, & d'autres, qui ref-mblent à des sarcelles, & font leurs ds en terre dans des trous. Les Ma-lots en prirent beaucoup, & quand les eurent écorchés, ils assurerent u'ils étoient très-bons à manger. Ils ouverent une grande quantité de ncs & de jarres vuides, que les Pê-eurs Espagnols avoient laissés sur

Oiseaux du pays.

ROGERS, Chap. VI. An. 1709.

le rivage, parce que sur toute cette côte, ils se servent de jarres au lieu de barils, pour mettre l'huile, le vin, & tous les autres liquides.

Il y a une grande quantité de veaux & de lions marins : les veaux sont beaucoup plus gros que ceux de Juan Fernandez, mais la peau n'en est pas si fine : ils en tuerent plusieurs, dans l'intention d'en manger le foie : mais un Espagnol qui faisoit partie de l'équipage, mourut subitement après en avoir mangé, ce qui fit défendre cette espece de nourriture : les Prisonniers assurerent aussi que la chair des vieux étoit fort mal saine.

Le vent de terre soufflant très-fort, apporta une puanteur insupportable, venant des chiens marins qui étoient sur le rivage : le Capitaine Rogers en eut un violent mal de tête, & il n'y eut personne qui n'en fût incommodé. On n'avoit rien senti de semblable à Juan Fernandez.

Ils se déterminent à croiser à la hauteur de Payta.

Les Prisonniers leur dirent que la veuve du dernier Viceroi du Pérou, devoit s'embarquer dans peu, pour Aquapulco, avec sa famille & toutes

ès richeſſes : qu'elle s'arrêteroit à Payta pour ſe rafraîchir, ou qu'elle paſſeroit à la vûe de ce port, dans un vaiſſeau de Roi de trente-ſix canons, ſuivant l'uſage ordinaire. Ils joûterent qu'environ huit mois avant, un vaiſſeau chargé de deux cents mille pieces de huit, avec beaucoup de liqueurs & de farines, avoit paſſé par Payta, pour aller à Acapulco, qu'il avoit laiſſé dans le même port, un Négociant, nommé M. Morel, avec un gros vaiſſeau chargé de marchandiſes de prix, pour Lima : qu'il s'étoit arrêté à Payta, où l'on attendoit dans peu de jours, un vaiſſeau de conſtruction françoiſe, appartenant aux Eſpagnols, qui venoit de Panama richement chargé, avec un Evêque à bord. Payta eſt le port de rafraîchiſſement où s'arrêtent ordinairement tous les vaiſſeaux qui vont à Lima, ou qui en reviennent, de même que ceux des autres ports, au-deſſus du vent, ſoit qu'ils aillent à Panama, ou à quelque autre partie de la côte du Mexique. Sur ces avis, les Anglois convinrent de croiſer le plus longtemps qu'il leur ſeroit poſſible, à la

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709.

ROGERS, Chap. VI.

hauteur de Payta, ſans ſe découvrir, pour que cela ne fît aucun tort à leurs autres projets.

An. 1709.

Ils font deux priſes conſidérables.

Le 1 d'Avril, la mer leur parut couleur de ſang, & ils jugerent que cela venoit de la multitude d'œufs de poiſſons dont elle étoit couverte. Le 2, le Lieutenant Frye fut envoyé dans la pinaſſe, à la pourſuite d'un bâtiment qu'ils avoient découvert: il s'en rendit bien-tôt le maître, & l'on trouva que c'étoit le vaiſſeau dont nous avons parlé, commandé par M. Morel, & par ſon frere. Il étoit du port de cinq cents tonneaux, & outre la cargaiſon, il avoit à bord cinquante Negres & pluſieurs Paſſagers, qui alloient de Panama à Lima, avec beaucoup de proviſions fraîches. Le commandement de ce vaiſſeau fut donné à M. Frye, & le lendemain, le Commencement fit une priſe du port de trente-cinq tonneaux, allant de Guiaquil à Chançay. Ils apprirent par l'équipage de ce bâtiment, que l'Eveque dont nous avons déjà parlé, étoit toujours à Payta, & qu'il paſſeroit dans peu, par l'endroit où ils étoient, pour ſe rendre à Lima. Sur cette in-

formation, les Corsaires firent toutes les dispositions possibles pour accourcir le voyage de sa grandeur. ROGERS, Chap. VI.

Le 7 d'Avril, M. Vanbrugh continuant à tenir une conduite peu convenable, & cherchant toujours quelque sujet de dispute, fut dépouillé de son poste dans un Conseil de tous les Officiers des deux vaisseaux, qui le déclarerent mutin, & indigne de remplir aucune place de confiance. Le 12, on résolut unanimement d'attaquer Guiaquil, & l'on fit de sages réglements, pour que les hommes fussent contents en ce qui concernoit le pillage, & aussi pour empêcher toute mutinerie. An. 1709.

Le 15 d'Avril, on apperçut le vaisseau construit à la Françoise, qu'on attendoit depuis si long-temps; il fut attaqué par la chaloupe & la pinasse, mais il les repoussa après leur avoir tué deux hommes, dont un étoit le frere du Capitaine Rogers, qui fut frappé d'un coup à la tête. Cependant le bâtiment se rendit bien-tôt après à la Ducheſſe. Il y avoit à bord cinq cents Espagnols & cent Mulâtres, Negres, & Indiens; mais dix jours avant, il avoit Ils manquent de prendre un Evêque.

ROGERS, Chap. VI.

débarqué l'Evêque avec toutes ses richesses, à la pointe de Sainte Helene.

An. 1709.

Dispositions pour surprendre Guiaquil.

Le 17, tous les hommes destinés pour la descente projettée à Guiaquil, au nombre de deux cents un, furent mis sur les barques, chacun ayant un billet, pour lui faire connoître à quelle Compagnie il appartenoit, & quel devoit être son poste particulier. On jugea cette précaution absolument nécessaire, pour qu'aucun d'eux ne s'écartât. On étoit convenu que le commandement seroit partagé entre le Capitaine Dover, le Capitaine Rogers & le Capitaine Courtney : que le Capitaine Dover auroit la tête au débarquement, tant parce qu'il avoit un fort intérêt dans les vaisseaux consors, que parce qu'il avoit reçu d'excellentes qualités de la nature, perfectionnées par l'expérience. Comme il y avoit trois cents Prisonniers, on les mit aux fers à bord du Duc & des autres vaisseaux, pour les intimider, d'autant qu'il n'y avoit gueres plus du tiers de ce nombre pour les garder. Le Capitaine Frye & le Capitaine Cooke, auxquels on confia le

oin du Duc & de la Ducheſſe, eu-
ent ordre de s'éloigner en mer, pen- ROGERS, Chap. VI.
dant vingt-huit heures, pour qu'ils An. 1709.
ne fuſſent pas découverts par les en-
nemis, & enſuite d'aller attendre
'événement de l'expédition à Punta-
de-Arena. Le Capitaine Rogers &
es barques y jetterent l'ancre avec
e Capitaine Courtney, vers dix
eures du ſoir; enſuite ils ſe mirent
ans leurs chaloupes avec quarante
ommes, pour gagner Puna, iſle
ouverte de marais & de mangles.

Le ſoir du 19, ils approcherent Ils ſurpren-
le la ville de Puna, où ils eſpéro ent nent Puna.
rouver un couvert, & pour éviter
l'être reconnus, ils ſe diſpoſerent de
açon qu'on les auroit pris pour des
ois flottants ſur la ſurface de l'eau.
Le 20, au point du jour, ils s'ap-
rocherent de la ville, en s'aſſurant
le tous les canots : l'allarme y fut
épandue par un Indien qui s'échap-
a; mais malgré ce contre temps, ils
e rendirent maîtres du Lieutenant
ui y commandoit, & d'environ
ingt perſonnes, qui les aſſurerent
u'à Guiaquil, on n'avoit aucune
dée de leur voiſinage, d'autant que
eux qui avoient pris la fuite de

ROGERS, Chap. VI. An. 1709

Puna, s'étoient retirés dans les bois. Ils trouverent dans cette ville, un papier envoyé de Lima, dont ils jugerent qu'on avoit distribué des copies sur toute la côte. On y donnoit avis que le Capitaine Dampier étoit dans ces mers, mais ils penserent avec joie, qu'ils pourroient exécuter tous leurs desseins, avant qu'il fût venu de Lima, des forces suffisantes pour leur opposer.

Le 20, vers deux heures après midi, le Capitaine Rogers laissa le Capitaine Dampier & le Capitaine Courtney, à Puna, & alla lui même chercher les barques, étonné de ne les pas voir arriver, d'autant qu'elles étoient en arriere d'une marée & demie. Il emmena avec lui le Lieutenant Gouverneur de Puna, & s'avança avec la grande chaloupe & la pinasse, dans le dessein de rejoindre ensuite les mêmes Capitaines, qui demeurerent toute la nuit sur la riviere, pour empêcher s'ils étoient découverts, qu'on ne portât quelques avis à Guiaquil. Il trouva les barques vers quatre heures, à quatre lieues au-dessous de Puna. Il paroît que ceux qui les montoient,

voient été trompés par l'erreur du Pilote de celle de la Ducheſſe, qui ne connoiſſoit pas auſſi bien le pays qu'ils le croyoient, ou qu'il le croyoit lui-même. Le meilleur Pilote étoit dans la barque du Capitaine Rogers, & les autres n'étoient pas aſſez habiles pour ſe pouvoir conduire comme il auroit été néceſſaire, dans une conjoncture auſſi critique. Cependant Rogers en avoit fait fouetter un à Puna, en préſence de tous les autres, pour s'être enyvré dans cette ville, & cet exemple néceſſaire, fit l'effet qu'il en attendoit ſur le reſte.

ROGERS, Chap. VI. An. 1709.

Lorſque la marée fut au plus bas, il n'y avoit pas une demi-heure que le Capitaine Rogers étoit à bord; il n'eut que le temps d'embarquer le Capitaine Dover & une partie de ſes gens, dans la grande chaloupe, & autant qu'il en put tenir dans la Pinaſſe, afin d'aller au devant des barques, en remontant la riviere. Ils ramerent juſqu'à minuit, & jugeant alors que la marée étoit à ſa plus grande hauteur, ils jetterent un grapin. Le vent étoit très-fort, la nuit très-obſcure, la mer agitée, & la

Ils remontent la riviere.

ROGERS, Chap. VI.

barque trop chargée d'hommes. Rogers dit qu'il auroit préféré d'essuyer une tempête en pleine mer ; mais par rapport à la grandeur de l'entreprise, il ne trouvoit aucune fatigue trop forte.

An 1709.

Au point du jour, ils virent une barque au-dessus d'eux, jugerent qu'elle étoit étrangere, & envoyerent leur pinasse pour s'en emparer. A huit heures du matin, ils l'atteignirent, & reconnurent que c'étoit leur propre barque, que l'ignorant Pilote avoit fait monter si haut, pendant la marée précédente. Ils n'avoient pas trouvé la barque de la Duchesse, depuis qu'ils l'avoient quittée la même nuit. Vers dix heures, ils joignirent le Capitaine Courtney, & le Capitaine Dampier, qui les assurerent qu'ils s'étoient tenus bien à couvert, & que rien n'avoit passé sur la riviere. Vers midi, ils eurent la haute mer, ils demeurerent sous des mangles pendant tout le temps du reflux, avec leurs chaloupes. Ils étoient alors à peu près à moitié chemin de Guiaquil à Puna, & auroient pû aller beaucoup plus loin : mais comme il y avoit dans le même canton,

ne ferme d'où l'on auroit pû les découvrir, & porter l'allarme à la ville, ils ne voulurent point avancer avant la nuit.

ROGERS, Chap. VI.

An. 1709.

Le 22 d'Avril, il fit une chaleur excessive, & ils furent très-incommodés de cousins, tant qu'ils demeurerent sous les mangles. A six heures du soir, les barques & les chaloupes recommencerent à monter la riviere. Vers minuit, ils arriverent à la vûe de la ville, avec tous leurs bâtiments, dans lesquels il y avoit cent dix hommes. Ils virent un grand feu sur le sommet d'une hauteur voisine, & beaucoup de lumieres dans la ville. A une heure du matin, ils furent devant la place, & en état de faire leur descente; mais ils la retarderent, parce qu'ils virent qu'on multiplioit les lumieres, non-seulement sur la hauteur, mais aussi dans la ville & aux environs. Ils demanderent aux Pilotes Indiens, s'il y avoit ce jour quelque fête de Saint, ou quelque autre cause qui occasionnât toutes ces lumieres, & ils répondirent qu'il y avoit tout lieu de croire que c'étoit une allarme. La nuit étoit toujours très-obscure, &

Ils sont découverts.

ROGERS, [Chap. VI.

An 1709.

pendant qu'ils continuoient à suivre le rivage, ils entendirent un Espagnol qui crioit que Puna étoit pris & que les ennemis étoient sur la riviere. Ils furent alors convaincus qu'c'étoit une allarme; peu de temps après, on commença à sonner les cloches, ils entendirent un grand bruit de voix, qui fut suivi d'une décharge de mousqueterie, & de deux pieces de canon. Il se passa environ une heure à disputer entre les trois Capitaines Dover, Courtney & Rogers, si l'on feroit le débarquement. On consulta les Lieutenants dans toutes les barques, mais ils furent tous de différents avis, & il n'y en eut que très-peu qui pensassent qu'on dût débarquer pendant la nuit.

Ils s'éloignent de la ville.

A deux heures du matin, la marée couroit avec tant de force, que la grande chaloupe & la gabarre ne purent gagner la terre avec leurs rames, ensorte que le Capitaine Rogers jugeant qu'il seroit trop tard pour l'attaque, fut d'avis de descendre la riviere pour se mettre hors de vûe, de regagner leurs barques & de faire la descente pendant la marée du matin. Alors toutes les chalou-

es ſe laiſſerent entraîner par le re-
ux, environ une lieue au deſſous de
ville, où elles demeurerent juſqu'au
oint du jour. Ils trouverent leur
arque, commandée par M. Glen-
all, que le Pilote Indien avoit con-
uite un mille au-deſſus d'eux, &
u'ils avoient paſſée pendant la nuit.
ls gagnerent cette barque, firent
afraîchir leurs gens le mieux qu'il
eur fut poſſible, & trouverent que
eau étoit douce en cet endroit, ce
ui leur fut très-favorable. La bar-
ue fut placée vis-à-vis d'un bois de
rands arbres qui joint le rivage,
s donnerent ordre à une file de fu-
liers, de tenir toujours leurs ar-
nes prêtes, de faire feu tous enſem-
le, s'ils voyoient quelqu'un, & de
irer de temps en temps quelques
oups de côté & d'autre, pour pré-
enir les embuſcades. Vers trois
eures, la gabarre & la grande cha-
oupe les joignirent, ce qu'elles n'a-
oient pû faire avant que la marée
ût perdu ſa force. A dix heures,
ls virent la barque de la Ducheſſe,
& le Capitaine Rogers donna ordre
le lever l'ancre, pour tomber ſur la
ille, dont ils étoient éloignés de

ROGERS, Chap VI. AN. 1709.

deux milles. Le Capitaine Dover s'y opposa, demandant que tous les Officiers qui étoient présents, fussent consultés, & qu'on se mît dans une chaloupe à l'arriere de la barque, pour que les débats qu'il pourroit y avoir, ne fussent pas entendus des autres. En conséquence, ils furent immédiatement assemblés, le Capitaine Dover insista sur la difficulté d'attaquer un ennemi qui avoit reçu l'all rme depuis si long temps: qu'ils s'exposeroient inutilement eux & leurs gens, à perdre la vie, ou au moins à s'affoiblir tellement, qu'ils seroient hors d'état de rien entreprendre de quelque importance, pendant le reste du voyage; que la ville paroissoit grande, & par conséquent plus en état de résister à leurs attaques qu'ils n'étoient en état de les soutenir; qu'il étoit vrai que les Espagnols de ce pays, n'étoient pas de grands guerriers; mais que s'ils armoient leurs Mulâtres, comme ils le faisoient ordinairement en de semblables circonstances, le combat deviendroit très-meurtrier. Il conclut que ce qu'il y avoit de mieux à faire, étoit d'envoyer un Trompette, pro-

ſer aux Ennemis, de faire des hanges avec eux, pour les Negres les autres marchandiſes qui étoient ord de leurs priſes; de demander 'on eût, ſans perdre de temps, e entrevue, pour fixer le prix s Negres & des autres effets, & 'on délivrât des otages pour l'e- cution des conventions dans un mps limité; en promettant qu'à s conditions, on ne feroit pas de barquement.

ROGERS, Chap. VI. Au. 1709.

Le Capitaine Rogers s'oppoſa à tte réſolution, par toutes les rai- ns qu'il pût imaginer: il inſiſta ſur néceſſité de faire immédiatement ne deſcente, crainte que les Enne- is, après avoir gagné du temps r leurs délais, ne détournaſſent urs richeſſes, & ne ſe fortifiaſſent e façon à ne plus rien craindre de utes leurs entrepriſes. La plus rande partie des voix ayant été pour Capitaine Rogers, on réſolut en- ore une fois de faire la deſcente, & ar honneur pour le Capitaine Do- er, qui étoit intéreſſé dans l'équi- ement des vaiſſeaux, il fut nommé our conduire l'attaque; & l'on con- int que s'il prenoit la ville, il don-

Diverſité des ſentiments entre les Capitaines.

ROGERS, Chap. VI. An. 1709

neroit le mot cette nuit, d'autan que le Capitaine Courtnay & le Ca pitaine Rogers devoient le releve chacun à ſon tour. Cependant cett réſolution n'eut pas ſon effet, parc que le Capitaine Dover déclara au Capitaine Rogers, qu'il ſeroit reſ ponſable de tout le dommage qu les Interreſſés dans l'armement pour roient ſouffrir de cette expédition mal concertée. Ces réflexions & l'in différence que marquoient la plus grande partie des gens, jointe à la chaleur & aux diviſions qui paroiſ ſoient entre les troupes, chacun pre nant parti pour l'un ou l'autre des Capitaines, firent juger à Rogers que le ſuccès étoit très-douteux, & il penſa qu'il ſeroit plus à propos de ſe rendre au ſentiment du Capitaine Dover, & d'envoyer faire des pro poſitions aux Ennemis, par deux de leurs priſonniers. Les autres s'enga gerent pour eux, à promettre qu'ils ſeroient de retour dans une heure: on penſa que cette voie étoit plus convenable que celle d'envoyer un Trompette, & il n'y eut perſonne qui n'en fût content.

CHAPITRE VII.

uite des affaires de Guiaquil ; La Ville eſt rançonnée & évacuée.

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

CONFORMÉMENT à la réſolution que nous avons expoſée dans le hapitre précédent, le Capitaine de prise de conſtruction Françoiſe, le Lieutenant Gouverneur de Puna, urent mis à terre dans une chaloupe, hargés d'une commiſſion en bonne orme, & il leur fut enjoint de reveir exactement dans une heure. En ême-temps, la barque remonta la iviere, & jetta l'ancre vis-à-vis le ilieu de la ville.

[Ils envoyent une députation à Guiaquil.

Comme les Anglois remontoient, ls virent quatre barques ſorties de la ille qui prenoient leur route en remontant auſſi la riviere, & ils enoyent à leur pourſuite, des chaoupes bien équipées & bien armées: nais les Ennemis ſe rendirent auſſiôt, & furent conduits à la barque. Cependant les Priſonniers revinrent de la ville, avec un Officier Eſpa-

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

gnol, qui les assura qu'à son retour le Corrégidor, ou Gouverneur, avec un autre Gentilhomme, viendroit pour traiter avec eux.

Le Corrégidor vient pour traiter avec les Anglois.

On remit cet Officier à terre, & peu de temps après, le Corrégidor sortit avec le Gentilhomme : le Capitaine Dover & le Capitaine Rogers, les reçurent dans leur chaloupe, accompagnés d'un Interprète & on les conduisit dans une des barques qu'on venoit de prendre.

Le 22 d'Avril se passa entierement à la prise de ces barques, & traiter avec le Gouverneur. Plusieurs des Prisonniers assurerent qu'ils ne doutoient pas d'avoir du crédit dans cette ville, & dirent aussi qu'ils vouloient entrer en composition, ensorte qu'on commença à espérer qu'on auroit plus de profit par la vente des cargaisons & des Negres, qu'on n'en retireroit en rançonnant la ville. Le Corrégidor convint pour les marchandises, à cent quarante pieces de huit par bale, les unes dans les autres, & traita aussi du prix des autres effets.

Vers cinq heures après midi, il demanda qu'on le mît à terre, pour

ngager les autres habitants à accé-
er à ces conditions, & il promit de
etourner à huit heures du soir, pour
onférer avec les trois Comman-
ants, dans une des prises. Ils or-
onnerent à l'Interprète, de tenir
es flambeaux allumés, & de tout
réparer, pour lui faire la meilleure
éception qu'il seroit possible; mais
uand on vit l'heure passée, & que le
orrégidor n'étoit pas de retour, on
upçonna avec raison, qu'il avoit
uelque dessein secret, & l'on en-
oya les chaloupes au-dessus de la
lle, pour donner une nouvelle al-
rme cette même nuit. Les Senti-
elles apperçurent une autre cha-
upe un peu après minuit, & elle
nt à bord avec un Gentilhomme,
e la part du Corrégidor, qui en-
oyoit un présent de deux sacs de
rine, deux moutons, deux porcs
ouvellement tués, deux jarres de
n & deux d'eau-de-vie. Il assura
s Commandants, que le Gouver-
eur seroit venu en personne, sui-
nt la convention, si l'un des prin-
paux Marchands auquel on devoit
faire part, n'eût été absent; mais
'il ne manqueroit pas de venir à

ROGERS. Chap. VII. An. 1709.

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

sept heures du matin, qu'il les prioi de croire qu'il étoit homme d'hon neur, puisqu'il étoit résolu de teni sa parole de la veille, quoiqu'il eû reçu des renforts considérables de puis qu'il les avoit quittés, & qu'i arrivât continellement des homme dans la ville. Il ajouta qu'il espéroi que les Anglois ne commettroien aucunes hostilités au-dessus de l ville, d'autant que les femmes & le enfants s'y étoient retirés comm dans un lieu d'azyle, sans y rie emporter, ou au moins très-peu d chose pour le garantir du pillage.

Le Corrégidor cherche à les amuser.

Les trois Commandants répondi rent avec politesse, à la députatio du Gouverneur, & le firent remer cier de son présent, en lui marquan leur peine de ce qu'ils n'avoient rie à pouvoir lui envoyer en retour, qu pût lui être agréable. Mais ils lui fi rent dire en même-temps, qu'il étoient tous étonnés de ce qu'il n'a voit pas tenu sa parole; qu'il dépen doit de lui de les convaincre qu'i étoit homme d'honneur, en se ren dant exactement auprès d'eux à sep heures du matin, & que passé c

temps

emps, ils regarderoient le traité omme nul.

ROGERS. Chap. VII.

An. 1709.

Ils furent dans l'impatience juſqu'à heure marquée; mais ils virent alors n drapeau de trève, à bord d'un vaiſeau neuf; & jugeant que c'étoit le ouverneur, ils envoyerent la piſſe, avec l'Interprête, pour donr leur parole, que ſi le Corrégior venoit dans la priſe, il auroit ute liberté de retourner. Sur cette vitation, il ſe rendit à bord, avec ois autres perſonnes; on donna ore aux deux barques ou frégates, border le rivage, près de l'enoit le plus important de la ville, & tenir tout diſpoſé pour une deſnte, s'il arrivoit que le traité fût mpu. Les premieres propoſitions e firent les trois Capitaines, fut qu'on leur payeroit cinquante lle pieces de huit, par forme de ntribution pour la ville; qu'on leur reroit les deux vaiſeaux neufs, on voyoit près du rivage, avec ſix barques, & que le Gouverr s'obligeroit de payer la cargaide Negres & d'autres marchanes venant des priſes, à des prix ulés, dont le payement ſeroit fait

ROGERS, Chap. VII. A.D. 1709.

dans le terme de neuf jours. Les Espagnols accepterent ce dernier article, & offrirent de donner des otages au Capitaine, jusqu'à ce qu'ils fût exécuté; mais ils ne voulurent pas consentir à ce qu'on leur demandoit pour la ville & pour les vaisseaux, disant qu'ils avoient des armes & des hommes suffisamment pour les défendre.

Les Capitaines ne trouverent pas ces offres suffisantes, jugerent par la conduite du Corrégidor, qu'il ne vouloit que gagner du temps, & répondirent qu'ils pouvoient se rendre maîtres des vaisseaux en une minute, ou y mettre le feu: qu'ils prendroient de même la ville quand il leur plairoit: qu'ils la regardoient déjà comme étant en leur possession & qu'il falloit que le Gouverneur donnât, sans perdre de temps, de l'argent ou de bons otages: qu'autrement avant la nuit, ils réduiroient en cendres & Guiaquil & les vaisseaux.

Vers midi, le Corrégidor & les autres habitants, convinrent d'acheter les cargaisons, & de donner des otages pour le payement de quarant

mille pieces de huit, à quoi fut fixée la rançon de la ville, comme auſſi de livrer les deux vaiſſeaux neufs & les barques ; mais aucun d'eux ne voulut ſigner la convention, juſqu'à ce qu'elle eût été confirmée par les principaux de la ville, ce que le Corrégidor promit qui ſeroit fait en une heure.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Le 23 d'Avril, vers une heure après midi, le Gouverneur fut mis à terre dans la Pinaſſe du Capitaine Rogers. Quelques-uns des Anglois étoient d'avis de l'arrêter, parce que peu de temps avant, un Indien étoit venu du rivage dans un canot, pour ſavoir ſi le Gouverneur avoit terminé, d'autant que ſes gens étoient en état de commencer à combattre, & n'attendoient que ſes ordres, s'il avoit rien conclu. Ce meſſage vint à la connoiſſance du Capitaine Rogers, & occaſionna pluſieurs diſputes avec ceux qui vouloient qu'on retînt le Gouverneur priſonnier. Ceux qui étoient de ce ſentiment, diſoient que s'ils débarquoient, les Ennemis les combattroient, & que le Gouverneur ayant déjà manqué à ſa parole la nuit précédente, on ne de-

On renvoye le Corrigédor.

voit plus avoir en lui aucune confiance. Le Capitaine Rogers, au contraire, s'opposa à cette conduite, parce qu'il avoit donné sa parole d'honneur de le laisser retourner. Enfin il fut décidé qu'on le renvoyeroit à terre : mais les trois habitants demeurerent en otages, sur la demande du Corrégidor lui-même, parce qu'il ne doutoit pas que les conventions qu'il avoit faites, ne fussent acceptées.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Le traité est rompu

Le temps convenu pour rendre réponse, étant passé, il vint de la ville un Messager, déclarer que les habitants ne pouvoient donner que trente mille pieces de huit, sans dire un seul mot des marchandises. Les Anglois envoyerent aussi-tôt leur Interprête, avec un des Prisonniers, qui accompagnerent le Messager, pour dire aux habitants, qui si dans une demi-heure, ils n'envoyoient trois bons otages, pour sûreté des quarante mille pieces de huit dont on étoit convenu, ils briseroient le drapeau de treve, débarqueroient, ne donneroient aucun quartier, & mettroient le feu à la ville & aux vaisseaux. Ils remarquerent en même

temps, que les Espagnols avoient abandonné les deux vaisseaux neufs, & ils s'en emparerent aussi-tôt. Le Messager étant retourné, une demi-heure après, vinrent trois autres habitants sur le rivage opposé à la barque du Capitaine, & ils déployerent un mouchoir blanc, pour marquer qu'ils vouloient parler. Ils dirent que la résolution étoit prise, de donner trente-deux mille pieces de huit & rien de plus: alors les Anglois répondirent que le Traité étoit rompu, & qu'ils se retirassent au plutôt du rivage, s'ils ne vouloient pas exposer leur vie.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

On ôta aussi-tôt de toutes parts les drapeaux blancs, & l'on remit ceux de guerre. Le Capitaine Rogers fit mettre deux pieces de canon dans la grande chaloupe, dont chacune pesoit environ six cents livres, montées sur des affûts, & l'on mit dans les trois autres, les hommes nécessaires pour faire la descente. Ils passa ensuite dans une des pinasses, le Capitaine Courtney dans une autre, & le Capitaine Dover dans la grande chaloupe, avec environ soixante & dix hommes dans les trois petites. Ils

Les Anglois font une descente.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

firent aborder la grande : le troiſieme Lieutenant demeura à bord de la barque, avec dix hommes pour faire tirer le canon ſur la ville pendant la deſcente, & les Eſpagnols de leur côté, ſe montrerent en un nombre formidable, par comparaiſon avec la petite armée des Anglois.

Ils s'emparent de la ville.

Auſſi-tôt qu'ils furent deſcendus, chaque homme commença à tirer à genoux du rivage, ils s'avancerent en rechargeant, & crierent à leur barque, de ceſſer de faire feu, crainte de bleſſer leurs propres hommes : ils continuerent à charger & à tirer avec tant d'activité, que les Ennemis après avoir fait une ſeule décharge, ſe retirerent à leurs canons, où leur Cavalerie ſe remit en bataille. Les Anglois gagnerent les premieres maiſons, & comme ils entroient dans les rues, ils virent quatre pieces de canon, pointées contre eux, devant une grande Egliſe ; mais auſſi-tôt qu'ils furent près de la Cavalerie, elle ſe retira précipitamment. Ce mouvement encouragea le Capitaine Rogers à animer ſes gens, qui marcherent au grand pas pour s'emparer des canons : lui-même s'avança avec

dix hommes, à la portée du pistolet; & leur intrépidité intimida tellement les Ennemis, qu'après avoir fait une décharge générale, ils prirent la fuite, & abandonnerent leur canon aux Anglois, dont quelques-uns s'emparerent de l'Eglise, & y firent environ douze Prisonniers. Un plus grand nombre d'Anglois étant arrivés avec le Capitaine Courtney & le Capitaine Dover; le Capitaine Rogers demeura à la garde de ce poste, avec un petit nombre d'hommes, pendant que les autres marcherent à l'autre extrêmité de la ville. Il ne se passa pas plus d'une demi-heure, depuis le temps où ils débarquerent, jusqu'à celui où ils furent maîtres du canon & de l'Eglise, qui étoit éloignée de cent trente pas du rivage. Le Capitaine Dampier fut alors posté avec vingt-cinq hommes, à la garde des canons, qu'on tourna contre les Ennemis, qui évacuerent bien-tôt la ville. Le reste des Anglois étoient descendus, & ils suivirent les Capitaines Courtney & Dover: tous les hommes en général, se comporterent avec le plus grand courage; mais toujours comme des gens de

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

mer, qu'il eſt très-difficile de faire obéir au commandement, auſſi-tôt qu'on a mis le feu à la premiere piece : cependant après la premiere attaque, ils ſe tinrent enſemble en bon ordre, & ne burent point avec excès.

Le Capitaine Rogers joignit le Capitaine Dover & le Capitaine Courtney, à l'autre extrêmité de la ville, où il laiſſa le Capitaine Courtney ; avec un corps-de-garde dans une Egliſe, après quoi Rogers retourna à ſon premier poſte, pendant que Dampier, avec ſes gens, allerent renforcer Dover & Courtney.

Ils ſe trouverent ainſi tranquilles poſſeſſeurs de la ville, au ſoleil couchant, & eurent ſoin de poſter les corps-de-garde convenables, n'ayant trouvé aucune réſiſtance depuis que les Ennemis eurent quitté la grande Egliſe. Le ſoir, Rogers alla à bord des barques, y mit de bonnes Sentinelles, & retourna enſuite à l'Egliſe.

Ils mettent le feu aux maiſons.

Le Capitaine Dover mit le feu aux maiſons qui faiſoient face à cette Egliſe, & elles brûlerent toute la nuit, ainſi que le jour ſuivant. Il y avoit du même côté, une hauteur

voisine, & des bois épais, environ à une portée de mousquet de l'Eglise, d'où les Ennemis tirerent continuellement sur lui pendant toute la nuit; & le lendemain, quelques partis se firent voir, mais ils se retirerent à la premiere décharge des fusils. Ils auroient pû faire beaucoup de mal à Dover pendant la nuit, s'ils avoient été courageux, d'autant que les autres Anglois étoient trop éloignés de lui pour le secourir. La ville est très-longue, & on ne pouvoit la garder, qu'en partageant les hommes en différents partis, très-séparés les uns des autres; mais les maisons auxquelles il avoit mis le feu, couvrirent le quartier le plus foible pendant cette nuit, ce qui lui fut d'un grand service. Le Capitaine Courtney le reva au point du jour, & ils quitterent alors l'un & l'autre le même quartier, qui étoit trop exposé aux ennemis.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Un Indien qu'on avoit fait prisonnier, dit à Rogers, qu'il y avoit au-dessus de la ville beaucoup d'argent sur des radeaux & dans des maisons: alors il détacha vingt & un hommes des Compagnies Angloises, & les

Ils envoyent une chaloupe à la poursuite.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

fit remonter la riviere dans une cha loupe. Il auroit préféré d'envoye les deux pinasses pour se saisir de ce richesses, d'autant qu'ils ne trou voient rien, ou au moins très-peu de chose dans la ville; mais les autre Capitaines refuserent d'y consentir crainte que les Ennemis ne les atta quassent le lendemain matin, en l'ab sence de leurs chaloupes & de leurs gens. Rogers demanda qu'on en voyât celle de Courtney, parce qu'el le étoit la plus grande, ce qui fut accordé, & l'on mit dessus, les vingt & un hommes tirés des deux com pagnies.

Le matin, les Anglois commence rent avec des crochets de fer & d'au tres instruments, à rompre les por tes des Eglises, celles des magasins & celles des celliers; mais ils n'en retirerent presque aucun avantage, & les Ennemis n'avoient rien laissé dans la ville qui pût être de quelque va leur, excepté de la farine, des pois, des feves, des jarres de vin & de l'eau de-vie. Ils commencerent à transporter ces denrées au bord de la mer; mais comme ils étoient très-échauffés, trempés de sueur, & que

e temps étoit très-mal sain, les hommes fatigués se trouverent si foibles, qu'ils ne purent y travailler avec ardeur. Ils auroient voulu ever les planches qui couvroient le avé des Eglises, pour chercher dans es tombeaux, les trésors qu'ils royoient qu'on y avoit mis; mais Rogers ne voulut pas le permettre, arce qu'une maladie contagieuse voit fait périr beaucoup de monde ans cette ville, peu de temps avant.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Ils ne trouverent dans Guiaquil, ue deux hommes tués, & un Prionnier blessé à la tête; mais ils aprirent qu'il y en avoit eu quinze de ués ou blessés, entre autres le premier Canonnier, qui étoit Irlandois. u côté des Anglois, il y eut deux ommes blessés.

Le 24 d'Avril, les Anglois placent leurs drapeaux sur la tour de Eglise, & Dover monta la garde out le jour, pendant que Rogers & ourtney firent transporter sur le vage, tout ce qui pouvoit être de uelque utilité. Ils envoyerent le ieutenant de Puna & un autre Prionnier, dans la campagne, pour roposer aux habitants de racheter

Ils proposent aux habitants de racheter la ville.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709

leur ville, & ils en trouverent l plus grande partie dans les bois, en viron à une lieue de distance. Le Prisonniers revinrent le soir avec un réponse ambiguë, mais ils demande rent qu'on leur permît de retourne le lendemain matin, dans l'espéran ce d'empêcher l'incendie total de l ville.

Modération des Anglois envers les femmes.

Vers dix heures du soir, la cha loupe qu'on avoit envoyée remonte la riviere, revint après une absenc d'environ vingt quatre heures. Ell avoit remonté l'espace de sept lieues & seize hommes étoient descendus à six endroits différents, pendant qu'i en étoit resté cinq à la garde de l chaloupe, avec une carabine rayé pour leur défense. Les seize s'étan séparés, quatre étoient entrés f avant dans les bois, pour y cher cher les richesses qui faisoient l'ob jet de leur course, qu'après trois heu res de recherche, ils n'avoient pu retrouver leur chemin pour rejoin dre les autres : cependant ils euren le bonheur de regagner la chaloupe Un des hommes fut blessé à la nu que du col par les Ennemis ; mai cette blessure n'étoit pas dangereuse

& aucun des autres n'éprouva d'accident. Ils chaſſerent trente-cinq Cavaliers bien-armés, qui marchoient au ſecours des habitants de Guiaquil. Ils dirent qu'ils avoient trouvé les maiſons au-deſſus de la ville, remplies de femmes, particulierement dans une, où ils avoient vû douze jeunes Demoiſelles très-jolies & bien habillées : ils leur avoient pris pluſieurs chaînes d'or, & des pendants d'oreille; mais ils s'étoient conduits envers elles, avec tant de politeſſe, que ces Dames avoient voulu leur apprêter à manger, & leur avoient fait apporter un baril d'excellent vin. Elles avoient caché leurs plus groſſes chaînes d'or, en les mettant autour de leurs ceintures, de leurs jambes & de leurs cuiſſes ; mais comme dans ces pays chauds, les femmes ne ſont habillées que d'une ſoie légere ou de toile très-fine, en les touchant par-deſſus leurs robes, les Anglois ſentirent ces chaînes, & leur firent dire par leur Interprête, de les ôter elles-mêmes, & de les leur donner. Nous rapportons ceci pour faire honneur à la modération des Matelots, & à la bonne conduite

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

de M. Connely & de M. Selkirk, qu'on nommoit toujours le Gouverneur de Juan Fernandez, qui commandoient ce parti.

A leur retour de cette course, ils allerent dans la même maison, demander des provisions; & les Dames satisfaites des politesses qu'elles en avoient reçues, ne furent ni surprises, ni mécontentes de cette seconde visite. Ils avoient pris une grande barque vuide, qu'ils abandonnerent, & ils rapporterent en chaînes d'or, en boucles d'oreilles & en vaisselle d'argent, pour la valeur de mille livres sterling: ils amenerent aussi avec eux, un Negre, qui leur avoit été très-utile pour découvrir les richesses cachées; mais ils dirent tous, que faute d'une seconde chaloupe, ils avoient perdu beaucoup plus qu'ils n'apportoient, parce que dans le temps qu'ils étoient occupés à chercher d'un côté, les canots & les radeaux traversoient la riviere, & emmenoient de l'autre, beaucoup d'habitants avec leurs effets à leur vûe, sans qu'ils pussent les en empêcher.

Il vient du secours aux Espagnols.

Ils dirent aussi au Capitaine Rogers, que dans les endroits où ils

ıvoient été au dessus de la ville, ils ıvoient vu plus de trois cents Ca- valiers & Fantassins, armés en dif- érents partis, ce qui leur faisoit crain- lre que le projet des Ennemis, ne ût de gagner du temps, sous pré- exte de la rançon de la ville, jus- u'à ce qu'ils fussent en état de les ttaquer avec un grand avantage. ur cet avis, les Anglois, pour ne as être surpris, convinrent de se ras- mbler en un corps à chaque allar- ne; & comme on battoit le tam- our aussi-tôt qu'on voyoit quelque arti considérable, ce qui arrivoit lusieurs fois par jour, leurs affaires ı furent un peu retardées.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

On trouva dans une Eglise, cinq rres pleines de poudre, quelques êches, des balles, une assez grande uantité d'armes ordinaires, trois mbours, plusieurs épées & quel- es lances. Le Capitaine Rogers s'y ıpara de la canne à pomme d'or du ouverneur, & d'une autre à pom- e d'argent, d'autant que chez les pagnols, personne ne porte de nne, que les principaux Officiers, qu'il faut être au moins Capitaine

ROGERS, Chap. VII.

pour en avoir une à pomme d'or ou d'argent.

An. 1709.

Après que le Capitaine Dover eût quitté son poste, un de ses gens l'avertit le lendemain matin, que les Ennemis descendoient de la hauteur. Aussi-tôt on donna l'allarme, on laissa une partie des hommes aux canons, le Capitaine Rogers se mit en marche avec les autres, & rencontra sur le pont, le Capitaine Courtney, qui se retiroit avec une partie de sa compagnie. Il lui dit que les Ennemis étoient en grand nombre, & bien armés dans la partie septentrionale de la ville. Rogers le pria de se joindre à lui, pour marcher ensemble contre eux, & Courtney y consentit. Ils allerent aussi-tôt en avant, avec toutes leurs forces, qui ne montoient qu'à soixante & dix hommes, mais les Espagnols n'oserent les attendre ; & aussi-tôt qu'ils les virent avancer, ils se retirerent dans les bois, d'où ils firent de fréquentes décharges de mousqueterie, auxquelles les Anglois répondirent au hasard, sans avoir personne de blessé.

Les Anglois les font retirer.

Courtney & Rogers n'étant pas

accord pour garder cette partie de ville, ils se retirerent, emporterent ce qu'ils trouverent de meilleur, & le firent mettre à bord de leurs barques.

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

Le 25 d'Avril, vers une heure après midi, les Prisonniers revinrent faire une offre de trente mille pieces de huit, pour la rançon de la ville, des vaisseaux & des barques, le tout payable en douze jours. Les Capitaines rejetterent cette offre, & n'auroient pas voulu demeurer si longtemps, quand la somme auroit été beaucoup plus forte, étant bien informés que les Ennemis avoient envoyé un exprès à Lima, pour faire porter le secours qu'ils attendoient, & qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, pour retenir les vaisseaux Anglois, jusqu'à ce qu'il fût arrivé. Le lendemain, les trois Capitaines convinrent d'envoyer leur derniere réponse, qui fut qu'à trois heures après midi, ils mettroient le feu à la ville, si on ne leur livroit immédiatement des otages suffisants, pour seureté du payement de trente mille pieces de huit en six jours. En même-temps, ils promirent d'accorder une

Les Espagnols veulent renouer le traité.

ROGERS, Chap. VII.

An. 1709.

suſpenſion d'armes, & de laiſſer a
Eſpagnols, la liberté d'aller à Pun
pour traiter des Negres & du re
de leurs cargaiſons.

Un François, de la compagnie
Capitaine Rogers, ayant été envo
avec quelques autres, pour renfo
cer le quartier du Capitaine Cou
ney, fut mis en ſentinelle penda
la nuit, & tua un des Matelots. C
accident arriva, parce qu'on avo
donné des ordres très-ſéveres da
ce quartier, de tirer dans la nuit
quiconque ne répondroit pas au q
vive, ce que le Matelot ne put fair
parce qu'il ignoroit la langue Fra
çoiſe, que parloit la Sentinelle.

Les Anglois éprouvent pluſieurs accidents.

L'après-midi, un Officier & ne
hommes, eurent une eſcarmouch
dans la partie ſeptentrionale de
ville, avec un corps d'Eſpagnols
qu'ils chaſſerent dans les bois: ma
ils les y pourſuivirent trop loin,
furent attaqués par d'autres. Un d
Anglois reçut une balle dans le gr
de la jambe: un autre, dans le temp
qu'il chargeoit ſon fuſil, fut frapp
dans le milieu de la hache-d'arm
qui pendoit à ſon côté: le coup po
ta ſur le fer, briſa la partie au-deſſo

cette armure fut d'un grand se-
urs à l'Anglois. Celui qui avoit été
ssé à la jambe, garda un si mau-
is régime, & but avec tant d'ex-
s, que la fievre le prit, & l'em-
rta en peu de temps. Le premier
eutenant du Capitaine Courtney,
ant ses pistolets pendus à son côté,
des deux se déchargea, la balle
tra dans le gras de la jambe, & y
meura, mais sans aucun danger
ur sa vie. Ces accidents & les ren-
ts, qui rendoient les Ennemis plus
dis, déterminerent le Capitaine
urtney à se retirer avec ses trou-
, aux quartiers du Capitaine Ro-
s.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Le soir, ils se retirerent tous dans
glise, autour de laquelle ils po-
ent des Sentinelles, à la distance
ne portée de fusil les unes des au-
s, avec ordre de s'appeller réci-
oquement de quart-d'heure en
rt-d'heure, pour ne pas être sur-
s pendant la nuit. Tous les hom-
s tinrent leurs armes & leurs mu-
ions en bon état, prêts à se le-
à la plus légere allarme, parce
les Ennemis tiroient toujours
rinuellement, des bois où ils

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

étoient cachés. Il faisoit une chale étouffante, les rues étoient creu & glissantes, & le chemin qui co duisoit au rivage très-mauvais, c constances dont la réunion les commodoit beaucoup.

Le traité est conclu.

Le 26 d'Avril, vers deux heu après midi, les Prisonniers revinre du camp des Ennemis, avec deux valiers, qui dirent aux Anglois, q leurs dernieres propositions étoie acceptées, & que le Lieutenan Gouverneur de Puna, qui avoit plus contribué à les faire décide ainsi qu'un vieux Gentilhomme, q étoit à bord d'une des barques, meureroient pour otages. Les D putés ajouterent que si l'on ne gardoit pas ces deux personnes co me une sûreté suffisante, ils étoie prêts de demeurer eux-mêmes pr sonniers. Leur offre ne fut point a ceptée, on leur permit de retourn au camp avec leur Député, & il ra porta la convention signée, & co çue en ces termes

« D'autant que la ville de Gui » quil, ci-devant sujette à Philipp » V, Roi d'Espagne, est présente » ment prise d'assaut, & en la po

ſſion des Capitaines Thomas Do-
er, Wodes Rogers, & Etienne
ourtney, qui commandent un
orps de troupes des Sujets de Sa
lajeſté, le Roi de la Grande Bre-
gne : Nous ſouſſignés, conſen-
ons à demeurer en otage pour la-
ite ville, & à reſter en la garde
eſdits Capitaines, Thomas Do-
er, Woodes Rogers, & Etienne
ourtney, juſqu'à ce qu'il leur ait
é payé trente mille pieces de
uit pour la rançon de ladite ville,
e deux vaiſſeaux neufs, & de ſix
arques, durant lequel temps, au-
nes hoſtilités ne ſeront commi-
s des deux côtés, entre cette
lace & celle de Puna : laquelle
mme doit être payée à Puna,
ans ſix jours de la date des pré-
ntes, au moyen de quoi, les ota-
es ſeront déchargés, & tous les
riſonniers immédiatement déli-
rés ; autrement les ſuſdits otages
onſentent de demeurer priſon-
iers, juſqu'à ce que ladite ſomme
it payée, en quelque autre par-
e du monde. En témoignage de
quelle convention, nous avons
is volontairement nos ſignatures

An. 1709.

ROGERS, Chap. VII.

» ce 27 d'Avril vieux ſtyle, l'an
» notre Seigneur 1709 ».

An. 1709.

Les Eſpagnols donnent des otages.

Les deux otages demeurerent cet nuit aux quartiers des Anglois, & lendemain, ils furent mis ſur l vaiſſeaux, pendant que les Anglo ſortirent de la ville, tambours ba tants & drapeaux déployés, laiſſa aux Eſpagnols la liberté de retou ner dans leurs maiſons. Le Capitai Rogers qui conduiſoit l'arriere-gar avec un petit nombre d'hommes, r maſſa beaucoup de piſtolets, d'épé & de haches-d'armes, que les pr miers, accablés de fatigue, avoie laiſſés ſur le chemin, ce qui fit jug qu'ils étoient fort las de la vie mi taire, & qu'il étoit temps de les fai partir. La plus grande peine fut conduire les canons juſqu'au rivag la terre étant ſi molle, que ceux q les menoient, enfonçoient juſqu'à moitié des jambes. Pour rendre travail le moins difficile qu'il éto poſſible, on fit un grand chaſſis cannes de bamboucs, ſous lequ pouvoient tenir ſoixante hommes qui portoient tous un poids égal ſ leurs épaules. Quoique les pieces portaſſent que quatre livres de bou

, & que le canon & le chaſſis ne
ſaſſent pas enſemble plus de quinze
nts, les hommes n'auroient pû
ſſir à les tranſporter, s'ils n'euſ-
t été aidés par les Priſonniers.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

Le 27 d'Avril après midi, ils mi-
nt à bord des barques, tout ce
ils purent y faire entrer : les hom-
s furent partagés ſur les priſes, où
Anglois avoient embarqué la plus
nde partie des marchandiſes & du
in, compoſé d'environ deux cents
nte ſacs de farine, de feves, de
s & de ris ; quinze jarres d'huile,
t ſoixante jarres d'autres liqueurs,
lques cordages, des inſtruments
fer & des petits clous, avec qua-
demi-jarres de poudre, un ton-
u de poix & de bray, des habil-
ents de diverſes ſortes, & pour
iron douze cents livres ſterling
vaiſſelle d'argent, des pendants
reilles, & d'autres joyaux : cent
quante balles de marchandiſes
cieuſes, quatre canons, deux
ts platines de mouſquet à l'Eſpa-
le, quelques balles d'indigo & de
ao, avec environ un tonneau de
re en pain. On laiſſa dans la ville
grande quantité de marchandi-

Les Anglois ſe rembarquent.

ROGERS, Chap. VII. An. 1709.

ſes, des liqueurs de toute eſpece, d
agrès de vaiſſeaux, pluſieurs m
gaſins pleins de cacao, quelques b
timents ſur le chantier, & deux va
ſeaux neufs non équippés, qui étoie
à l'ancre dans la baie.

Vers deux heures après midi, u
Hollandois qui étoit reſté ivre d'ea
de-vie le jour précédent, ſe réveil
& vint aux vaiſſeaux. Ce fut le ſe
homme depuis la priſe de Guiaqui
qui ſe fût livré à un tel excès d
boiſſon.

Ils partent de Guiaquil.

Vers huit heures du matin, l
Anglois mirent à la voile avec to
tes leurs barques; en partant, ils
rent le plus grand bru t qu'il leur fi
poſſible, tant de leur artillerie, qu
de leurs tambours & de leurs tron
pettes, & prirent ainſi con é trè
gayement des Eſpagnols, quoiqu'i
ne fuſſent pas, à beaucoup près, auſ
contents, que s'ils euſſent pris l
ville par ſurpriſe; car ils furent bie
inſtruits de toutes parts, que s'i
y avoient réuſſi, ils en auroient en
levé au moins deux cents mille pie
ces de huit, beaucoup de vaiſſell
d'or & d'argent, travaillée & no
travaillée, outre les joyaux & un

grand

rande quantité de toutes sortes de roviſions, quoique la ville fût plus auvre qu'elle ne l'avoit été depuis uarante ans, à cauſe d'un incendie u'elle avoit ſouffert dix-huit mois vant, & qui en avoit détruit la plus elle moitié.

CHAPITRE VIII.

eſcription de Guiaquil; Les Anglois retournent à leurs vaiſſeaux; Compte des hommes qui périrent dans cette entrepriſe; Ils renvoyent les otages & mettent à la voile.

GUIAQUIL, capitale de la Province, a environ un mille & ni de long: elle eſt partagée en ille & en nouvelle ville, jointes un pont de bois d'un demi-mille longueur, & qui ne ſert que pour gens de pied. Aux deux côtés du nt, on trouve quelques maiſons rtées les unes des autres: les deux es en peuvent contenir quatre à q cents, avec cinq Egliſes; & le mbre des habitants eſt d'environ

ROGERS, Chap. VIII.

An. 1709.

Deſcription de Guiaquil.

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

deux mille. La principale Eglise est celle de Saint Jago, ou Saint Jacques, qui a trois autels, & devant laquelle est une très-belle place : les autres sont celles de Saint Augustin, Saint François, Saint Dominique & Saint Ignace, dont la derniere appartient aux Jésuites. Devant celle de Saint Dominique, il y a une place, avec une demi-lune, sur laquelle étoient autrefois plusieurs pieces de canon ; mais il n'y en avoit aucune, quand les Anglois s'en rendirent les maîtres. Trois de ces Eglises sont fort élevées, l'une est bâtie de pierre, & elles sont ornées de sculptures, de peintures & de divers autres embellissements. Il y a une très-belle orgue dans celle de Saint Augustin, mais les Prêtres avoient eu soin d'en enlever toute l'argenterie, & de la transporter dans les bois assez à temps pour la conserver.

Queques-unes des maisons sont fort élevées, il y en a plusieurs de bâties en briques ; mais la plus grande partie sont de bois, & les moindres de bambous. Il y a une rue régulière, qui suit le bord de la riviere jusqu'au pont, & traverse ensuite

ancienne ville. La situation est dans
n terrein humide, & si rempli de
oue, que sans le secours du pont,
seroit presque qu'impossible, en hi-
er, d'aller d'une maison à l'autre.
a ville est gouvernée par un Corré-
idor, qui en est le premier Magis-
at, & qui est payé par le Roi. Elle
t très-bien située pour le commer-
, & pour la construction des vais-
aux, à quatorze lieues de la pointe
Arena, & à sept lieues de Puna. La
viere, qui est fort large, en reçoit
usieurs autres : ses bords sont or-
s de plusieurs villages, de diver-
fermes, de beaucoup de mangles
de salspareille, dont l'eau devient
prégnée, ce qui la rend très-bonne
ns les maladies honteuses ; mais
ns le temps des débordements,
u en est fort mal saine, à cause des
ines empoisonnées, & des plantes
elle entraîne des montagnes. Il y
ne grande abondance de toutes
es de denrées, de gros bétail,
brebis, des chevres, des pour-
ux, de la volaille, diverses sortes
canards, inconnus en Europe, &
assez grand nombre de chevaux.
au de la riviere est douce dans le

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

ROGERS, Chap. VIII.

temps de la basse mer, presque jusqu'à Puna.

An. 1709.

Un Anglois, qui avoit demeuré quelque temps à Guiaquil, assura le Capitaine Rogers, qu'au mois de Décembre précédent, les Habitants avoient fait des réjouissances pendant trois semaines, pour la naissance du Prince des Asturies, qu'ils s'étoient trouvés onze cents hommes de pied & cinq cents Cavaliers tous bien armés, outre un nombre beaucoup plus grand, qui étoient sans armes mais que la plus grande partie de ces troupes, venoient des Provinces voisines. Pendant cette solemnité, ils avoient tué plusieurs taureaux à la maniere d'Espagne, & fait diverses courses de bague, qui sont leurs principaux divertissements. Les otages leur dirent aussi, que pendant qu'on négocioit le traité, on avoit emporté hors de la ville, quatre vingt mille piastres de l'argent du Roi, outre beaucoup de vaisselle d'argent, de joyaux & d'autres effets précieux; mais qu'il en avoit été volé considérablement par les Noirs qu'ils en avoient chargé dans cette confusion. Les Anglois en prirent

Richesses qu'on en avoit détournées.

plusieurs avec leur butin, dans les rondes qu'ils firent pendant les nuits, & ils firent un signal aux habitants pour qu'ils revinsent dans leurs maisons avant leur départ, afin qu'ils ne perdissent pas davantage, par les vols de ces misérables.

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

Suivant le rapport général des Espagnols, depuis que les François se sont adonnés à faire le commerce dans ces mers, celui de leurs ports a diminué considérablement, & cette ville en particulier, étoit beaucoup plus riche six ans avant, que lorsque les Anglois y passerent.

A un mille au-dessous de Guiaquil, le Capitaine Rogers quitta les barques & monta dans la pinasse doublement équipée, dans le dessein d'arriver le premier aux vaisseaux qu'il voient laissés à la pointe d'Arena : le temps étoit alors d'une chaleur excessive, & ils virent plusieurs crocodiles dans la riviere.

Le 28 d'Avril, ils gagnerent Puna, & trouverent M. Duck & M. Watley, dans le Commencement, avec une barque vuide qu'ils avoient prise, parce que les Espagnols qui le montoient, avoient gagné le rivage,

Les Anglois reviennent à Puna.

ROGERS, Chap. VIII.

An. 1709.

& l'avoient laissée à l'ancre, près de la pointe d'Arena. Ceux qu'on avoit laissés à la garde des vaisseaux, commençoient à être fort inquiets du retard des autres, dont ils n'avoient eu aucunes nouvelles ; & comme il leur restoit très-peu d'eau, ils avoient réduit leurs Prisonniers à une pinte par jour pour chacun. Ils avoient aussi été forcés de couler à fonds une petite prise venant de Payta, qu'ils avoient faite, dans la crainte que les Prisonniers ne s'en emparassent & ne prissent la fuite, parce qu'ils n'avoient pas assez de monde pour la conserver en se partageant.

Précautions prises avec les Prisonniers.

Au point du jour, le Capitaine Rogers monta dans son vaisseau, & fut reçu de ses gens avec la plus grande joie, son absence ayant été de douze jours, pour une entreprise sujette à beaucoup d'inconvénients & de dangers, qu'il avoit heureusement surmontés. Cooke & Frye avoient eu beaucoup de peine, durant tout ce temps : ils avoient ordinairement accordé la liberté aux Prisonniers pendant le jour, en tenant toujours leurs armes en état & réservant l'arriere des vaisseaux

our eux seuls. La nuit, ils les met-
oient dans le château d'avant, ou
ntre les ponts ; mais sur la prise, qui
toit moins sûre, ils leur mettoient
s fers tous les soirs, & les leur
toient le matin. Ils ne souffrirent
ussi aucune correspondance entre
s Prisonniers des différents vais-
aux, ce qui les empêcha de con-
oître leurs propres forces & la foi-
lesse de leurs Vainqueurs, dont ils
e pouvoient juger que par ce qu'ils
oyoient sur chaque bâtiment.

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

Roger Booth, un des hommes de Ducheſſe, qui avoit été bleſſé d'un oup au travers de la gorge, mourut 20 : William Eſſex, hardi marin, ourut auſſi le 24, enſorte qu'on erdit quatre bons hommes des deux iſſeaux, dans cette expédition. M. cques Stratton, Quartier-Maître la Ducheſſe, qui avoit été bleſſé une balle de mouſquet dans la cuiſ-, fut bien-tôt hors de danger. Les eſſés, dans ce pays, ſont beaucoup us ſujets qu'en Europe, à être at-qués de fievres & d'autres acci-nts dangereux. Le 29 d'Avril, le apitaine Cooke envoya la chalou-, le Havre-de-Grace, bien équip-

Ils prennent une barque Eſpagnole.

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

pée, à la poursuite d'un bâtimen qu'on apperçut à trois heures après midi. Il se rendit au premier cri qu'o lui fit, & l'on trouva que c'étoit un barque d'environ trente tonneaux montée par six hommes, outre l Maître. Elle étoit chargée de feves de pois, de coings, de marmelade de sucre, de prunes, de pommes d'oignons, de grenades, de fromage de Guiaquil; de deux cents soixant & dix sacs de farine, de deux cent pains de sucre, & de bœuf fumé. Il étoient partis sept jours avant, d Pulania, où ils avoient laissé quel ques gros vaisseaux François : ils di rent aux Anglois, qu'on avoit reç depuis peu des ordres de Lima, pou que les Magistrats fissent monter le gardes très exactement, parce qu'o attendoit dans peu, une escadre An gloise dans ces mers, sans qu'on sû quelle place ils avoient dessei d'attaquer. On jugea par ce dis cours, que l'arrivée des vaisseau consors, n'étoit pas encore répandu dans tous ces parages.

Ils reçoivent une partie de la rançon de Quiaquil.

Depuis ce jour jusqu'au 2 de Mai ils attendirent avec impatience, l rançon dont on étoit convenu pou

Guiaquil, sans qu'elle arrivât. Ils commencerent alors, à croire que le Corrégidor vouloit les tromper, & gagner du temps jusqu'à ce qu'il fût arrivé du secours de Lima. Les otages, de leur côté, étoient aussi très-mécontents, ne voyant presque point d'autre attente, que celle d'être emmenés Prisonniers en Angleterre. Ils furent en partie délivrés de cette crainte le même soir, par l'arrivée d'une chaloupe de la ville, qui apportoit ving-deux mille pieces de huit, faisant partie du payement de la rançon. Cette chaloupe repartit aussi-tôt, chargée d'un message pour le Corrégidor; portant que les Anglois mettroient à la voile le lendemain, & que s'ils ne recevoient le reste de la rançon avant leur départ, ils emmeneroient les otages. Peu de temps après, le Capitaine Courtney prit le commandement dans le Havre-de-Grace, & descendit à Punta de Arena, où le Capitaine Rogers promit de le suivre le lendemain, ne restant que pour prendre à bord quelques brebis, des cochons, des bœufs, du plantain, du cacao, de l'eau, des voiles, & quelques au-

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

ROGERS, Chap. VIII.

tres effets très-utiles qui étoient demeurés sur le rivage. Avant son départ, il mit à terre le Lieutenant Gouverneur de Puna, auquel il fit présent de quatre Negres malades & d'une balle de marchandises endommagées. Le Capitaine Rogers se conduisit aussi très-bien envers plusieurs autres Prisonniers, particulierement envers un vieux Moine, qui paroissoit avoir le cœur très-bon, & auquel il rendit la liberté.

An. 1709.

Ils emmenent les otages.

Le matin du 5, le Capitaine Rogers monta sur le Havre-de-Grace, & avec le secours de M. Morel, & d'un habile Pilote Indien, il le dégagea d'un bas-fonds, où il étoit menacé de quelque danger; mais heureusement qu'il ne faisoit point alors de vent, ou au moins qu'il n'en faisoit que très-peu. Le Capitaine Courtney, commença à marquer beaucoup d'inquiétude sur ce que les vaisseaux demeuroient si long-temps au même endroit, craignant, quoique ce fût sans aucun fondement, qu'ils ne fussent pris par l'armement qu'on équippoit, disoit-il, certainement contre eux à Lima; & en conséquence, il insista fortement pour

qu'ils levassent la voile & quittas-
ent immédiatement cette station. ROGERS, Chap. VIII.
Cette proposition fut appuyée de la
lus grande partie des Officiers, An. 1709.
quoiqu'il fût évident qu'on retire-
oit de grands avantages, en com-
nerçant avec les habitants de Guia-
uil & de Puna, qui commençoient à
y disposer. On en vit la preuve le
au matin, par l'arrivée d'une cha-
oupe, qui apporta trois mille cinq
ents pieces de huit, à compte de la
ançon, & sur laquelle vint un Habi-
nt, qui amenoit quelques mar-
handises pour trafiquer. Il les assura
ue Dom Pedro de Sinfuegos, hom-
e très-riche, qui avoit été leur
risonnier, viendroit dans peu avec
lusieurs habitants, qui se prépa-
oient à suivre son exemple. Cepen-
nt le Capitaine Courtney persista
ns le même sentiment, & la plura-
té des voix étant de faire route vers
s Isles de Gallapagos, ils mirent à
voile le lendemain matin, emme-
nt avec eux les otages, les deux
orels, les Pilotes Indiens, & un
une Gentilhomme de Panama. Ils
irent à terre tous les autres Pri-
nniers, & le Capitaine Rogers ren-

tra dans son vaisseau le Duc, de
ROGERS, Chap. VIII. même que le Capitaine Courtney, remonta sur la Ducheſſe.

An. 1709 Le 11 de Mai, vingt homme
Une maladie contagieuſe se met dans les vaiſſeaux tomberent malades de fievres mali gnes, sur le Duc, & environ cin quante sur la Ducheſſe, entre leſquel étoit le Capitaine, & le nombre de malades augmentoit d'heure en heu re sur les deux vaiſſeaux. Ces mala dies avoient certainement été con tractées à Quiaquil, où peu de ſe maines avant l'arrivée des Anglois beaucoup d'habitans étoient mort d'une contagion, dont l'air n'etoi pas encore vraiſemblablement bie purifié. Le 17, on découvrit la terr au ſud-ſud-oueſt, environ à di lieues de diſtance, & le 18, on re connut que c'étoient pluſieurs Iſles on convînt d'un rendez-vons parti culier en cas de ſéparation, & l'o envoya une chaloupe pour cherche de l'eau, dont on n'avoit qu'un médiocre proviſion. Elle fit deu tentatives pour en avoir, ſans aucu ſuccès; les gens rapporterent que l terroir étoit ſec & brûlé, que le pieds y enfonçoient en marchant comme dans de la cendre, & qu'i

étoit si aride, qu'il sembloit n'avoir jamais été rafraîchi par aucune pluie, ni par aucune source. Cependant on y voyoit quelques buissons & un peu de verdure ; mais Rogers jugea de ce rapport, que l'Isle devoit être le siege de quelque volcan.

ROGERS, Chap. XIII. AN. 1709.

Le 21, on distribua sur la Duchesse, beaucoup de tortues & d'autres poissons, que les gens de ce vaisseau avoient pêchés, & qu'on partagea entre les Malades des deux bâtiments. Ce rafraîchissement leur fut d'un grand secours, d'autant que toutes leurs provisions fraîches étoient épuisées. Leur état devenoit alors d'autant plus fâcheux, qu'ils n'avoient presque plus de médicaments, quoiqu'on eût pensé que la quantité dont on s'étoit chargé, étoit plus que suffisante. Il mouroit tous les jours quelques Malades, sans que la contagion parût cesser : mais on remarqua qu'il n'y eût d'infectés, que ceux qui avoient débarqué à Guiaquil, & que les autres continuerent à se bien porter ; aussi le Capitaine Rogers, dont la santé fût toujours très-bonne, leur faisoit distribuer

ROGERS, Chap. VIII.

beaucoup de punch, ce qui contribua en grande partie, à les tenir en bon état.

An. 1709.

Ils Perdent une barque avec un Officier.

Le 22, on perdit M. Hatley, avec cinq hommes, à bord d'une des barques qu'on avoit prises; & l'on perdit auſſi un gallion qui étoit également du nombre des priſes. On alluma inutilement des feux pendant toute la nuit, aux grands mâts du Duc & de la Ducheſſe, & l'on tira continuellement le canon. Alors le Capitaine Rogers s'occupa à en faire la recherche avec le Duc, le Havre-de-Grace & la barque : ils retrouverent le Gallion quelques heures après, vers une iſle ſituée à l'eſt, mais on n'eut aucune nouvelle de M. Hatley, & on le regarda comme entierement perdu.

Le 26, il fut décidé dans un Conſeil des Officiers, qu'on gagneroit le continent pour faire de l'eau, puiſqu'on n'en pouvoit trouver dans aucune de ces Iſles. Le 6 de Juin, un des Matelots entendit quelques diſcours entre pluſieurs Noirs, & des Priſonniers Indiens, tendants à former un projet pour maſſacrer tous

:s Matelots Anglois, & s'enfuir avec
e vaiſſeau. On les interrogea; & ils
ierent d'avoir formé ce projet, quoi-
u'ils convinſſent d'avoir tenu quel-
ues propos ſemblables, qui n'a-
oient eu aucune ſuite refléchie. Pour
révenir les conſéquences qui en
uroient pû arriver, le Capitaine Ro-
ers les partagea entre les autres vaiſ-
aux, ce qu'il jugea être le moyen
plus sûr pour rompre leurs ca-
ales.

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

Le même jour, un vaiſſeau de
uatre-vingt-dix tonneaux, fut pris
ur la Ducheſſe, après avoir été pour-
ivi très-peu de temps. Il ſe nom-
oit le Saint Thomas de Villa-Nova,
Saint Demas; avoit pour Com-
andant, Juan Navarro Navaret,
alloit de Panama à Guiaquil. Il
oit monté de quarante hommes, y
mpris Dom Juan Cardoſo, qui
oit à Baldivia dont il étoit Gou-
rneur, avec onze Eſclaves Negres.
es Priſonniers ignoroient abſolu-
ent que les vaiſſeaux Conſors fuſ-
nt dans ces mers; mais ils étoient
ns la crainte, ainſi que la plus
ande partie des habitants des Co-

Ils ſe rendent maîtres d'un vaiſſeau

ROGERS Chap. VIII. An. 1709.

lonies Eſpagnoles, ſur le bruit qu
s'étoit répandu, que le Lord Pe
terborough viendroit inceſſammen
dans cette partie du monde, pour y
faire la guerre avec une flotte for
midable.

CHAPITRE IX.

Les vaisseaux jettent l'ancre à l'isle de Gorgone; On forme le projet d'attaquer les mines de Barbacore, mais il est abandonné; Les Anglois radoubent leurs vaisseaux dans l'isle de Gorgone; On équipe le Havre-de-Grace pour vingt canons; Messieurs Morel & les autres Prisonniers, sont mis en liberté; Ils trafiquent pour les effets des prises; Serpents venimeux qu'on trouve sur cette côte; Grande quantité de reliques & de bulles du Pape dans une prise; Nouveaux Réglements au sujet du pillage; On découvre & l'on previent une révolte projettée à bord du Duc.

ROGERS, Chap. IX.

An. 1709.

Les Anglois abordent à l'isle de Gorgone.

LE 7 de Juin, vers quatre heures après midi, les Anglois jetterent ancre à trente brasses de profondeur, & à la longueur d'un cable du vage, dans la partie orientale de isle de Gorgone. Le lendemain, les haloupes du Duc & de la Ducheſſe,

ROGERS, Chap. VIII. An. 1709.

s'emparerent d'une barque, qui fa
soit de l'eau dans la partie méridi
nale. On la nommoit le Soleil d'o
du port de trente-cinq tonneaux
commandée par Andros Enrique
avec dix Espagnols & Indiens, u
petit nombre de Negres, un peu d
poudre d'or, & une chaîne du mêm
métal, qui pouvoit valoir cinq cen
livres sterling. Ils avoient intentio
de s'en servir, pour acheter du sel
de l'eau-de-vie à Guiaquil, où i
devoient aller, en partant d'un pet
port de l'isle à laquelle ils apparte
noient. Le soir, il fut tenu à bord d
la Ducheſſe, un conseil de tous le
Officiers, à l'exception du Capi
taine Rogers, qui étoit indisposé
on examina les Prisonniers, & con
formément à ce qu'on apprit d'eu
sur la situation & les forces de Ma
laga, il fut résolu de faire voile ver
cette Isle, de laisser les vaisseaux
dans une rade sûre, de remonter l
riviere dans les chaloupes, jusqu'
ce qu'on pût surprendre quelque
canots, qui seroient plus propres
en surmonter le courant; & de s'e
servir pour aller aux mines de Bar
bacore ou de Saint Jean, où l'o

roit sûrement un butin considéra-
e, d'autant que les Espagnols de ce
ays, n'avoient aucun soupçon que
s Ennemis fussent si proches. Com-
e le Capitaine Rogers étoit con-
enu de consentir à tout ce qu'ils dé-
deroient, ils leverent l'ancre vers
inuit pour Malaga ; cependant ce
ommandant informé de leur déli-
ération, s'en entretint avec M.
orel, & avec quelques autres Pri-
nniers, qui connoissoient très-bien
t endroit. Il apprit d'eux, que ce-
i qui avoit donné l'idée au Conseil
aller où l'on avoit dessein, les tra-
ssoit pour les conduire à leur per-
, ou étoit parfaitement ignorant
ns ce qu'il disoit bien connoître,
autant que l'isle de Malaga étoit
on-seulement stérile & non fré-
ientée, mais que la rade en étoit
ès étroite, & remplie de bas fonds,
ec une marée si forte, que si un
isseau y entroit, ce qu'il ne pou-
oit faire qu'avec le flux du prin-
mps, il couroit risque de ne pou-
oir être gouverné, & d'être jetté
r le rivage. Ils l'assurerent aussi que
s bords de cette riviere étoient
ès peuplés jusqu'à Saint Juan, par

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

ROGERS, Chap. IX.

An. 1709.

des habitants très-attachés aux E pagnols, qui prendroient toutes l mesures imaginables pour nuire leurs Ennemis, ce qu'ils feroient a sément & sans danger, avec leu fleches empoisonnées à couvert da leurs bois: enfin, que la riviere étc si étroite, qu'en jettant des arbres travers, on pouvoit aisément co per la retraite aux Anglois, & les faire tous périr. Cette informati fit une forte impression sur le Cap taine Rogers; il fut effrayé du da ger auquel ses Consors s'exposoie inconsidérément, manda aussi-tôt Capitaine Courtney & le Capitai Cooke, qui furent si bien convai cus de la justesse de ses réflexion qu'ils changerent immédiateme leur cours, & tournerent la prot vers Gorgone. Ils se déterminerent y carener leurs vaisseaux, & à équip le Havre-de-Grace pour vingt c nons, qu'on prendroit du Duc & c la Ducheſſe, afin d'en faire un tro sieme Consor, sous le command ment du Capitaine Cooke.

Ils se radoubent à l'isle de Gorgone.

Le 13 de Juin, ils jetterent l'ancr près de cette Isle, à quarante brass d'eau; & après avoir tenu un Co

ité, dans lequel on remplit deux aces devenues vacantes par mort, fut décidé qu'on radouberoit la ucheſſe, & que le Duc demeure- it à la garde, pour ne pas être rpris par les Ennemis. Auſſi-tôt ie le premier bâtiment fut en état, n carena auſſi le Duc, & en quatorze urs, ils furent prêts à remettre en er, comme s'ils euſſent été tout eufs, au grand étonnement des Pri- nniers Eſpagnols, qui aſſurerent ie pour carener un vaiſſeau de Roi Lima, où rien ne manquoit de ce ui étoit néceſſaire, & où l'on avoit s Ouvriers prêts à donner tous les cours; il falloit ordinairement ſix maines. Le 28 de Juin, les An- ois mirent tous leurs malades à rre, avec deux Médecins pour en oir ſoin, dans des tentes qu'on eſſa pour eux, & ils y furent très- omptement rétablis, quoique les ſpagnols euſſent aſſuré, que l'air de tte Iſle étoit très-mal ſain. Le 29, Havre-de-Grace, auquel on donna nom de Marquis, fut mis à la ande, pour en nettoyer le fonds. es voiles en étoient preſque entie- ment uſées, les mâts & les ver-

ROGERS, Chap. IX.

An. 1709.

ROGERS, Chap. IX.

An. 1709.

gues pourries, enſorte qu'il fall
l'équipper preſque à neuf, au moy
de ce qu'on trouva dans l'iſle, que
ques arbres, dont le bois étoit trè
bon pour les mâts, quoiqu'il fût
peu trop peſant.

Le 2 de Juillet, ils trouverent
bois, nommé Maria, dont la qu
lité ne differe que très-peu de cel
du chêne, & il leur fût très-util
Leur campement étoit une vérit
ble école d'induſtrie, d'autant que
néceſſité avoit obligé chaque Mat
lot de s'appliquer à quelque genre
travail : les uns étoient devenus Co
diers, les autres Faiſeurs de voile
d'autres Forgerons, d'autres Cha
pentiers, &c, &c.

Ils ſe déterminent à renvoyer les Priſonniers.

Le 3, on mit dans trente-ſix bar
ques, la farine qu'on avoit priſe
quoiqu'elle fût très-endommagée pa
les rats; & le peu de pain d'Angl
terre qui leur reſtoit, ſe trouva tell
ment rongé des vers, qu'il reſſem
bloit à une ruche à miel. Quand l
Hâvre-de-Grace, autrement dit l
Marquis, fut équipé, il parut ſu
l'eau dans la plus belle apparence
les Capitaines firent diſtribuer de l
liqueur à tous les hommes, qui bû

nt à l'heureux succès de ce bâti-
ent, & à la santé des Intéressés. On
availla ensuite à équiper la barque
M. Selkirk, pour mettre à terre
s Prisonniers, qui étoient au nom-
e de soixante & douze, qu'on avoit
gé à propos de ne pas renvoyer jus-
'alors, crainte qu'ils ne donnassent
llarme à la côte.

ROGERS. Chap. IX. An. 1709.

Le 9, dans un Comité tenu à
rd du Duc, il fut résolu que le
pitaine Dover, M. Robert Frye,
M. Guillaume Stratton, seroient
argés du soin de les conduire au
ntinent, avec quarante-cinq bra-
Matelots sous leurs ordres, &
te résolution fut aussi-tôt exécu-
. Les deux Morels, Dom Anto-
, & Dom Juan Cardoso, qui fu-
t du nombre des renvoyés, paru-
t très-satisfaits du traitement qu'ils
ient reçu, & le dernier en mar-
d'autant plus de reconnoissance,
quelque temps avant, il avoit
traité très-mal par un Avantu-
de la Jamaïque, entre les mains
quel il étoit tombé dans la mer
nord, assez près de Porto-bello.
us avons déjà dit que ce Gentil-
nme, quand on l'avoit pris, alloit

Ils vendent une partie de leurs effets.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

à Baldivia, dont il étoit nomr
Gouverneur : c'étoit un homme tr
vif, âgé d'environ trente-cinq ans,
qui avoit été Colonel au servi
d'Espagne. Messieurs Morel pron
rent que si les vaisseaux consors vo
loient les attendre, ils reviendroie
dans un jour ou deux, avec tout l'
gent qu'ils pourroient ramasser, a
d'acheter ce qui pourroit leur co
venir, d'autant que la plus gran
partie des effets n'étoient bons q
pour le pays même. Les Capitain
leur déclarerent que s'ils y ma
quoient, ils brûleroient le galli
avec tout ce qu'il contenoit, par
que ce bâtiment leur étoit à charg
& qu'ils n'avoient de place sur l
trois vaisseaux consors, que po
mettre les choses les plus nécessair
Le matin du 17, les deux Morels,
quelques autres habitants, vinre
dans un grand canot, & achetere
quelques marchandises à un prix
raisonnable, qu'ils prierent qu'
leur permît de revenir avec tout l'a
gent qu'ils pourroient trouver,
qui ne pouvoit manquer d'être trè
agréable aux Capitaines, tant qu'i
ne verroient aucun danger d'êt
attaqu

ttaqués par quelques Ennemis en tat de leur nuire.

ROGERS Chap. IX.

Le 18, un Negre qui avoit été nordu par un petit ſerpent marqué, mourut en moins de douze heures, quoique le Médecin employât ute ſa ſcience pour lui ſauver la ie. L'iſle de Gorgone fourmille de ette eſpece de ſerpents, dont quelues-uns ſont auſſi gros que la jambe un homme, & ont dix ou douze ieds de long. On en trouva le même ur, un ſur le château d'avant, qui t tué par les hommes, & qui y étoit onté par le cable : ces animaux nt amphibies.

An. 1709.

Serpents très-dangereux dans cette Iſle.

Le 19, en fouillant dans le Marais, on y trouva cinq cents rames bulles du Pape, que Sa Sainteté oit données gratuitement au Roi Eſpagne, & qui auroient produit profit conſidérable dans les Indes ccidentales. On les y vend depuis ois réales la piece juſqu'à cinquante eces de huit, ſuivant les facultés l'Acheteur; qui, par leur ſecours, diſpenſé de jeûner en certains urs, d'obſerver l'abſtinence, & de elques autres pratiques de diſcine Eccléſiaſtique, dont la tranſ.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

greſſion le rendroit coupable ſar cette diſpenſe (*). Si l'Eveque n'a voit pas échappé aux Anglois, l rançon de ces Bulles auroit pû let procurer quelque avantage ; ma voyant qu'elles ne pouvoient let être d'aucune utilité, ils les jetterer dans la mer, ou les mirent au feu.

Le 20, un canot vint à bord d Anglois, avec quelque argent pou trafiquer : il leur apporta des o ſeaux, des limons, & quelques a tres rafraîchiſſements : & fut ſuivi lendemain, d'un autre.

Ils arment une de leurs priſes.

Le 22, cinq Negres des vaiſſeau ſe cacherent dans les bois, avec l'in tention de déſerter du côté des Eſp gnols, quand leurs Maîtres ſeroie partis ; mais on en reprit un le mên jour, qui fut ſévérement puni. I 24, on en retrouva trois autres, q la faim avoit forcé de quitter le aſyle, & ils furent ramenés aux va ſeaux. Le 25, le Duc donna trent

(*) Je crois que le Lecteur ſe diſpenſera ai ment d'ajouter foi à cette plaiſanterie de l'Aut Anglois, de même qu'à ce qu'il dit enſuite Reliques qu'on trouva dans le même bâtimen ce qu'il ne mit, ſans doute, que pour jetter un dicule ſur la crédulité des Eſpagnols.

inq hommes, & la Ducheſſe vingt-
ix, ce qui fit en tout, ſoixante & ROGERS, Chap. IX.
n blancs, qu'on mit avec vingt Ne-
res, ſur le Marquis, dont on don- An. 1709.
a le commandement au Capitaine
douard Cooke, & M. Charles
ope, fut nommé ſecond Capitaine.
n convint unanimement, que les
fficiers ſeroient ſur le même pied
ie ceux du Duc & de la Ducheſſe,
nt pour les appointements que
ur les parts dans les priſes. La nuit
ivante, l'équipage de ce bâtiment
t allarmé par une ouverture qui s'y
rma, & qui y fit monter huit pou-
s d'eau en une heure; mais le Char-
ntier découvrit bien-tôt la plaie
y remédia. Le 27, les canots re-
irent avec M. Jean Morel, qui dit
x Capitaines, que ſon frere vien-
oit le lendemain à bord, avec tout
gent qu'il avoit pu ramaſſer pour
fiquer: il parut alors évident qu'ils
voient retardé ſi long-temps, que
s l'eſpérance que les Corſaires
r auroient abandonné les mar-
ndiſes pour rien, ou pour très-
de choſe, d'autant qu'ils ne pou-
ent les aller vendre à aucun autre
roit; mais ſe voyant trompés

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

dans leur attente, ces Meſſieurs déterminerent à faire les meilleu marchés qu'il leur ſeroit poſſible étant très-perſuadés qu'ils ne tro veroient jamais d'autre occaſion d' cheter des marchandiſes à auſſi b prix.

Reliques qu'on trouve dans une priſe.

Le 27 de Juillet, M. Morel revi à bord avec ſon frere, & de l'arge pour le commerce : il dit aux Cap taines, que le pays étant dans grandes allarmes, il avoit eu bea coup de peine à obtenir la permiſſi de retourner vers eux : que le Go verneur de Barbacore étoit ſur le vage, à la tête de plus de deux cen hommes, tant pour empêcher commercer avec les Anglois, q pour s'oppoſer à leur deſcente, que toute la côte étoit bordée d'ho mes, qu'on avoit raſſemblés pour même ſujet. Les Corſaires avoi ôté du gallion, trois cents vin balles de toiles, d'étoffes de laine d'étoffes de ſoie, outre pluſie boëtes de couteaux, de ciſeaux, haches, & d'autres outils. Ils tro verent auſſi à bord, une grande qu tité de petits os, dans des reliqu res étiquetés des noms de différe

Saints, dont quelques-uns sont morts depuis sept à huit cents ans, avec un nombre infini de médailles de cuivre, de croix, de chapelets & de crucifix : des agnus de cire, des images de Saints de toutes sortes de bois, de pierre & d'autres matieres, en assez grande quantité pour en remplir trente tonneaux, avec environ cent cinquante caisses de livres, Espagnols & Latins ; le tout apporté d'Italie, & destiné pour les Jésuites du Pérou. Cette espece de marchandise étoit peu utile aux Matelots Anglois, aussi se contenterent-ils d'en garder une ques pieces de chaque espece pour les faire voir à leurs amis, & ils abandonnerent le reste.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

Le 29, on tint à bord du Duc, un Comité pour ce qui concernoit le butin, & il y fut décidé « que tous les joyaux légers, & toutes sortes d'ornements de femmes, ainsi que les anneaux d'or, excepté ceux qu'on trouveroit dans les boutiques des Orfévres, seroient regardés comme sujets au pillage, ainsi que toute espece de vaisselle d'argent, à l'usage des vaisseaux, & les habillements tout faits : qu'il se-

Récompenses accordées aux hommes d'équipage.

ROGERS, Chap IX. An. 1709.

» roit donné, par forme de gratifica
» tion à M. Jaques Stratton, indé
» pendamment de sa portion, qua
» rante roupies; à Guillaume Davi
» & à Yerrick Derrickson, vingt rou
» pies chacun : la roupie estimée l
» valeur d'un demi écu (*) : au
» gens de la chaloupe, qui avoit com
» battu pour prendre le Marquis
» une balle de serge, une de toile
» & deux de bayes, qu'ils vendroien
» où ils le jugeroient à propos; &
» aux hommes qui avoient remont
» la riviere au-delà de Guiaquil
» dans la pinasse de la Duchesse, ch
» cun un habit neuf, le tout au-del
» de leur part, dans le partage d
» butin ».

Ces récompenses furent distri buées dans la vue d'encourager le hommes, afin qu'ils se comporta sent vaillamment à l'avenir; ma malgré cette générosité des Com mandants, il s'éleva peu de jou

(*) Je ne sai pourquoi cet Auteur se sert d terme roupies, qui jamais ne fut en usage da l'Amérique; cependant on le trouve de mên dans l'original de Rogers, imprimé à Amsterda en 1716.

après une mutinerie, qui auroit pû avoir des suites très-fâcheuses, si elle n'avoit été découverte par le Maître garde de la Duchesse, qui, par hasard, entendit les Conspirateurs, pendant qu'ils tenoient un conseil entre eux, sur les moyens qu'ils devoient prendre pour réussir. Environ soixante, avoient réglé certains articles qu'ils avoient respectivement signés; par lesquels ils promettoient de se soutenir les uns les autres, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu ce qu'ils nommoient une justice, au sujet du butin, qu'ils croyoient partagé avec partialité.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

On commença par saisir, & par mettre aux fers, quatre des principaux Auteurs de ce projet séditieux, dont un étoit celui qui avoit écrit les articles. Cependant ils furent bientôt mis en liberté, sur le repentir qu'ils marquerent de leur crime, dont ils demanderent pardon, en promettant de se mieux conduire à l'avenir. Les Capitaines jugerent que la douceur étoit le meilleur parti qu'on pût prendre, dans les circonstances où l'on se trouvoit, d'autant que si l'on avoit agi avec rigueur

On met aux fers les Chefs d'une conspiration.

ROGERS, Chap. IX. An. 1709.

contre un petit nombre, pendant qu'ils avoient tant de complices, les suites en auroient pû être fâcheuses. Au contraire, tous parurent alors rentrer dans le devoir, & concourir à l'intérêt commun, après que le Capitaine Rogers leur eût fait une harangue, dans laquelle il les assura qu'ils seroient satisfaits sur toutes les demandes légitimes qu'ils pourroient faire; leur promit qu'on augmenteroit leur part du butin, & conclut, en leur représentant en termes pathétiques, le danger qu'il y avoit à former des conspirations semblables à celle qu'on venoit de découvrir.

CHAPITRE X.

Messieurs Navarre & Morel sont remis en possession de leurs vaisseaux respectifs; Politesse des gens des Corsaires envers le beau sexe; Description de l'isle de Gorgone; Les vaisseaux mettent à la voile pour Tecames; Leur conduite dans cette baie; M. Navarre prend congé des Anglois; Description de Tecames; Caractere & mœurs des Habitants; Description de l'isle des trois Maries; Politesse naturelle des Californiens; Les Corsaires prennent un vaisseau de Manille, un autre s'échappe; On met en liberté les otages de Guiaquil; Le Capitaine Dover est nommé Capitaine de la prise; Opposition du Capitaine Rogers.

ROGERS, Chap X. An. 1709.

LE 6 d'Août, dans un Conseil des principaux Officiers des trois vaisseaux, tenu à bord de la Duchesse, ils s'engagerent tous par serment, à ne se point quitter, tant qu'il leur seroit possible d'aller en-

Les Officiers font serment de ne point se séparer.

ROGERS, Chap. X.

An 1709.

semble. Il fut auſſi propoſé de faire jurer à chacun des hommes, qu'il n'avoit point caché & ne cacheroit jamais à l'avenir, aucune partie du butin, qui ne lui appartiendroit pas en propre, ſous peine d'une amende de vingt fois la valeur de l'effet caché : mais la plus grande partie firent de fortes objections contre ce projet, & il ne fut pas exécuté pour lors.

Retenue des Corſaires envers les Dames.

Le 7, on convint de rendre à Meſſieurs Morel & Navarre leurs vaiſſeaux reſpectifs, avec quelques Negres & les marchandiſes, dont on ne pouvoit pas eſpérer de ſe défaire actuellement, & on les leur remit auſſitôt. Quelques Dames qui étoient à bord du vaiſſeau de M. Navarre, & ſur leſquelles on avoit trouvé un très-riche butin, avouerent à leur départ, qu'elles avoient été traitées avec la plus grande politeſſe, pendant qu'on les avoit gardées. Cette conduite eſt d'autant plus remarquable, que c'eſt une vertu preſque ſans exemple, de trouver de la ſageſſe dans l'équipage d'un vaiſſeau Corſaire, particuliérement quand les femmes ſont jeunes & belles.

Description de l'isle de Gorgone.

L'isle de Gorgone a trois lieues de ongueur du nord-est au sud-oueſt, nais elle est beaucoup plus étroite. Elle est environ à six lieues du con- inent, remplie de bois & de grands rbres, dont celui qu'on appelle palma maria, est assez bon pour faire es mâts, & il en découle un baume fficace en plusieurs maladies. Cette sle vue à quelque distance, paroît 'une hauteur médiocre, & partagée n trois petites collines. L'ancrage st bon dans toute la partie du nord, nais le terrein est mauvais en quel- ues autres endroits, & l'on trouve es bas-fonds près du rivage, parti- ulierement du côté du sud est, & rès la pointe du sud-oueſt, où il y une petite isle, qui touche presque elle de Gorgone, avec un bas-fonds ntre deux. Les Espagnols disent u'on éprouve de furieux ouragans, de terribles tourbillons de vent ux environs de cette isle; mais le apitaine Rogers n'y trouva rien de mblable, & il y ressentit seulement uelques ondées de pluies & quel- ues tonnerres de temps en-temps. epuis le commencement du prin- mps jusqu'au mois de Mai, il vient

ROGERS, Chap. X.

souvent de fortes brises du côté du nord.

An. 1709.

Il y a aux environs de cette Isle quelques rochers remarquables, entre autres un au sud-oueſt, qui, étant vu à la distance d'un mille, ressemble parfaitement à une voile. A la pointe du nord-est, on en trouve plusieurs très-élevés, ronds & escarpés, environ à la longueur d'un cable du rivage, & beaucoup d'oiseaux de mer y font leurs nids.

Productions de cette Isle.

Les bêtes & les insectes de cette Isle, sont les singes, les cochons d'Inde, les lievres, les lézards, & ceux qu'on nomme lions-lézards qui changent de couleur comme les caméléons, & sont très-agréables à voir. Il y a aussi diverses especes de serpents, en telle quantité, qu'il y a fort peu de sûreté à y marcher.

Il y croît une grande variété d'arbres & de plantes, dont la plus grande partie ne viennent que dans les pays chauds, & sont absolument inconnus dans nos climats. On y trouve aussi diverses sortes de poissons qu'on ne pêche jamais dans nos mers; mais les mullets y sont en grande quantité: cependant il est

ès-difficile de les y pêcher avec la ligne & le hameçon, à cause de la netteté de l'eau, qui leur fait voir & éviter le piége. On y trouve aussi un peu de corail blanc, & beaucoup d'huîtres, d'où l'on tire quelquefois d'assez belles perles.

ROGERS. Chap. X. An. 1709.

Quelques-uns des gens du Duc, y prirent un animal très-laid, de la grosseur d'un singe de moyenne taille, dont le poil étoit long & épais, es yeux, le nez & les autres traits petits, le visage très-ridé, & plus difforme que celui du singe; les oreilles plus petites, les dents longues & aigues, le derriere gros, & le corps pais à proportion, avec la queue rès-courte; & au lieu des cinq doigts es singes, cet animal en avoit seulement trois à chaque patte, avec des griffes longues & pointues. On en fit grimper un sur la plus basse voile de mizaine, & il fut deux heures à gagner le haut du grand mât, e qu'un singe auroit fait en moins d'une demi-minute. Il marchoit d'un pas lent & égal, comme si tous ses mouvements eussent été dirigés par celui d'une montre. Les Espagnols le nomment, avez assez de raison, le

Animal nommé le Paresseux.

ROGERS, Chap. X.

An. 1709.

paresseux: ils disent qu'il se nourrit des feuilles d'un arbre très élevé, & que lorsqu'il a mangé tout ce qui est autour de lui, avant qu'il soit descendu, & qu'il en ait gagné un autre, il a le temps de devenir maigre & presque de mourir de faim.

Notre Navigateur vit dans cette Isle, très peu d'oiseaux terrestres, parce que les singes en détruisent presque tous les œufs. Les Anglois tuerent plusieurs de ces singes, dont ils firent des tricassées, & des bouillons pour les malades, mais aucun des Officiers n'en voulut manger, parce qu'ils avoient assez de provisions, excepté le Capitaine Dampier, qui avoit été accoutumé à cette espece de nourriture, & qui les assura que jamais à Londres, il n'avoit trouvé de mets aussi délicieux que la chair des singes & des babouins de ce pays.

Proposition du Capitaine Rogers rejettée.

Le 10 d'Août, le Capitaine Rogers proposa d'envoyer le Marquis au Brésil, pour vendre les marchandises des prises, & pour y acheter des provisions fraîches, pendant que le Duc & la Ducheſſe, qu'il jugeoit assez forts pour son projet, demeure-

oient à la même hauteur, & y at-endroient le vaisseau de Manille. Cette proposition fut rejettée, quoiqu'il fût évident que si elle eût été suivie, on en auroit retiré de grands avantages. Quoiqu'on eût beaucoup soulagé le Marquis, en jettant dans la mer deux gros canons, vingt ballots de tabac, & quelques autres marchandises pesantes, il étoit toujours très-lourd à la voile; & le sentiment du Capitaine Rogers, étoit que ce bâtiment retarderoit leurs opérations plus qu'il ne leur pourroit servir. Par cette raison, il auroit voulu l'éloigner ainsi que la barque, & l'on vit par la suite qu'il pensoit juste, quoique pour lors, le plus grand nombre fût d'un avis contraire.

An. 1709.

Le 12, ils se trouverent à treize lieues de Gorgone, ayant cette Isle au sud quart à l'est. Le 18, le Duc prit un vaisseau qui alloit de Panama à Lima; il étoit du port de soixante dix tonneaux, mais il n'avoit rien à bord de quelque valeur, excepté vingt-quatre Negres. Ils apprirent par les gens d'équipage de cette prise, que toute la côte étoit en allarme, à cause de leur séjour dans ces mers,

ROGERS, Chap. X.

& que tous les habitants avoient l plus grande crainte de recevoir leu visite, depuis qu'ils avoient pr

An. 1709. Guiaquil.

Ils entrent dans la baie de Tecames.

Le 25 d'Août, les deux barque eurent ordre d'entrer dans la baie d Tecames, & les vaisseaux Conso y jetterent l'ancre quelques heure après. C'étoit dans le même endro que Sir François Drake fit un pri considérable d'argent en 1578, & en 1594 Sir Richard Haukins fut fait prisonnnier par les Espagnol M. White, l'Interprête, ayant ha zardé de descendre à terre sans or dre, avec quelques Matelots, fu bien près de devenir la victime d sa désobéissance. Les Indiens les at taquerent d'une embuscade, avec de armes à feu, des arcs, des fleches & des lances. Ils dûrent la vie aux téne bres de la nuit, & au couvert d'u bois dans lequel ils se retirerent: mai le lendemain, ils entrerent en né gociation, par la médiation d'u Religieux qu'ils avoient fait prison nier dans la derniere prise. Les In diens accepterent un présent de troi statues de Saints, & d'un chapeau de plumes, destiné pour la femm

leur Chef. Alors ils laverent la cou-
ur rouge dont ils étoient peints, ROGERS, Chap. X.
il eſt chez eux un ſigne de guerre, An. 1709.
envoyerent auſſi en préſent, plu
urs arcs & quelques fleches, au
apitaine Rogers.

Ils ſe comporterent enſuite très- Ils négocient avec les Indiens.
iſiblement, & montrerent aux
ns de la barque, qui alloient faire
l'eau, l'endroit où ils trouveroient
meilleure. Ils ne ſe firent aucune
ine de venir à bord & de viſiter le
iſſeau: un, particulierement, qui
oit entiérement nud, parut ſi char-
é à la vue de ce bâtiment, qu'on
t à peine le faire ſortir de la grande
ambre, où il s'étoit couché ſur le
ancher, & où il demeura fort long-
mps, dans une eſpece de contem-
ation. Enfin, il ſe diſpoſa à partir,
parut très-ſatisfait d'un coup d'eau-
-vie qu'on lui donna, & de quel-
es vieux haillons d'habillement.
26, les chaloupes revinrent char-
es d'eau, & apporterent une lettre
un Moine, qui étoit comme le
ouverneur du village, par laquelle
marquoit que les habitants étoient
ſpoſés à échanger toutes ſortes de
oviſions fraîches, telles que des

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

vaches, des cochons, des plantai & d'autres; pour les marchandi que les Anglois voudroient envoy à terre. Par ce commerce, ils fure bien-tôt munis d'une bonne quant té de proviſions, quoiqu'elles ne f ſent pas encore ſuffiſantes pour to le voyage, puiſqu'ils furent oblig peu de temps après, d'aller aux iſl de Gallapagos, pour y prendre d tortues. Avant de quitter Tecame ils mirent à terre le Moine qui le avoit ſervi de Plénipotentiaire, ſ la demande qu'il en fit; & par r connoiſſance, ils lui firent préſe d'une Eſclave Negreſſe, à laquelle paroiſſoit plus attaché qu'il ne cor venoit à ſon état. Ils envoyerent auſ au Moine ou Prêtre du village, u Negre & une piece de baie, pour l remercier de ſa politeſſe. Ils ver dirent les Negres qui leur étoier inutiles, quatre ballots de baies, une piece de camelot à M. Navarre avant qu'il les quittât, & il s'engage de remettre à l'ordre des Intéreſſés trois mille cinq cents pieces de hu en payement à la Jamaïque, par l voie de Porto Bello. Ils mirent en ſuite tous leurs Priſonniers dans un

arque ſans agrès, & les laiſſerent en
berté de gagner la terre à la haute
er, après quoi ils remirent à la voi-
le 31, vers ſix heures du matin,
vec un vent frais de ſud-ſud-oueſt,
mmenant ſeulement deux des ota-
es qu'ils avoient retenus, à cauſe
u défaut de payement de la rançon
e Guiaquil; & ils ſe déterminerent
ors, à les conduire en Angleterre.
n leur en avoit laiſſé trois, mais ils
nvoyerent le moins conſidérable
r la priſe, avec les autres Priſon-
ers, qu'ils mirent en liberté.

ROGERS, Chap. X.

An. 1709.

Le village de Tecames eſt près du ord du la mer, compoſé ſeulement une Egliſe & de ſept maiſons, où s Corſaires ne trouverent rien de uelque valeur. Il eſt vraiſemblable u'à leur approche, les habitants, ui étoient très-experts à la chaſſe & la pêche, avoient emporté leurs eilleurs effets dans les bois. Les aiſons ſont bâties de bamboucs ndus, couvertes de feuilles de pal-ier, & élevées ſur des poteaux, avec s étables à cochon deſſous. On y onte par des pieces de bois miſes travers, qui ſervent d'eſcalier. A uatre lieues plus avant dans les ter-

Deſcription du village de Técames.

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

res, il y a un village plus considéra ble, qui est la résidence du Moin dont nous avons parlé; mais l'espac intermédiaire n'est pas entiéremer inhabité. On trouve en cet endro deux ou trois rivieres contiguës, qu se déchargent dans la mer. Vers m nuit, il s'y éleve ordinairement u vent de terre qui vient du sud ou d sud quart à l'est, & qui dure jusque vers midi. Ensuite le vent de mer s'é leve jusqu'à minuit, venant de l'oue & de l'oueſt sud-oueſt. Le temps est sec, depuis le mois de Juin ju qu'en Décembre, & il tombe de pluies douces depuis Janvier jusqu'a mois de Mai.

Les Indiens sont barbares & har dis: ils se servent dans les combats de fleches empoisonnées & d'armes feu, qu'ils tirent au travers de haies on ne gagne rien auprès d'eux par l force; & tous ceux qui sont obligé de mouiller sur cette côte, doiven s'attacher à se les rendre amis par l douceur.

Ils abordent aux Isles de Gallapagos.

Le 8 de Septembre, les trois vaiſ feaux Consors gagnerent les isles d Gallapagos, où ils demeurerent juſ qu'au matin du 17, pour y prendre

ROGERS, Chap. X.

An. 1709.

es tortues & du sel, qu'on y trouve
n grande quantité. Les Espagnols
ompent cinquante de ces Isles;
ais l'eau n'est bonne que dans une.
y a une grande quantité d'oiseaux
e terre & de mer; on y voit entre
utres, des faucons, & des tourtelles
peu sauvages, qu'elles se laissent
uer avec un bâton. Il y a aussi des
eaux marins, si féroces, qu'ils at-
quent les hommes qu'ils rencon-
ent, comme il arriva au Capitaine
ogers, qui eut beaucoup de peine
se débarrasser d'un qui venoit sur
i avec toute la fureur d'un dogue
rité, & il ne le quitta qu'après avoir
çu trois blessures d'une pique, que
Capitaine tenoit à la main. Pen-
ant que les Anglois furent dans ces
les, ils mirent dix Negres à terre,
our couper du bois de chauffage, &
y en eut sept qui déserterent dans
s forêts.

Ils sont dans une grande disette de pain.

Le 2 d'Octobre, n'étant qu'à dix
eues du Mexique, qu'ils avoient au
ord-est, quelques-uns des hommes
ombérent en foiblesse, & devinrent
alades; mais ils furent prompte-
ent rétablis par la saignée. Cet ac-
dent venoit sûrement de la petite

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

quantité de pain qu'on leur donnoi étant réduits par jour à une livre un quart pour cinq hommes. Le principale nourriture étoit la cha de tortue, qui eſt un très-bon préſe vatif contre le ſcorbut; mais qui n'e pas propre à donner des forces. L 4 d'Octobre, ils mouillerent aux i les des trois Maries, où ils demeu rerent juſqu'au 24, à couper du boi à faire de l'eau, & à prendre des to tues. Ils eurent beaucoup de peine trouver une fontaine d'eau faîche toutes celles qu'ils rencontrerent, l'exception de deux, où ils firen leur proviſion, non-ſeulement don noient des eaux ameres, mais elle les purgeoient fortement; ce qu étoit occaſionné par les mines & le racines qui en étoient voiſines. Ce Iſles ſont à 20 degrés 45 minutes d latitude, ou aux environs; la plu grande paroît avoir cinq lieues d longueur, celle du milieu en peu avoir trois, & la plus petite, un pe moins de deux. On y trouve beau coup de pigeons, de tourterelles, d perroquets, & d'autres eſpeces d'oi ſeaux, avec d'excellents lievres, des guanos & des racouns, qui ſont na-

rellement méchants, & aboyent
mme des chiens. Pendant qu'ils de-
eurerent dans ces Isles, le Capi-
ine Thomas Dover, avec le con-
ntement d'un Comité, quitta le
uc, & passa à bord de la Ducheſſe.
n prit alors la résolution de croiser
rs le cap Saint Luc, qui est la poin-
la plus méridionale de la Cali-
rnie; dans l'espérance de rencon-
r le vaisseau de Manille ou d'Aca-
lco. Le 30, une Negresse accou-
a d'une fille à bord du Duc, par le
ours de M. Wasse, premier Chi-
rgien, dans une cabane qu'on avoit
éparée pour la recevoir. Le Capi-
ne Rogers, dans la relation qu'il
us a donnée de ce voyage, prend
plus grandes précautions pour
e le Lecteur n'accuse pas ses gens
débauche, ou les Capitaines eux-
mêmes, d'indulgence à ce sujet. Il
ure que cette femme n'étoit avec
x, que depuis six mois; qu'une
re Negresse, nommée Daphné,
i étoit aussi à bord, fut menacée
tre châtiée très-sévérement si elle
nquoit à la chasteté; & qu'une
re fut fouettée au cabestan de la
ıcheſſe, pour quelque légere ga-

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

ROGERS, Chap. X.

An. 1709.

lanterie. Il paroît que ces femmes s voient un peu d'Anglois, & qu'elle leur servoient à faire la cuisine, blanchir le linge, & à raccommod les habits.

Ils arrivent à la côte de Californie.

Le premier de Novembre, étant la latitude de 22 degrés 55 minute ils découvrirent la Californie env ron à huit lieues de distance du cô de l'oueſt, quart au Nord. On fit d défenses très-séveres sur le jeu, & 17, on découvrit quelques Indie sur un radeau assez éloigné. Quan ils virent les vaisseaux, ils craign rent d'abord d'en approcher; ma on les y engagea bien-tôt, par u présent de couteaux & de quelqu baies. Ils apporterent des peaux c cerfs, deux renards en vie, & deu vessies pleines d'eau. Ils étoient en tierement nuds, & n'avoient aucu connoissance de la Langue Esp gnole, ce qui fit juger qu'ils n'avoie point de communication avec cet Nation, & ils parûrent ignorer t talement la maniere dont les Eur péens faisoient leur commerce. Qu ques gens d'équipage se hazardere à descendre le 19, sur leurs radeau parce que la mer étoit trop for

po

our le faire dans des chaloupes. Les abitants qui étoient d'un caractere rès-doux, les aiderent en tout ce u'ils purent, en s'essuyant l'eau du ıſage avec les mains.

ROGERS, Ch. X. An. 1709.

Quand ils furent arrivés à terre, s Matelots, dont chacun étoit ſoutenu par deux Sauvages, furent conuits par un chemin étroit, d'environ un quart de mille de longueur à urs huttes, où leur arrivée fut célébrée au ſon d'un inſtrument très-ſcordant, qui n'étoit compoſé que deux bâtons dentelés, & accompgné d'une voix encore plus barore & plus barbare. Ils y furent régalés de poiſſon grillé, & on leur fit éſent de couteaux faits de dents goulus de mer, & de quelques res curioſités. Ces honnêtes Sauges paroiſſoient diſpoſés à partager ec eux tout ce qu'ils poſſédoient, cepté leurs enfants & leurs femes, auxquelles ils étoient trop athés pour en faire part à d'autres, oiqu'il y ait des pays dans le monoù ce partage eſt honorable. Le , la chaloupe fut envoyée à terre c un muſicien; mais Rogers ne s dit point quelle impreſſion l'har-

Humanité des habitants.

ROGERS, Chap. X. An. 1709.

monie put faire sur un peuple auf neuf & aussi peu civilisé. Il dit seu lement que la chaloupe revint le le demain ; qu'elle avoit trouvé ur baie très-sûre à peu de distance, ave une bonne riviere d'eau douce qui tomboit ; & près de cette riviere, l huttes de plus de cinq cents Indien qui ne purent fournir aux vaisseau autre chose que du poisson. Not Auteur croit que cette baie est l'e droit ou relâcha Thomas Cavendi en 1588.

Le 27, les Indiens commencere à devenir plus réservés, & à se ter à une plus grande distance des M telots, comme s'ils eussent craint q les Corsaires, en restant si long-tem avec eux, ne prissent plus de gc qu'ils ne le désiroient, pour le pays. Le 28, deux hommes furc punis, pour avoir volé la clef magasin au Maître Garde, pend qu'il dormoit, & y avoir pris pain & du sucre. Ce crime étoit alc d'autant moins pardonnable, que pain n'étoit plus qu'en très-pet quantité, & qu'on n'avoit pas d pérance d'en trouver jusqu'à ce qu fût arrivé à l'isle de Guam, où l

voit deſſein de ſe rendre en quittant
a Californie.

ROGERS, Chap. X.

Ils commencerent tous à déſeſ-
érer de rencontrer cette année le
aiſſeau de Manille; un mois s'étant
coulé depuis le temps qu'il a coutu-
ne de paſſer près de cette côte. Ce-
endant à la joie générale de tous les
quipages, on le découvrit le 21
e Décembre, & le 22, il fut pris
ar le Duc, après un combat très-
ourt, dans lequel les Eſpagnols per-
irent neuf hommes, & en eurent un
us grand nombre de bleſſés. Le ſeul
ommage que reçut le Duc, fut que
Capitaine Rogers eut un coup
ns la joue, qui lui caſſa la machoi-
, & qu'un Matelot Irlandois fut
gerement bleſſé. Ce vaiſſeau étoit
mmandé par M. Jean Pichberti,
ave François, auquel les Corſaires
nnerent la liberté quelques jours
rès. Ils lui laiſſerent la barque avec
marchandiſes de la priſe, pour
quelles ils accepterent ſes billets
yables à Londres, & montant à
mille piaſtres. On permit auſſi
x deux otages de Guiaquil, de
mbarquer à bord de la même
rque.

An. 1709. Les Anglois prennent le vaiſſeau de Manille.

ROGERS, Chap. X.

Ce vaisseau avoit cent quatr
vingt treize hommes à bord, il po
toit vingt canons & vingt pierrier
An. 1709. il étoit parti avec un autre beaucou
plus fort, du port de neuf cents to
neaux, que les Corsaires rencontr
rent quelques jours après; mais
furent obligés de l'abandonner, apr
un combat de fuite, qui dura près
deux jours.

Il renvoyent le Capitaine & les otages de Guiaquil.

Le premier de Janvier 1710,
barque qui portoit M. de Pichbert
les deux otages & les autres Priso
An. 1710. niers, partit du port de Segura, &
voile pour Acapulco, munie d'u
quantité suffisante d'eau & de pro
fions. On rendit au Capitaine, a
Officiers & au Chapelain, leurs
vres, leurs habillements & leurs i
truments; politesse dont ils parure
très-reconnoissants.

Le lendemain ou le sur-lend
main, le Capitaine Dover, fut no
mé Commandant de la prise par
plus grand nombre des Officie
dans un Comité tenu à ce sujet;
l'on donna à cette prise, le nom
la frégate le Bachelier. Woodes R
gers, qui avoit une opinion a
médiocre de ce Capitaine, en

ıalité d'Officier de mer, fit contre
ette nomination une protestation
lemnelle, qui fut aussi souscrite par
s principaux Officiers du Duc.
our prévenir les désordres qui au-
ient pû suivre de la chaleur des es-
its, & empêcher que les disputes
priſſent de nouvelles forces, on
embla un autre Comité, dans le-
el il fut décidé que le Capitaine
over, demeureroit à bord de la
ise, avec le titre de premier Capi-
ne; mais sans aucune autorité pour
re voile, pour combattre, ni pour
utes les autres affaires qui regar-
ient immédiatement le vaisseau,
nt les soins furent confiés conjoin-
nent à M. Stratton & à M. Frye.
tte décision satisfit Rogers & ses
rtisans, & l'unanimité fut promp-
nent rétablie.

ROGERS, Chap. X. An. 1719.

On convint aussi que leur expédi-
n dans ces mers, étant près de sa
, ils se disposeroient à retourner
Europe, & qu'en cas de sépara-
n, le lieu de rendez-vous seroit à
am, une des isles des Larrons.

Le 11 de Janvier, ils firent voile
port Ségura, & dirigerent leur
rs vers Guam; ils n'avoient alors

ROGERS, Chap. X.

An. 1710.

que très-peu de provisions & de l
queurs, malgré ce qu'ils en avoie
trouvé à bord du Bachelier, & l'c
régla la portion journaliere de cir
hommes, en prenant vingt-quat
heures pour la journée, à une liv
& demie de farine, & un petit mc
ceau de viande. On leur donnoit
chacun trois pintes d'eau, tant po
la boisson que pour faire cuire
nourriture. Avant de continuer l'h
toire de leur voyage & de leur reto
en Europe, nous allons jetter
coup d'œil sur la Californie, sur
Mexique, & sur quelques autres pa
dont les vaisseaux Consors ont sui
les côtes.

CHAPITRE XI.

Description de la Californie.

ROGERS, Chap. XI.

An. 1710.

Raisons de douter que la Californie soit une Isle.

ON n'est pas encore certain si la Californie est une isle, ou si elle tient au Continent. Quelques Espagnols ont poussé leur navigation entre la Californie & le Continent, jusqu'au quarante-deuxieme degré de latitude septentrionale ; mais ils y ont trouvé tant de bas-fonds, & un si grand nombre d'isles, qu'ils n'ont osé aller plus loin. Il est vraisemblable qu'elle joint le continent un peu plus loin au nord, d'autant que les bas-fonds & la quantité d'isles, sont en général des signes de la contiguité de la terre ferme : mais les Espagnols, qui ont plus de terrein dans cette partie du monde, qu'ils n'en peuvent faire usage, ont négligé d'en poursuivre la découverte (*).

(*) On est présentement bien convaincu que la Californie n'est point une isle, & nous avons obligation de cette découverte, aux travaux des Jésuites Espagnols. On imprime actuellement la

ROGERS, Chap. XI.

An. 1710.

Description générale du pays.

Quelques vieilles Cartes joignent la Carlifornie à la terre de Jeſſo, & les Hollandois au contraire, diſent qu'ils ont pris anciennement dans ce mers, un vaiſſeau Eſpagnol qui avoit fait le tour de la Californie, & trouvé que c'étoit une iſle; mais on ne peut faire aucun fonds ſur cette hiſtoire. On n'eſt pas plus aſſuré ſur la figure & ſur l'étendue du même pays. Il eſt, pour la plus grande partie, montagneux, ſtérile, & rempli de ſables; ne produiſant que des buiſſons & quelques arbriſſeaux, où l'on trouve un peu de fruit, & des baies de diverſes ſortes. Cependant en avançant environ quinze lieues au nord, la terre eſt couverte de grands arbres. Les Eſpagnols diſent qu'il y a de très-bons ports dans ce pays; mais les Anglois n'y en trouverent aucun; cependant ils jugerent qu'il étoit fort peuplé, par la grande quantité de fumées qu'ils remarquerent en divers endroits. L'ancrage

traduction Françoiſe de l'Ouvrage, où cette aſſertion eſt démontrée. Les Anglois en ont auſſi aſſez fait d'eſtime pour en donner une Edition en leur Langue.

n'y eſt pas des meilleurs dans le temps de la haute mer, & en général, il y a peu d'avantage à y relâcher. Pendant que les Corſaires y demeurerent, ils en trouverent l'air ſerein, agréable & très-ſain, avec de légeres briſes, un peu de pluie, de fortes roſées, & les nuits plutôt froides que chaudes.

ROGERS, Chap. XI. An. 1710.

Les Habitants, dont ils virent environ trois cents, ſont grands & droits, avec les membres gros, & plus noirs qu'aucun autre peuple de la mer du ſud. Leurs cheveux qui ſont droits, longs & noirs, leur tombent juſqu'aux cuiſſes. Les hommes ſont entiérement nuds, & les femmes ſont couvertes pour la pudeur, de quelques feuilles, ou d'un morceau d'étoffe, faite avec la plante qu'on nomme herbe à ſoie, ou de peaux d'oiſeaux ou d'autres bêtes. Les deux ſexes ſont également vilains & hideux: il paroît qu'ils craignent d'expoſer leurs jeunes filles à la vue des Etrangers; mais ſi l'on en peut juger par les meres, cette crainte eſt peu fondée, & il n'y a pas lieu de croire qu'on fût expoſé avec elles, à aucune tentation.

Des Habitants.

ROGERS, Chap. XI.

An. 1710.

Leur langage.

Leur probité.

Leur habileté à plonger.

Leur langage est dur, rauque & vient beaucoup de la gorge, enfort qu'il offense autant les oreilles, qu leur figure déplaît aux yeux. Le Capitaine avoit d'abord formé le projet d'emmener deux de ces Habitants pour être mieux instruits du pays quand ils sauroient assez d'Anglois pour se faire entendre; mais comm il avoit fort peu de provisions, craignit de s'en charger.

Quelques-uns d'entre eux porter des bracelets de perles, de graine rouges, de petits morceaux de bo & de coquilles, attachées avec d l'herbe de soie autour de leurs br & de leurs jambes. Ils preferoier ces bagatelles aux chapelets de ver que leur présentoient les Matelots comme s'ils en eussent connu le pe de valeur intrinseque. Ils ne des roient que des couteaux, & d'a tres instruments tranchants; mais i étoient si remplis de probité, qu'i ne touchoient à aucuns des outi des Charpentiers ni des Tonneliers & que ceux qu'on laissoit le soir s le rivage, se retrouvoient le mat à la même place.

Ils n'ont rien qui ressemble a

neubles ni aux uſtenſiles des Euro-
péens. Leurs huttes ſont baſſes, &
aites de branches d'arbres & de ro-
eaux; mais elles ne ſont pas aſſez
ouvertes pour les garantir de la
luie, & ils n'ont aucun jardin aux
nvirons. Ils vivent particuliérement
e poiſſon, & cette circonſtance,
ointe au peu de ſolidité de leurs hut-
es, qui ne paroiſſent conſtruites
ue pour un temps, fit juger aux
nglois, qu'ils n'avoient pas d'ha-
itation fixe. Ils n'ont ni filets, ni
ameçons pour la pêche; mais ils ſe
ervent d'inſtruments de bois, avec
ſquels ils dardent le poiſſon très-
droitement, & ils ſont auſſi d'ex-
ellents Plongeurs. Quelques-uns
es Matelots dirent au Capitaine
ogers, qu'ils en avoient vu un, qui
longeoit avec ſon inſtrument de
ois, qu'en demeurant long temps
ous l'eau, il l'élevoit avec un poiſ-
on au bout, & que les autres Sauva-
es le prenoient du radeau où ils
attendoient. Le Capitaine fit jetter
uelques couteaux groſſiers en mer,
our éprouver leur adreſſe à plonger,
il étoit rare qu'ils ne les priſſent
as avant qu'il fuſſent à plus de trois

ROGERS, Chap. XI. An. 1719.

ROGERS, Chap. XI.

ou quatre braſſes de profondeur preuve de leur grande agilité.

An. 1710.

Au lieu de pain, ils font uſage d petites graines noires, dont le goû reſſemble aſſez à celui du café; il les briſent avec des pierres & le mangent enſuite à poignées. Ils on quelques racines aſſez ſemblable aux yams, une eſpece de graine, qu vient dans des coſſes, & dont l goût approche beaucoup de celui d nos pois verds, & une baie qui reſ ſemble à celle du lierre: ils la fon ſécher au feu, & la mangent comm nous faiſons nos pois ſecs. Ils on une autre baie, dont ils font un grande eſtime; elle reſſemble à no groſſes groſeilles, d'un blanc tiran ſur le verd, avec une poulpe, u noyau & un pepin. Ils ont auſſi u fruit qui croît ſur un arbre ſemblabl à la poire piquante, dont le goût e à peu près comme celui des groſeil les rouges, & il eſt très-bon dans le ſauces. On y trouve beaucoup d graines & de plantes, qui nous ſon totalement inconnues.

Leur nourriture.

Leur indolence.

Ils paroiſſent avoir une faiſo pour la chaſſe, à en juger par le peaux de cerfs & d'autres bêtes fau

ves. Ils marquent un respect particulier pour un d'entre eux, dont la tête est ornée d'une espece de chapeau de plumes; mais du reste, tout paroît être en commun. Ils sont lents & paresseux, & ne songent qu'au moment présent pour leur subsistance. Ils s'arrêtoient à regarder les Matelots, quand ils coupoient du bois, ou quand ils faisoient de l'eau; mais ils ne les aidoient jamais dans leur travail, ni à rien qui pût causer quelque fatigue.

ROGERS, Chap. XI.

An. 1710.

Ils portent des arcs & des fleches, avec lesquelles ils percent des oiseaux volants. Les arcs ont environ sept pieds de long, d'un bois dur & pliant, avec des cordes de l'herbe à soie. Leur fleches, qui ont quatre pieds & demi de longueur, sont de cannes, avec des pointes d'os de poisson bien aiguisés pour cet usage. La plus grande partie de leurs couteaux & de leurs autres instruments tranchants, sont de dents de requins. Ils ont de fort grosses perles, dont ils font des colliers & des bracelets. Le pays en général, est agréable & fertile, abondant en bestiaux & en autres provisions de toutes especes.

Leur adresse à tirer de l'arc.

ROGERS, Chap. XI.

An. 1710.

Les habitants se familiariserent aisément avec les Anglois, & vinrent souvent voir de près leurs vaisseaux, qu'ils regardoient avec admiration. Ils n'ont ni barques, ni canots, ni aucune autre espece de bâtiment qui puisse aller à la voile. Ils se servent seulement de radeaux, qu'ils conduisent avec des pagayes. On donna une chemise à l'un de ces habitants; mais il la déchira aussi-tôt en pieces, qu'il partagea avec ses Compagnons, pour y mettre les graines dont ils font leur nourriture. Le Capitaine Rogers ne vit chez eux aucun ustensile de cuisine: ils enterrent leur poisson dans un monceau de sable, & font du feu dessus, jusqu'à ce qu'ils le jugent en état d'être mangé. L'eau est très-bonne dans ce pays, & ils ont beaucoup de fenouil. Ils font le feu au milieu de leurs huttes, qui étant très-basses, se rempliſſent bientôt de fumée; & pour l'allumer, ils frottent fortement l'un contre l'autre deux bâtons secs, ce qui est la méthode de tous les Indiens sauvages.

Port où aborderent les Anglois.

On peut reconnoître l'entrée du port, par quatre rochers élevés, semblables aux aiguilles de l'isle de

Wight, quand on y arrive du côté de l'oueſt. Les deux qui ſont les plus occidentales, ont la forme de pains de ſucre. Le plus intérieur de ces rochers a une arche comme un pont, ſous laquelle paſſe la mer. Dans la partie la plus profonde de la baie, on peut jetter l'ancre depuis dix, juſqu'à vingt ou vingt-cinq braſſes d'eau.

CHAPITRE XII.

Deſcription du Mexique.

LE Mexique eſt ſitué entre le huitieme degré de latitude ſeptentrionale, & le cinquante ou cinquante-cinquieme ; mais il eſt peu connu, & n'eſt point habité par les Eſpagnols, au-delà de 35 dégrés. On le partage en vieux & en nouveau Mexique ; ce qui comprend en général, toute la partie occidentale de l'Amérique Septentrionale connue. Il eſt diviſé en audiences ou Juriſdictions de Saint Domingue, du Mexique proprement dit, de Guadalajara, ou nouvelle Galice, & de

ROGERS, Chap. XII.

An. 1710.

Situation & diviſion actuelle du Mexique.

ROGERS, Chap. XII.

Guatimala. Ces audiences sont subdivisées en différentes Provinces dont nous ne rapporterons pas les noms, pour ne point fatiguer le Lecteur. La partie nommée nouvelle Espagne, est la meilleure & la plus importante de toute l'Amérique Septentrionale; mais les Espagnols étendent souvent ce nom de nouvelle Espagne, à tout ce qu'ils possedent dans ce pays.

An. 1710.

L'air, en général, y est doux, tempéré, très-sain, & le terroir si fertile, qu'en quelques endroits, il produit cent grains de bled pour un; mais les pluies d'été y sont si fortes, qu'on ne peut y recueillir ni huile ni vin.

Plante nommée Maghey.

La plante la plus remarquable de ce pays, est celle qu'ils appellent Maghey; elle y croît en grande abondance, & l'on en trouve aussi, mais en petite quantité, dans les isles des trois Maries. Les Naturels & les Espagnols font de petit vin avec le jus de cette plante, qui sert encore à d'autres usages, & l'on prend les feuilles avec quelques côtes, pour faire des cordages, du fil & de la toile, dont on se sert pour des sacs &

es chemiſes. Ils ont beaucoup de ros & de menu bétail, & une ſi grande quantité d'oiſeaux, qu'ils en tuent ouvent uniquement pour les peaux pour les plumes. Ils ont auſſi excellents chevaux de race Eſpanole.

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

Il y a peu de mines d'or dans ce ays, mais on y trouve beaucoup de ines d'argent, & quoiqu'elles ne ient pas auſſi riches que celles du érou, on les exploite plus aiſément.

Les autres principales denrées, ont le fer, l'acier & le cuivre, les airs, la laine, le coton, le ſucre, la ie, la cochenille, les teintures écartes, les plumes, le miel, la cire, baume, l'ambre gris, le ſel, beaucoup de drogues médicinales, le oco, la caſſe, & pluſieurs autres. Le ble des rivieres entraîne ſouvent e l'or. On trouve auſſi au Mexique, eaucoup de figues, d'oranges, de trons, & d'autres fruits particuers au climat, outre ceux qui ſont ommuns en Europe. En pluſieurs ndroits, il y a du cryſtal, des turuoiſes, des émeraudes, des marſſites, des pierres de bezoar, & du oivre, ce qu'on doit entendre du

Productions du pays.

ROGERS, Chap. XII.

An. 1710.

Mexique en général, d'autant que d toutes ces denrées, les unes vien nent dans une Province, & les au tres dans une autre. La température du climat differe auſſi beaucoup ſui vant les endroits : ceux dont la ſi tuation eſt près de la mer du ſud ſont très-chauds ; mais dans les mon tagnes & aux environs, il fait u froid aſſez vif ; en d'autres endroits il tombe des pluies continuelles pen dant huit ou neuf mois de l'année, & ils ſont infectés de ſerpents, de cou ſins ou moſquites, & d'autres inſec tes, particuliérement vers la Zône Torride.

Incertitude ſur l'hiſtoire de ce pays.

Nous n'entreprendrons pas d donner l'hiſtoire des Rois ou Empe reurs de ce pays ; parce qu'il ſeroi impoſſible aux plus habiles Critique d'en diſtinguer le vrai d'avec le faux Les Auteurs Eſpagnols diſent que le Empereurs du Mexique étoient très puiſſants, qu'ils avoient vingt-cin ou trente petits Rois pour Tributai res : que leur garde ordinaire étoi de deux ou trois mille hommes ; & que dans l'occaſion, ils en pouvoien lever deux ou trois cents mille : que leurs Palais étoient magnifiques

eurs Temples somptueux, & leur ROGERS, Chap. XII.
ulte barbare, puisqu'ils faisoient des
acrifices de leurs Ennemis, & quel-
quefois de leurs propres Sujets. An. 1710.

Les habitants du vieux Mexique, disent qu'ils ne descendent pas de la même race; mais que leurs ancêtres viennent de diverses Nations, qui habiterent la partie septentrionale du continent, & particuliérement celle qu'on nomme le nouveau Mexique. Ils furent long-temps avant d'être réunis sous une Monarchie, puisque Montézuma, qui regnoit quand Fernand Cortez fit son invasion, n'étoit compté que pour le neuvieme Empereur. Les divisions entre les Naturels, & la haine que les Princes voisins portoient à ces Empereurs, rendirent la conquête du Mexique beaucoup plus aisée aux Espagnols, qu'ils ne s'en étoient flattés. Aussi dans l'Evêché de Los Angelos, & dans plusieurs autres, il y a des milliers d'Indiens exempts des taxes ordinaires, parce que leurs ancêtres ont aidé les Espagnols à assujettir le pays.

Les Naturels du Mexique, c'est-à-dire ceux qu'on peut appeller réellement Mœurs des Naturels.

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

les Mexiquains, ſont civils, induſ trieux & ingénieux; leur talent pou la peinture, eſt remarquable, & leu coloris tres-brillant, mais les figure ne ſont pas exactement proportion nées. Leurs pinceaux ſont faits d plumes de cinçons, petit oiſeau qui ſi on veut les en croire, ne vit qu de roſée. Au lieu des lettres de l'al phabet, ils ſe ſervent de certains ca racteres, par le moyen deſquels il ont conſervé quelques fragments d leur hiſtoire. Un des Gouverneur Eſpagnols du Mexique, en tira quel ques-uns des mains des Naturels, avec une explication, qui fut traduite en Eſpagnol. Le vaiſſeau dans lequel il envoya ce manuſcrit à l'Empereur Charles V, fut pris par un navire François; il tomba entre les mains d'André Thevet à Paris, & Hack luyt, Aumonier de l'Ambaſſadeur d'Angleterre, l'acheta de ſes Héri tiers. Sir Walter Raleigh le fit tra duire en Anglois, & le Savant Hen ri Spelman, engagea Purchas à en faire graver les figures. Cette Hiſ toire eſt diviſée en trois parties; la premiere ne contient preſque autre choſe que les noms & les conquêtes

le leurs Princes, avec un ſommaire le leurs vertus & de leurs vices ; en- orte qu'elle ne mérite pas qu'on s'y rrête. La ſeconde traite des tributs ue payoit le peuple, proportion- ellement au produit de ce qu'on iroit du pays, en proviſions, en ar- nes, en habits, en étoffes, en orne- nents, en papier & en meubles. La roiſieme, parle de l'œconomie, des ſages & de la diſcipline des Mexi- quains : comme elle eſt la plus inter- eſſante, nous allons en donner un xtrait en peu de mots.

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

Quatre jours après la naiſſance 'un enfant, la Sage-femme le por- oit dans la cour de la maiſon, le nettoit ſur des joncs ; & après l'a- voir lavé, elle demandoit à trois eunes garçons, qui venoient à cette érémonie, comme à une fête, de ui donner le nom qu'il leur plairoit. Si c'étoit un garçon, on lui mettoit ntre les mains les inſtruments qui convenoient à l'état de ſes peres, par exemple, des armes, ſi c'étoit des nilitaires. Si l'enfant étoit une fille, on ui mettoit une quenouille, ou quel- qu'autre uſtenſile de femme. Quand 'enfant étoit deſtiné au culte de

Cérémonies pour la naiſſance & le mariage des anciens Mexiquains.

ROGERS, Chap. XII.

An. 1710.

leur Divinité, on le conduiſoit au Temple à un âge réglé, & on le laiſſoit entre les mains du Grand-Prêtre avec quelques préſents, pour qu'il eût ſoin de ſon éducation. S'il devoit ſuivre la vie militaire, on le donnoit à un Officier, qui lui enſeignoit l'uſage des armes. Les parents corrigeoient leurs enfants par les coups ou en les piquants avec des aiguilles de Maghey : les peres piquoient les garçons par tout le corps, quand ils étoient opiniâtres, mais les meres ne piquoient les filles qu'aux poignets. Lorſque les garçons étoient un peu grands, on les lioit par les pieds & par les mains ; on les mettoit tout nuds dans de l'eau bourbeuſe un jour entier, & la mere les en retiroit la nuit pour les nettoyer. Quand on marioit une fille, celui qui en avoit porté les paroles, la portoit ſur ſon dos juſqu'à la maiſon du mari, & quatre femmes l'accompagnoient avec des torches allumées. Les amis du mari la recevoient dans la cour, la portoient dans la chambre, s'aſſeyoient avec elle ſur une natte, attachoient les bords de leurs habits les uns aux autres, & offroient ainſi

e l'encens à leurs idoles ; mais il alloit quatre vieillards, hommes ou emmes, pour témoins de la cérémo- ie. On faisoit ensuite un festin : les émoins exhortoient les nouveaux nariés à bien vivre ensemble, & le nariage étoit conclu.

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

Les Prêtres exerçoient leurs novi- es à balayer & orner les Temples, à ire des siéges de cannes, à former es aiguilles ou des poinçons de laghey pour tirer du sang dans les crifices, à ramasser des brousailles our entretenir le feu perpétuel ; & ils manquoient à leur devoir, on les envoyoit à leurs parents. Quand on s surprenoit avec des femmes, on s piquoit de ces mêmes aiguilles.

De leurs Prêtres & des Soldats.

Un des premiers Prêtres alloit outes les nuits dans une montagne oisine, où il faisoit pénitence : il y ortoit du feu & des parfums pour ire des sacrifices au Diable, & étoit oujours accompagné d'un Novice. Quelques-uns jouoient sur des ins- uments de musique, & d'autres omptoient les heures par les obser- ations des étoiles. On parvenoit par egrés aux principales dignités de la rêtrise, & il y avoit toujours quel-

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

ques-uns des Miniſtres des Autels dans les armées pour encourager les troupes, & remplir les fonctions ſacrées. Ceux qui conduiſoient les jeunes gens à l'armée, les puniſſoient en leur mettant des charbons ardents ſur la tête, en les piquant avec des épines de pin bien aiguiſées, & en leur brûlant les cheveux. Les Monarques récompenſoient les Soldats, ſuivant le nombre de priſonniers qu'ils avoient fait, par des habits de diverſes couleurs, où par différents poſtes à l'armée, juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus aux plus élevés. Leur grand Prêtre étoit auſſi homme d'armée, & pouvoit remplir toutes les places militaires.

Leurs ſupplices.

Leurs punitions capitales conſiſtoient à étrangler, ou à frapper à coups de pierre juſqu'à la mort. Si un Cacique ou petit Prince ſe révoltoit, tous ſes Sujets avoient part à ſon châtiment, à moins qu'ils ne trouvaſſent moyen d'appaiſer le Monarque. L'ivrogrerie des jeunes gens étoit punie de mort, mais on la permettoit aux vieillards, & aux femmes de ſoixante & dix ans. Les voleurs des grands chemins & les adultere

ères étoient lapidés. Dans les assem-
lées, pour les affaires publiques, le
Grand-Maître de la maison de l'Em-
pereur ne cessoit d'exhorter les jeunes
ens à fuir la paresse, le jeu, l'ivro-
nerie, & les autres vices,

ROGERS, Ch. p. XII. An. 1710.

Les naturels d'à présent sont pres-
que tous sujets du Roi d'Espagne,
excepté dans quelques montagnes,
dans quelques cantons septentrio-
aux, qui ne sont pas encore ré-
unis. Ces derniers attaquent assez
souvent les Espagnols, quand ils en
trouvent une occasion favorable.

Etat actuel des Mexiquains.

Dans la partie qu'on nomme le
nouveau Méxique, on trouve enco-
quelques uns des naturels qui sont
très-barbares, & fort adonnés aux
armes : les hommes ne portent que
des peaux, & les femmes n'ont à peine
autre chose pour se couvrir que leurs
cheveux. Ils vivent pour la plus
grande partie de viande crue, &
vont par troupes, changeant d'ha-
bitation, selon ce qu'exige la saison,
& la commodité des pâturages.

Des bêtes de charge.

Leurs bœufs & leurs vaches sont
très-gros, avec de petites cornes, le
poil presque comme de la laine, long
pendant, & court derriere, un bosse

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

sur le dos, de grandes barbes comme les chevres, & les jambes de devant fort courtes. Quoique très-laids de figure, leur force les en dédommage ; & ils sont la principale richesse des habitants, qui se nourrissent de leur chair, font de leur peau des habits & des toits pour leurs maisons ; filent leur bourre ; font des cordes d'arcs avec leurs nerfs, divers ustensiles de leurs os, & des trompettes de leurs cornes. Leur vessie sert à conserver les liqueurs, & l'on brûle leur fiente, parce que le bois est très-rare dans le pays. On y trouve aussi des moutons de la grosseur de nos ânes, & des chiens si forts qu'ils servent à tirer le bagage.

Le pays est habité par des peuples dont les mœurs & les coutumes sont totalement différentes les unes des autres. Quelques-uns vivent dans des Villes, qui contiennent, dit-on, depuis trente mille jusqu'à cinquante mille habitants ; d'autres sont errans en hordes, comme les Arabes & les Tartares : mais en général ce pays est si peu connu, & les Relations des Voyageurs sont si peu d'accord, qu'on ne

eut y compter que très-médiocre-
ent.

ROGERS, Chap. XII.

Il y a un grand nombre d'opinions
r la maniere dont l'Amérique a été
euplée : la plus vraisemblable, est
lle qui en fait venir les Habitants
e la Tartarie par le pôle septentrio-
l, en supposant que l'Amérique y
t jointe à quelque partie de l'Asie.
e sentiment est d'autant plus pro-
ble, que les Espagnols, qui vont
us les ans de Manille, ou de Lu-
nie, l'une des isles Philippines, dans
Indes Orientales, sont forcés de
endre une très-haute latitude, pour
ofiter des vents d'oueſt, & qu'ils
t souvent trouvé la terre, en jet-
nt la sonde à la hauteur de 42 degrés
ns l'océan septentrional entre l'A-
rique & les Indes Orientales. Il
étonnant qu'on n'ait pas fait des
couvertes plus étendues dans les
itudes méridionales entre ces deux
menses pays. L'océan méridional
été parcouru que par très-peu de
vigateurs, qui ont presque suivi le
me cours, ce qui les a empêché
rien découvrir de nouveau.

An. 1716.

Conjectures sur la maniere dont l'Amérique a été peuplée.

Le pays voisin du pole septentrio-

ROGERS, [Chap. XII. An. 1719.

nal dans la mer du sud, entre la Californie & le Japon, est totalement inconnu, quoique les anciennes Cartes y placent un détroit d'Anian, & une grande étendue du continent, qui est purement imaginaire. Les Hollandois, qui commercent seuls actuellement au Japon, disent qu'ils ignorent si la Californie est une Isle, ou si elle joint le continent: mais nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur le Mexique, notre dessein n'ayant été ici que de supléer à ce qui manque sur ce pays dans l'histoire de Cortez, & dans Gemelli.

Manufactures au Mexique.

Le Capitaine Rogers apprit, par un homme qui déserta des Espagnols à Guiaquil, que plusieurs Anglois, faits prisonniers en différents temps, s'étoient enrichis, après avoir obtenu leur liberté, pour avoir embrassé la Religion Catholique. De ce nombre étoient un Horloger de Douvre, nommé Thomas Bull, qui s'étoit établi à Tabasco: le Capitaine Thomson, de l'isle de Wight, & Thomas Falkiner, né dans le Pall-Mall. Aucun Mulâtre, ni aucun sang mélangé ne peut parvenir aux dignités ecclésiastiques, dont les douceurs sont

réſervées pour les Eſpagnols d'origine. Par les inſtructions de quelques Anglois que le haſard ou leur propre choix ont jettés ſur cette côte, les naturels ont appris depuis peu à faire des étoffes de laine très-fines, & ſe ſont beaucoup perfectionnés dans les manufactures, tant de laine que de ſoie. Les montagnes ſont couvertes particuliérement de pins, & aucun concert ne peut être comparé à l'harmonie des oiſeaux qui y habitent; il n'y a pas de pays au monde qui produiſe autant d'oiſeaux chantants que le Mexique; & l'on peut le regarder, à bien des égards, comme un paradis terreſtre: nous le quittons à regret pour jetter un coup d'œil ſur le Pérou, qui en eſt voiſin.

ROGERS, Chap. XII. An. 1710.

CHAPITRE XIII.

Description du Pérou & du Chili.

ROGERS, Chap. XIII.

AN. 1710.

Etendue & productions du Pérou.

LE Pérou, proprement dit, a environ mille lieues de longueur & la largeur varie depuis cent lieue jusqu'à trois cents. La partie la mieu connue est située sur la mer du sud & partagée en trois Audiences : au nord est celle de Quito : au milieu celle de Lima, & au sud celle de la Plata. L'air de Quito est tempéré quoique cette Ville soit sous la ligne, le terroir en est très-fertile, produit beaucoup de bled, & fournit des pâturages pour les troupeaux, qui y sont en abondance : on y trouve des mines d'or, d'argent, de vif-argent & de cuivre, des émeraudes, & plusieurs sortes de plantes médicinales. L'Audience de Lima est la plus remarquable, parce que le Viceroi du Pérou fait sa résidence dans la Capitale qui porte le même nom.

Des mines.

Outre la quantité de mines qui sont dans ce pays, on y trouve beaucoup de vermillon & de sel, quoique

les mines d'argent du Potosi ne rapportent plus comme dans les commencements; on prétend que le Roi d'Espagne en reçoit annuellement deux millions d'écus, c'est-à-dire, neuf millions de notre monnoie pour son cinquieme.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Tous les auteurs Espagnols disent que dans l'espace de cinq cents lieues, depuis Tumbez jusqu'au Chili, il n'y a jamais de tonnerres, d'éclairs, ni de pluies; mais il y tombe des rosées abondantes qui y suppléent, & tout ce pays produit d'excellents fruits & des bleds, particuliérement de l'orge, aux environs de Truxillo, autant qu'aucun autre pays du monde.

Dans les vallées voisines de la mer, le climat est très-chaud, mais tempéré par les vents qui viennent de l'océan & des montagnes. Sur les hauteurs, particuliérement dans l'intérieur du pays, on est dans l'hiver & dans la saison pluvieuse, quand on jouit de l'été dans les plaines, quoique ce soit à la même latitude. Les bêtes terrestres & les oiseaux sont les mêmes que ceux des autres parties qui bordent la mer du sud.

Température du pays.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Les cordages, le coton, les draps, la poix, & le goudron, viennent du Chili & de Rialexa dans le Mexique, quoique le pays produise beaucoup, toutes les provisions sont toujours cheres aux environs des mines, parce que l'agriculture y est négligée. Les cordages sont faits de grosse herbe à soie, qui est très-coriace; elle s'allonge & se rétrécit en la tirant; mais elle devient deux fois aussi grosse quand elle n'est plus retenue.

Le Capitaine Stradling, qui y avoit été prisonnier, dit au Capitaine Rogers qu'il avoit vu à Lima plusieurs des Espagnols qu'il avoit pris, & que tous disoient qu'il avoit agi envers eux avec beaucoup de politesse. La plus grande partie des mines d'or sont entre Panama & la ligne équinoxiale.

Commerce & Manufactures.

Avant que les François fissent le commerce du Pérou, en faisant le tour du Cap Horn, il y en avoit un très-considérable de Panama à tous les ports de la mer du sud : mais depuis ce temps, les Habitants ont eu tant de marchandises d'Europe qu'il n'y a presque plus d'avantage. Les Espagnols ont plusieurs grands vais-

aux & beaucoup de petits, qui appartiennent aux différents ports du Pérou, & qui sont particuliérement employés à transporter du bois, du sel, du poisson salé, du vin, de l'eau-de-vie, de l'huile, & d'autres marchandises d'une partie de la côte à l'autre, sans quoi elles ne pourroient subsister, d'autant que ce pays est, dit-on, plus peuplé que le Mexique. On y fait des étoffes de drap de diverses sortes; & Rogers dit qu'il en a vu de fabriquées à Quito qu'on vendoit cinq piastres une mesure d'environ trois pieds, qui auroit valu huit schellings en Angleterre. Les Indiens font aussi une étoffe de coton grossiere; mais celles que leur fournissent les François sont meilleures & à plus bas prix.

ROGERS, Chap XIII. An. 1710.

Les établissements des Espagnols dans le Pérou, ainsi que ceux du Mexique & du Chili ne sont plus si remplis d'Indiens qu'ils l'étoient autrefois: un grand nombre se sont retirés plus avant dans le pays, où ils vivent en colonies, pour éviter l'esclavage & les taxes, parce qu'on les obligeoit de payer annuellement depuis huit piastres jusqu'à quatorze

ROGERS, Chap. XIII. par tête ; mais cette taxe est beaucoup diminuée, depuis que tant de naturels ont abandonné le pays.

An. 1710. Les Espagnols du Pérou sont très somptueux dans leurs habits, ainsi que dans leurs équipages, & ils affectent de porter ce qui est de plus cher ; aussi ceux qui y font commerce de ces sortes de marchandises, sont sûrs d'attirer à eux la plus grande partie de leurs richesses.

Description du Chili. Le Chili est le pays le plus à portée pour ceux qui voudroient entreprendre de faire le commerce d'Angleterre dans la mer du sud. Le Pere Ovalle, natif du Chili, est d'accord avec nos cartes, pour placer ce pays le plus au midi de toutes les parties de l'Amérique qui sont sur la mer du sud, autrement nommée Pacifique. Il est borné par le Pérou du côté du nord, par le détroit de Magellan au sud, par le Paraguai & le pays des Patagons à l'est, & par la mer du sud à l'oueſt. Il en met la situation depuis le vingt-cinquiéme degré de latitude méridionale jusqu'au cinquante-neuviéme, ce qui fait une étendue de près de cinq cents lieues.

La partie la plus large de l'est à

'oueſt eſt d'environ cent cinquante
ieues ; mais cette largeur n'eſt pas
a même par tout. Le Chili propre-
nent dit, n'a pas plus de vingt ou
rente lieues de large, depuis la chaî-
ne des montagnes qu'on nomme les
Cordillieres, juſqu'à la mer du ſud :
nais quand le Roi d'Eſpagne parta-
gea l'Amérique en différents Gou-
ernements, il ajouta au Chili les
aſtes plaines de Cuſco, qui ont au-
ant de longueur, & qui ſont deux
ois auſſi larges que le Chili. Ovalle
e place en général ſous le troiſiéme,
e quatriéme & le cinquiéme climat ;
e plus long jour dans le troiſiéme
ſt de treize heures, & dans le cin-
uiéme de plus de quatorze.

ROGERS, Chap. XIII.

An. 1710.

Almagro fut le premier Européen
ui en tenta la conquête, comme
ous l'avons vu, en parlant de celle
u Pérou ; mais le Chili n'a été to-
alement ſoumis que vers l'an 1640.
es Eſpagnols qui ont éprouvé la
aleur des Habitants, les traitent
ieux, par cette raiſon, que tous
es autres Amériquains.

Les Samſon diſent que le mot
hili, en langage du pays, ſignifie
oid, & en effet, il y eſt ſi exceſſif

Froid exceſſif des montagnes.

ROGERS Chap. XIII. An. 1710.

dans les montagnes nommées Sierra Nevada, qui font partie des Cordillieres, que les hommes & les animaux en perdent souvent la vie, & que leurs corps ne se corrompent point. C'est dans ces montagnes qu'Almagro perdit une grande partie de ses hommes & de ses gens, comme nous l'avons vu dans le troisiéme tome de cet Ouvrage. Les vallées voisines de la mer sont très-saines, le climat tempéré, & le terroir fertile; mais avec des différences, selon qu'on approche de l'équateur, ou qu'on s'en éloigne : les côtes sont sujettes à des coups de vent furieux.

Le pays est partagé en trois quartiers, subdivisés en treize Jurisdictions. Le quartier nommé du Chili s'étend depuis la riviere Copiapo jusqu'à celle de Maule, & est plus chaud que l'Espagne. Le second quartier nommé Impérial, est depuis la riviere Maule jusqu'à celle des Gallegos, & le climat est comme celui d'Espagne. La proximité des montagnes d'un côté, & de la mer de l'autre, le rend plus froid qu'il ne le devroit être par sa situation; mais il est cependant assez chaud pour

qu'on puisse le regarder comme un des meilleurs pays de l'Amérique. ROGERS, Chap. XIII.

Ovalle nous assure que dans le Chili, proprement dit, le terroir & le climat est meilleur qu'en aucune partie de l'Europe, & son sentiment est confirmé par l'aveu des Européens mêmes; il dit qu'il ressemble en tout à la plus grande partie de l'Europe, excepté dans l'opposition des saisons, d'autant que le Printemps & l'Eté regnent dans une partie, pendant que l'Automne & l'Hiver regnent dans l'autre. Dans les vallées le froid & le chaud sont plus modérés qu'en Europe, particuliérement depuis le trente-sixiéme degré de latitude, ou environ jusqu'au quarante-cinquiéme; & dans toute cette partie, on ne peut se plaindre, ni de la trop grande chaleur du jour, ni du trop grand froid de la nuit. Aussi les Habitants ne font aucune différence en leurs habits d'été & leurs habits d'hiver, & ne se couvrent pas plus dans leurs lits pour une saison que pour l'autre. Il ajoute qu'ils ne voyent jamais d'éclairs, & qu'ils entendent rarement le tonnerre, mais toujours à une grande distance. An. 1730.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Douceur du climat au Chili.

Ils n'ont pas d'orage, ni de grêle au printemps, & rarement plus de deux ou trois jours de pluie en hiver, après lesquels le tems devient serein. Les vents de nord amenent les nuages & la pluie, & les vents de sud nettoyent l'Atmosphere. Ils n'ont point d'animaux vénimeux, ni de bêtes farouches, excepté une espece de petits lions, qui prennent quelquefois leur proye dans leurs troupeaux, mais qui fuyent toujours devant les hommes. Ces lions ne sont pas même en grand nombre, & l'on en trouve seulement quelques uns dans les bois & dans les déserts. Le même Auteur remarque, comme une singularité de l'air du Chili, que les punaises n'y peuvent vivre, quoiqu'elles fourmillent à Cusco, de l'autre côté des montagnes. Il conclut de ses remarques, qu'il n'y a aucun pays dans l'Amérique plus convenable au tempéramment des Européens que le Chili, dont l'air & les productions ressemblent si bien aux nôtres. Le printemps commence vers le milieu du mois d'Août, & dure jusqu'au milieu de Novembre, l'été vient ensuite jusqu'au milieu de Février,

'automne jusqu'au milieu de Mai, & l'hiver remplit le reste de l'année. Dans cette derniere saison les arbres ont dépouillés de leurs feuilles, & la erre est couverte la nuit de gelée blanche, qui est dissoute environ deux heures après le lever du soleil. La neige tombe rarement dans les vallées; mais elle est abondante sur es montagnes, d'où elle fond en été, & fertilise les vallées & les plaines qu'elle arrose de petits ruisseaux. Au printemps, les champs sont ornés de très-belles fleurs de toutes couleurs & de toutes sortes. On en ire par distillation, une liqueur qu'on ppelle Eau-d'Ange, dont le parfum st excellent. Les fleurs & les plantes que nous cultivons avec le plus le soin, y croissent naturellement ans les lieux sauvages: on y voit les bosquets d'arbres de moutarde, ont la hauteur surpasse celle d'un omme à cheval, & les oiseaux y font eurs nids. Ils ont aussi beaucoup de lantes & d'herbes, avec lesquelles eurs Médecins Indiens font des cures étonnantes, sur des gens abandonnés des Médecins Européens; mais ils sont fort réservés à communiquer leurs secrets.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710. Productions du Chili.

Les fruits & les semences qu'on y apporte d'Europe, y profitent très-bien ; mais ceux du Mexique & du Pérou, ne peuvent y réussir. On y trouve de toutes les especes de fruits d'Angleterre, en si grande abondance, que chacun peut prendre ceux qui lui plaisent, & que l'on en vend aucuns, excepté une sorte de fraises très-grosses, qui donne cependant peu de soins à cultiver. Il y a tant d'avoine, de froment, & de maiz, qu'il est très-rare qu'on y manque de grains. Les pâturages sont si gras, & les troupeaux de toute espece, si abondants, qu'ils en négligent la chair ; mais ils en salent la langue & quelques autres parties autour des reins, qu'ils envoyent au Pérou avec les peaux & le suif, ce qui forme une branche considérable de leur commerce.

Ils recueillent une grande quantité de vins très-forts & très-bons tant rouges que blancs : les souches sont plus grosses, & les grappes plus fournies que celles de nos vignes d'Europe. Ils ont aussi beaucoup d'oliviers, des bois de cocotiers, qui s'étendent à plusieurs lieues ; des

mandiers & de l'herbe à soie, dont s se servent au lieu de chanvre, enorte qu'ils fournissent toutes les côes de la mer du sud, de cordages our les vaisseaux. On y trouve enore en abondance, de l'anis, du cuin, du sel, de la cire, de la laine, es cuirs, des bois, de la poix & de ambre ; aussi Ovalle prétend que les Marchands qui trafiquent du Chili ux autres endroits bordés par la mer u sud, particuliérement à Lima, euvent gagner depuis cent jusqu'à rois cents pour cent de profit.

ROGERS. Chap XIII. An. 1710.

Quoiqu'ils ayent une grande quanté de mûriers, ils n'élevent pas de ers à soie ; ensorte que les femmes ui, en général, portent le goût our la parure, jusqu'à l'extravaance, appauvrissent le pays, pour cheter de riches étoffes de soie, uoiqu'elles pûssent aisément s'en rocurer, si elles s'adonnoient à cette artie. Ils ont beaucoup d'abeilles, ependant ils font venir de la cire 'Europe, faute d'industrie pour préarer celle du pays. Ils font venir le oivre & les autres épices, des Indes Orientales ; cependant ils ont chez ux dequoi y suppléer. Les herba-

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

ges, la chasse, la pêche, le bois chauffage & celui de bâtiment so en commun, de même que les min de sel. Ils font peu d'usage de leu mines de plomb & de mercure, d'a tant que les Péruviens ont suffisan ment de ce dernier minéral, po purifier leur argent.

Des mines du pays.

Ovalle prétend que depuis l frontieres du Pérou jusqu'au détro de Magellan, il n'y a aucun canto qui n'ait des mines d'or ; mais ell ne sont pas si remarquables que ce les du Pérou, & les habitants ne s'a tachent pas à celles d'argent, par qu'on exploite les mines d'or av moins de travail. On ne tire pl d'or en si grande abondance, depu les guerres entre les Espagnols & l Araucanos ; mais les Naturels atte dent les temps de pluie qui le fo tomber des montagnes, dans les r vieres & dans les lacs ; ils se mette dans l'eau, remuent le fonds ave leurs pieds, pour en trouver l grains, & ce qu'ils en ramassent su fit pour fournir à leurs besoins : m niere assez singuliere, si elle est aus certaine que le dit Ovalle. Il ajout qu'on envoya un de ces grains

éville, où il fut éprouvé, & qu'on trouva à vingt-trois karats de fin ns être purifié. Plusieurs des clo- ies & des canons du Pérou, sont its de cuivre de ce pays.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Les Andes, ou chaînes de monta- ies, nommées les Cordillieres (*), étendent du nord au sud depuis la rovince de Quito, jusqu'au détroit e Magellan, dans un espace de plus e mille lieues. On les regarde com- e les montagnes les plus élevées ui soient au monde: elles ont en énéral, quarante lieues de large, sont entrecoupées d'un grand ombre de vallées habitables. Ces ontagnes forment un double som- et; le plus bas est couvert de bois, ais le plus élevé est stérile, à cause la rigueur du froid & de la neige ont il est couvert. Les animaux les us remarquables dans ces monta- ies sont des especes de porcs, nom- és Pecarys, qui ont le nombril sur

Des Cordillieres.

(*) Cordillera est un mot Espagnol qui signifie une suite de hauteurs d'une grande étendue, mais on l'applique particulierement aux Andes, montagnes qui coupent l'Amérique méridionale dans toute sa longueur.

ROGERS Chap. XIII. An. 1710.

le dos : ils vont en grands troupeaux dont chacun a son Conducteur, jusqu'à ce qu'il soit tué, il est dangereux pour les Chasseurs de s'en trop approcher ; mais quand il tombe, tout le troupeau se disperse aussitôt ; au moins les Auteurs Espagnols le disent ainsi. On y voit des chevres sauvages, dont le poil est aussi doux que de la soie, & dont on fait de très-beaux chapeaux. Les moutons ont la forme des chameaux, quoiqu'ils soient beaucoup plus petits ; leur laine est si fine, qu'on la préfere à la soie pour la douceur & pour la couleur.

Grandes routes du temps des Incas.

Les anciens Incas ou Princes, ont fait couper deux routes au travers de ces montagnes ; & si nous en croyons Herrera, une de ces routes étoit pavée l'espace de neuf cents lieues, depuis Cusco jusqu'au Chili : elle avoit vingt-cinq pieds de large ; de quatre lieues en quatre lieues, on trouvoit un beau bâtiment, & à chaque demi-lieue, il y avoit des Courriers pour se relever les uns les autres & porter les messages de l'Etat. Il ajoute qu'on trouvoit toujours des especes d'hotelleries sur cette

ute, où les Voyageurs étoient four- ROGERS, Chap. XIII.
s de tout ce qui leur étoit néces- An. 1710.
re ; mais que les défilés sont si
oits dans les montagnes, qu'un
ulet peut à peine y passer. On com-
ence à monter dès le rivage de la
er ; mais il faut trois ou quatre
urnées de marche pour atteindre
qu'on appelle proprement le som-
et des montagnes. L'air y est si ra-
fié, qu'on ne peut y respirer qu'a-
e peine. Herrera dit que ceux qui
vont du Pérou, sont très-incom-
odés de nausées & de vomissements.
valle ajoute que sur ces monta-
es, il y a des météores quelque-
s si élevés, qu'ils ressemblent à
s étoiles, & d'autres fois si bas,
e les mulets sont effrayés du bour-
nnement qu'ils forment autour de
urs oreilles & de leurs pieds. Du
mmet des Cordillieres, on ne peut
ir le pays au-dessous, à cause des
ages qui sont entre deux, mais le
el est très-clair & serein au-dessus,
le soleil y brille avec force.

Il y a seize volcans dans cette Des Volcans.
aîne de montagnes, qui souvent,
latent avec des effets terribles, bri-
nt des rochers & jettent une prodi-

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

gieuse abondance de feu, accompagné d'un fracas épouvantable. On pense que ces hauteurs contiennent de très-riches mines; mais que les Naturels les cachent soigneusement & qu'il y a entre eux, peine de mort pour ceux qui les découvriroient aussi les tentatives que les Espagnols ont faites pour les trouver, ont toujours été inutiles.

On ne peut traverser les Cordillieres qu'en été, ou au commencement de l'hiver. Elles sont coupées par des précipices effrayants & par des rivieres profondes, sur les bords desquelles on ne trouve que des passages si étroits, que les mulets & les Voyageurs y périssent quelquefois. Les eaux coulent avec tant de violence, & à une telle profondeur au-dessous des chemins, qu'il est très dangereux d'y porter la vûe, crainte que la tête ne tourne. Les montées & les descentes sont si escarpées, qu'il seroit très-difficile de les passer à pied; mais les difficultés du chemin sont réparées par la beauté des cascades que les eaux forment naturellement, en tombant des rochers & des montagnes. Dans quelques

lées, l'eau s'éleve à une grande
iteur, par des jets naturels, com- ROGERS, Chap. XIII.
dans les jardins, qui sont l'ou-
ge de l'art ; & ces eaux jailliſſan- An, 1710.
, qui s'élancent au milieu des
ntes & des fleurs odoriférantes,
ment les coups d'œil les plus dé-
eux. Il y a de ces courants & de
jets dont l'eau eſt ſi fraîche,
il ſeroit difficile d'y tenir la main
dant une minute. En quelques
droits, on trouve des fontaines
udes, très-bonnes pour différen-
maladies, & qui laiſſent une tein-
e verte dans les canaux par où
s paſſent. Sur une de ces rivieres,
nmée Mendoça, on voit un pont
urel, formé par le rocher, & l'on
arque à la voute, des gouttes
u qui s'y ſont raſſemblées & con-
ées ſous diverſes figures, & dif-
ntes couleurs.

Ce pont eſt aſſez large pour qu'il
ſſe y paſſer trois ou quatre cha-
s de front. Il y a dans le même
ton un autre pont, qu'on appelle
Incas, que quelques-uns pré-
dent avoir été fait artificiellement
re deux rochers, mais notre Au-
r penſe qu'il eſt l'ouvrage de la
ure.

ROGERS. Chap. XIII.

An. 1710.

Des Rivieres.

La premiere Riviere remarquab
qui coule de ces montagnes, e
celle qui prend sa source sur les fro
tieres du Pérou, environ à 25 degr
de latitude méridionale. On la non
me Riviere de Sel, parce que l
eaux en sont si salées, qu'il est in
possible d'en boire, & qu'elles p
trifient tout ce qu'on y jette. La s
conde, est celle de Copiapo, do
la source est à 26 degrés de latitud
elle court vingt lieues de l'est
l'oueſt, & forme une baie & u
port, à l'endroit où elle se décharg
dans la mer. La troisieme, est cel
de Guasco, à 28 degrés de latitud
& qui forme aussi une baie & un por
La quatrieme, est la riviere de Co
quimbo, qui prend son origine a
trentieme degré, forme une baie s
perbe & un port, entouré de trè
beaux myrtes & d'autres arbres, q
en ombragent les bords, & préſen
tent un payſage aussi beau qu'il e
agréable. La cinquieme, est cell
d'Aconcagua, riviere large & pro
fonde, qui commence environ à 3
degrés de latitude méridionale, &
coule au travers de valées très-ferti
les. La sixieme est celle de Maypo

à 33 degrés 30 minutes de latitude : elle est si rapide, qu'on n'a jamais pu y faire de pont qu'avec des cordes ; elle entre dans la mer avec tant de force, que ses eaux forment une barre, & qu'on les distingue à une très-grande distance. Elles sont assez saumaches; mais on les estime pour les truites excellentes qu'on y pêche, & l'on trouve sur les bord, des moutons, dont la chair est d'un goût exquis.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Ovalle nous parle de plusieurs fontaines, tant chaudes que froides, remarquables dans ce pays, & très-utiles en plusieurs maladies. Il dit qu'il y a quelques lacs salés qui rapportent un grand profit à ceux qui en sont les Propriétaires, parce que la pêche y est plus assurée que dans la mer. Ils fournissent la plus grande partie des marchés durant le carême, & beaucoup de sel dans la saison chaude.

Suivant le même Auteur, on trouve dans la vallée de Lampa, près de Saint Jago, une herbe d'environ un pied de haut, qui ressemble à notre Basilic; en été, elle est couverte de grains de sel semblables

Des Poissons & des Coquillages.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

à des perles, & dont l'odeur eſt plu
agréable que celle de tout autre ſe
La côte fournit des coquillages e
plus grande quantité qu'on n'en trou
ve en tout autre endroit, ainſi qu
des huîtres très-bonnes à manger, qu
produiſent de très-belles perles ; d
choros, autre eſpece de coquillag
d'où l'on en tire également ; d
monegues, qui ont deux coquill
rondes, & dont l'intérieur reſſemb
à la nacre de perle. Enfin la m
jette des coquilles en ſi grande quan
tité ſur quelques parties de la côt
qu'on en peut aiſément charger d
vaiſſeaux, & elles ſont ſi varié
pour la forme & pour les couleur
que les Européens curieux en fo
de très-belles collections, au li
que les Indiens les brûlent pour fai
de la chaux. Il y a ſur ces côtes d'a
tres eſpeces de poiſſons, que que
ques-uns appellent Etoiles de me
d'autres reçoivent les noms du ſ
leil & de la lune, parce qu'ils reſſe
blent à ces planetes. Ces poiſſo
réduits en poudre, & pris dans
vin, ſont un remede excellent co
tre l'ivreſſe ; on en donne ſouve
pour en garantir, & le remede

nfaillible, d'autant qu'ils cauſent le plus grand dégoût du vin. On trouve auſſi ſur cette côte, beaucoup d'amre, particulierement de gris, qui ſt l'eſpece la plus eſtimée. Ils ont le toutes les ſortes de poiſſon conus en Europe, outre pluſieurs aures, qui ſont particulieres au pays.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Outre les oiſeaux communs dans os contrées, on trouve au Chili es Flamands, qui ſont plus gros ue nos coqs-d'Inde, avec des pluies blanches & écarlates, dont les aturels ſont divers ornements: ils nt les jambes ſi longues, qu'ils paſnt aiſément au travers des étangs. 'oiſeau Enfant, eſt ainſi nommé rce qu'il reſſemble à un enfant emailloté, dont les bras ſont libres: chair en eſt très bonne à manger. es hérons ſont ſi eſtimés pour urs plumes, dont on fait des hous, qu'on prétend que chacune de s plumes propres à mettre ſur la te, coûtoit autrefois deux réales; ais ces oiſeaux ſont fort rares. Il y a d'autres, nommés Gaſcollos, nt les plumes ſont employées ornairement pour l'uſage des Solts. Les Voycas dont les Indiens

Des Oiſeaux.

ROGERS. Chap. XIII. An 1710.

penſoient que le cri préſageoit l mort, la maladie, ou quelque au tre infortune, ont les plumes c l'eſtomac d'une couleur écarla très-vive, & les autres de coulet brune. Les Pinguedas n'ont pas corps plus gros qu'une amande; i vivent ſur les fleurs dont ils ſe nou riſſent, & ils paroiſſent un mélan d'or poli & du plus beau verd: l mâles ont ſur la tête une houpe co leur d'orange, dont l'éclat eſt au vif que celui du feu: ils ont la quet d'un pied de long, & large de deu pouces. Les Condores ſont d'u groſſeur étonnante, & blancs cor me de l'hermine; leur peau eſt trè douce & très-chaude, & l'on s'en ſe pour des gants. Il y a de ces oiſeau qui ont juſqu'à dix pieds de lar d'une aile à l'autre, quand elles ſo étendues. On y trouve auſſi bea coup d'autruches, & de faucons diverſes eſpeces.

Des Quadrupedes.

Ils n'avoient autrefois ni vache ni chevaux, ni moutons, ni cochon ni chats, ni chiens ordinaires d'a cune eſpece, ni chevres, ni ânes, lapins; mais depuis que les Eſp gnols y ont porté de ces différent

ſpeces d'animaux, ils s'y ſont mul-
ipliés exceſſivement par la fertilité
u pays & l'abondance des pâtura-
es; enſorte qu'une vache y donne
ſſez communément juſqu'à cent cin-
uante livres de ſuif. On y vendoit
utrefois un cheval mille écus; mais
s en ont à préſent en ſi grande quan-
té qu'ils en envoyent tous les ans
u Pérou.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

L'animal le plus remarquable du
ays, & dont les Européens n'a-
oient aucune connoiſſance, eſt leur
outon, qui par la figure reſſemble
un chameau, quoiqu'il ne ſoit pas
gros. Les habitants s'en ſervoient
our le labourage & pour mettre
ix voitures, avant qu'ils euſſent les
êtes d'Europe. Leur levre ſupérieu-
eſt fendue: ils crachent contre
ux qui les tourmentent, & par-
out où tombe leur ſalive, il ſe for-
e une eſpece de galle. Leurs che-
es ſauvages reſſemblent beaucoup
leurs moutons; elles ſont d'un rou-
e clair, ſi légeres, qu'un cheval ne
eut les ſuivre; & il n'eſt pas poſſible
les apprivoiſer. Elles vont en
ands troupeaux, & on les chaſſe
ec des chiens, qui prennent aiſé-

des Moutons.

ment les petits, dont la chair eſt ex-
ROGERS, Chap. XIII. cellente. La chair des vieux, ſéché & fumée, eſt ce qu'il y a de mieux
An. 1710. dans cette eſpece de nourriture : on trouve des pierres de bezoard, dans un ſac qu'ils ont ſous le ventre, particulierement aux plus vieux. Notre Auteur dit qu'il apporta en Italie une de ces pierres, qui peſoit trente deux onces, & qui étoit d'une forme ovalle auſſi parfaite que ſi elle avoit été travaillée ſur le tour. Il donna ſoixante & dix pieces de huit pour cette pierre, à l'Indien qui l'avoit trouvée.

Des Arbres. Les arbres les plus remarquables outre ceux que nous avons en Europe, ſont le canellier, ainſi nommé parce que l'écorce reſſemble à la canelle. Le gayac, qui croît dans les Cordillieres, & dont le bois eſt auſſi dur & auſſi peſant que du fer : on en fait des infuſions, très-bonnes pour diverſes maladies. Le bois de ſandal, très-odoriférant, eſt un préſervatif contre les maladies contagieuſes, & les Prêtres en font uſage quand ils vont viſiter les malades. Le maghey dont les feuilles ſont excellentes contre les brûlures : le frui

eſſemble aux bayes des Myrtes, & e goût en eſt délicieux. Le quelu orte un fruit dont on fait une li- ueur très-douce. L'iluigan, que les Eſpagnols nomment malde, eſt de a groſſeur & de la couleur du poi- re, il vient ſur un petit arbre, & on en fait une liqueur agréable, eſ- imée des gens de qualité. Le myrtil- a croît ſur les montagnes, depuis le rente-ſeptieme degré de latitude. Herrera dit que le fruit de cet arbre ſt la nourriture ordinaire des Na- urels du pays : il reſſemble au rai- in, & l'on en fait un vin, qui ſur- aſſe en bonté toutes les autres li- ueurs. Il eſt d'une couleur d'or éclatante, porte mieux l'eau qu'au- un autre vin, fortifie le cœur, ne atigue jamais l'eſtomac, & aug- nente l'appétit. On en fait auſſi d'ex- ellent vinaigre. Les cyprès, les ce- res & les chênes du même pays, ourniſſent du bois de la meilleure ualité.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Du continent, notre Auteur paſſe aux iſles du Chili, dont la premiere eſt celle de Juan Fernandez. Celles de Chiloé, ſituées à 43 degrés ou environ de latitude, forment un ar-

Des Iſles du Chili, Juan Fernandez, Iſles de Chiloé.

ROGERS, Chap. XIII.

An. 1710.

chipélague de quarante Isles. La nature du climat y est telle qu'il y pleut presque pendant toute l'année; ensorte qu'il n'y a que le maïz, ou les autres grains, qui ne demandent que peu de soleil qui puissent y mûrir. La principale nourriture des habitants, est la racine de papas, qui y est plus grosse qu'en tout autre endroit. Ils ont d'excellents coquillages, de très-bonne volaille, des cochons, des bœufs & des brebis.

La capitale du pays, est la ville de Castro, située dans la principale Isle, avec une garnison d'Espagnols. Il y a beaucoup de miel & de cire, & quelques mines d'or sur la côte. Les principales manufactures sont celles d'étoffes grossieres pour les Indiens, & l'on y trouve de grands bois de cédre d'une hauteur prodigieuse, dont les planches font un grand commerce au Chili & au Pérou. Les isles de Conos sont à 45 degrés de latitude; mais on n'en tire que très-peu de chose, à cause des pluies excessives dont elles sont fréquemment inondées.

La Belle-Isle.

La Belle-Isle, à peu-près sous la même latitude que Valparaiso &

Saint Jago a un très-beau port où les vaisseaux peuvent jetter l'ancre à vingt ou trente brasses d'eau. Les Espagnols disent que cette isle est très-belle, qu'elle produit beaucoup d'arbres, qu'on y trouve des sangliers & d'autres bêtes fauves, de l'eau excellente, & du poisson en abondance.

ROGERS, Chap. III. An. 1710.

La partie septentrionale de l'isle de la Mocha, est basse & unie; mais la partie méridionale est remplie de rochers. Nous avons vu que les Hollandois commandés par Spilbergen, y furent très-bien reçus des Naturels, qui leur fournirent une grande quantité de provisions, en échange pour du drap, des haches, & d'autres instruments.

La Mocha.

L'isle de Sainte Marie est à treize lieues au sud-ouest de la Conception & à trois lieues d'Aranco. Elle est très-fertile, dans un climat tempéré, vers le trente-septieme degré de latitude, & fort peuplée. Les isles de Pedro de Sarmiento, ainsi nommées, parce que cet Officier les découvrit en allant à la poursuite de François Drake, sont au nombre de huit, à cinquante degrés ou environ, de la-

Isle de Sainte Marie.

titude; ce qui nous donne lieu de croire que ce sont les mêmes isles qu'on nomme à présent les isles du Duc d'York, un peu au nord du détroit de Magellan.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

Description de Cuyo.

Cuyo, troisieme quartier du Chili, est situé de l'autre côté des Cordillieres, c'est-à-dire à l'est de ces montagnes; il est partagé en différentes Provinces, & la température en est totalement différente de celle du Chili. L'été y est excessivement chaud, & les habitants sont tellement tourmentés par les punaises & par les cousins, qu'ils sont obligés de passer une partie de l'année dans leurs cours & dans leurs jardins. Ils ont des éclairs & des tonneres presque continuels, & sont excessivement incommodés d'insectes venimeux. Pour compenser en quelque sorte ces désagréments du pays, le terrein y est encore plus fertile, s'il est possible, qu'au Chili. Les moissons y sont plus riches, les fruits plus gros & de meilleur goût, effet naturel d'une plus grande chaleur. Ils ont en abondance, les bleds, le vin, la viande, ainsi que tous les fruits, toutes les racines & tous les

herbages de l'Europe, avec des plantations très-étendues d'oliviers & d'amandiers. En hiver, le froid n'y eſt pas ſi dur qu'au Chili, l'air y eſt beaucoup plus ſerein, & par conſéquent, la ſaiſon plus tempérée. Ils ont une grande quantité de truites excellentes, & d'autres poiſſons de riviere. Du fruit qu'ils nomment Algaroba, ils font un pain ſi fade, que les Etrangers ne peuvent en manger. Ils envoyent au Tucuman & dans le Paraguai, des figues, des grenades, des pommes, des pêches ſeches, des raiſins, d'excellent vin & de l'huile. Ovalle dit que de ſon temps, on y découvrit de riches mines d'or & d'argent, qu'on jugeoit meilleures que celles du Potoſi : qu'en général, tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, s'y trouve en auſſi grande abondance que dans tout autre pays, & que la température de l'air y eſt très-bonne pour la ſanté.

ROGERS, Chap. XIII. An. 1710.

CHAPITRE XIV.

Les Anglois sont très-bien reçus, & traités favorablement par le Gouverneur & par les Habitants de Guam. Description du terroir & des productions de cette Isle; Le Marquis est en danger par une trombe; Ils arrivent aux Isles de Button; Ils sont très-bien reçus du Roi & de toute sa Cour; Ce Prince veut les tromper sans y pouvoir réussir; Conduite désobligeante du Gouverneur de Batavia envers les Corsaires: Ils arrivent au Cap de Bonne-Espérance; Leur retour en Europe; Ils jettent l'ancre aux dunes; Conclusion.

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1710.

Dispute de pain sur les vaisseaux Anglois.

LE 16 de Janvier 1710, en examinant ce qui se trouvoit de pain sur le Bachelier, on trouva qu'il en pouvoit fournir mille livres au Duc, autant à la Duchesse, & cinq cents livres au Marquis: on lui donna en retour, deux barils de farine, un de bœuf & un de porc. Le 28, le premier Garde trouva qu'on lui

avoit pris du porc, le voleur fut découvert, on l'attacha au cabestan, & chacun des hommes le frappa d'un coup de corde de neuf brins. En tout autre temps, la punition auroit été moins sévere; mais la rigueur étoit devenue absolument nécessaire, parce qu'ils n'avoient plus que pour trente & un ou trente-deux jours de provisions à bord. ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

Le 14 de Février, pour donner plus de vigueur aux hommes, on augmenta la portion de chaque plat d'une demi-livre de pain ou de farine par jour. Le Capitaine fit écrire aux Officiers les noms de leurs Valentines (*) & leur fit boire à chacun du punch à la santé de ces belles. Le 17, un os de la machoire du Capitaine Rogers qui étoit demeuré enfoncé dans la gorge depuis sa blessure, en fut retiré, avec succès, ce qui le mit dans un état beaucoup meilleur qu'il n'étoit avant.

Le 10 de Mars, ils gagnerent les isles de Serpana & de Guam; ils jetterent Ils jettent l'ancre près de l'isle de Guam,

(*) On donne ce nom à une amie que se choisit chacun des Officiers.

ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

l'ancre à douze braſſes d'eau, près de la derniere, après avoir vu tous les jour des Pirogues qui paſſoient près d'eux avec une vîteſſe étonnante, ſans qu'on pût en engager aucune à s'arrêter & à venir à bord. Il étoit abſolument néceſſaire de ſe procurer des proviſions fraîches, pour éviter la famine, & l'on réſolut, s'il étoit poſſible, d'attirer à bord quelques gens de l'Iſle, & de les retenir pour ôtages, ſi le Gouvernement refuſoit de fournir les vivres dont ils avoient beſoin. En conſéquence ils appellerent deux Eſpagnols, qui vinrent à bord, ſur ce que les Corſaires leur firent entendre qu'ils appartenoient à la nouvelle Eſpagne. On en retint un pour ôtage, & l'autre fut envoyé à terre avec deux interprêtes, chargés d'une lettre pour le Gouverneur de la place, portant qu'ils ne demandoient autre choſe que la liberté de trafiquer paiſiblement pour des proviſions & des rafraîchiſſements, qu'ils payeroient immédiatement, promettant au ſurplus de ſe comporter en toutes choſes comme amis : mais ils menaçoient en cas de refus d'agir ouvertement en ennemis, ce qu'ils deſi-

oient cependant d'éviter, quoiqu'ils uſſent ſûrs du ſuccès.

ROGERS, Chap. VI.

Le matin du 11, la Pinaſſe fut en- voyée à terre avec un drapeau de reve, & les naturels marquerent aux gens beaucoup de cordialité, en leur promettant des proviſions en abon- dance, ſi le Gouverneur en accor- doit la permiſſion. Elle fut apportée vers midi dans une lettre dont furent chargés les deux Interprêtes, qui re- vinrent aux vaiſſeaux accompagnés de trois Eſpagnols, leſquels aſſurerent les Corſaires que le Gouverneur étoit diſpoſé à leur faire donner tout ce qui leur ſeroit néceſſaire. On en- voya auſſi-tôt une réponſe très-po- lie à Son Excellence, pour lui faire les remerciments, au nom des qua- tre vaiſſeaux, & elle fut ſignée de tous les Capitaines.

An. 1710.

On leur fournit des proviſions.

Le 13, chaque vaiſſeau reçut des limons, des oranges, des cocos, & d'autres raffraîchiſſements, avec un bœuf pour chacun : on donna un re- pas à bord du Bachelier pour traiter les Eſpagnols ; les Officiers de tous les vaiſſeaux y aſſiſterent, même le Capitaine Rogers, quoiqu'on fût obligé de le hiſſer ſur une chaiſe ;

ROGERS. Chap. XIV.

tant pour monter que pour descendre.

An. 1710.

Le 16, ils descendirent à terre, & se rendirent à la maison du Gouverneur, sur l'invitation qui leur en fut faite. Ils y furent reçus par deux cents hommes sous les armes, & par tous les principaux Habitants de l'Isle. On leur servit soixante plats différents, & à leur départ ils firent présent à Son Excellence de deux Negres revêtus de belles livrées, de vingt verges de drap écarlate, & de six pieces de beau Cambrai.

Ils descendent à terre.

Le 17, Rogers reçut sa part des provisions, consistant en soixante cochons, quatre-vingt-dix-neuf volailles, vingt-quatre boisseaux de bled d'Inde, quatorze sacs de riz, quarante-quatre corbeilles de Yams, & huit cents noix de cocos. Le lendemain ils reçurent quelques bœufs en vie, qui étoient assez maigres : ils remercierent par écrit le Gouverneur de ses politesses ; payerent généreusement tout ce qu'on leur avoit apporté, & mirent à la voile le 21. Avant de rapporter la suite de leur voyage, nous allons donner une courte description du terroir, des

roductions & de la ſituation de ſle de Guam.

ROGERS, Chap. XIV.

Cette Iſle a environ quarante lieues e tour : l'ancrage eſt dans la partie ccidentale, où l'on trouve une rande anſe vers le milieu, avec plu- eurs maiſons bâties dans le goût Eſ- agnol, & tout ce qui eſt néceſſaire our le vaiſſeau d'Acapulco, d'au- nt que cet établiſſement eſt fait our lui fournir les raffraîchiſſe- ents dont il a beſoin quand il re- ourne à Manille. Il y a environ trois ents Eſpagnols, tant dans cette iſle ue dans celles qui en ſont voiſines, la plus grande partie des Naturels nt embraſſé leur Religion. Il y avoit ors huit Religieux, dont ſix te- oient des écoles outre leurs fonc- ons eccléſiaſtiques. Il y a d'autres coles tenues par des Mulâtres & des ndiens qui ont apris la langue Eſpa- nole, que tous les Naturels enten- ent. Il y a une ſuite d'Iſles depuis elles de Guam juſqu'au Japon, & luſieurs ont de l'or en aſſez grande uantité.

An. 1710.

Deſcription de l'iſle de Guam.

L'iſle de Guam produit de très- onnes oranges, des limons, des ci- ons, du muſc & des melons d'eau,

Productions de cette Iſle.

ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

qu'on y a apportés originairemen d'Eſpagne ; Les orangers particulie rement y viennent très-bien. Cett Iſle eſt remplie de collines, de Va lons, & des courants de très-bonn eau. On y trouve une grande quan tité de bœufs, mais petits, maigres & ordinairement blancs. L'indig ſauvage y croit en ſi grande abon dance, que ſi ceux qui l'habiten étoient induſtrieux, & s'ils avoien des chaudieres pour le préparer, ils en tireroient un grand avantage : mai comme il n'ont pas ces commodités & qu'ils ſont hors de la route d commerce, ils n'en font aucun uſage Ils ne s'occupent que de ce qui peu ſervir à leur ſubſiſtance actuelle, & ſont contents de la trouver avec fa cilité. Ils ſe ſervent ſi peu d'argent & il y en a chez eux en ſi petite quantité, qu'ils ne purent trouve mille piaſtres pour acheter différent effets que le Capitaine Rogers con ſentoit à leur vendre.

Ils ont environ deux cents Sol dats qui reçoivent leur paye de Ma nille, par un petit vaiſſeau qui en vient une fois par an. Ce bâtimen leur apporte des étoffes, du ſucre

u riz & des liqueurs, qu'ils payent
e l'argent qu'ils reçoivent; enſorte
ue le vaiſſeau en remporte la plus
ande partie, ce qui les a détermi-
és depuis quelque-temps à ſemer
u riz dans les vallées, & à faire quel-
ues autres améliorations. Les co-
ons y ſont en grand nombre, &
e lleurs qu'en aucun autre pays du
onde, parce qu'ils ſe nourriſſent de
ocos & de fruit à pain qui eſt très-
ommun dans l'iſle. Si les Eſpagnols
oient plus actifs, ils trouveroient
ſément tout ce qui leur ſeroit né-
ſſaire pour rendre la vie agréable.
e fruit à pain eſt la production la
lus remarquable de l'Iſle: il eſt auſſi
os qu'une orange, à laquelle il reſ-
mble beaucoup, mais il devient trois
is plus gros quand il parvient à ſa
arfaite maturité. On en trouve en
luſieurs autres endroits voiſins de
équateur dans les Indes orientales.
es feuilles ſont preſque auſſi larges
ue celles du figuier, & ont la forme
peu près ſemblable; mais elles ſont
e couleur brune.

Le vent ſouffle conſtamment au
id-oueſt, excepté pendant les mon-
ons occidentales, qui durent de-

ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

ROGERS, Chap. XIV.

puis le milieu de Juin jusqu'au milieu du mois d'Août.

AN. 1710.

Le Gouverneur demeure dans la partie septentrionale de l'Isle, où il y a un couvent & un petit village qui est la principale habitation des Espagnols. Ils se marient avec les filles des Naturels, & il n'y a pas plus de quatre femmes Espagnoles dans toute l'Isle.

Des Habitants.

Les Indiens sont grands & forts, leur couleur est olive foncé : ils vont entierement nuds, à l'exception d'un linge aux endroits nécessaires : les femmes portent aussi une espece de petit jupon. Les hommes sont adroits à lancer des mottes d'argile de forme ovale, qui deviennent aussi dures que du marbre quand elles sont bien séchées au feu. Ils sont si experts à tirer au but, qu'il est très-rare qu'ils le manquent, & les Espagnols disent aussi qu'ils lancent leurs frondes avec tant de force, qu'ils peuvent tuer un homme à une distance considérable. Ils n'ont point d'autres armes que ces frondes, avec un bâton ou lance du bois le plus dur qui soit dans l'Isle.

Le Gouverneur fit présent au Ca-

pitaine Rogers d'une de leurs Pyro-gues, & les Epagnols lui dirent qu'elle faisoit vingt lieues par heure : mais le Capitaine jugea qu'elle pourroit faire vingt milles dans cet espace de temps, & en effet elle passoit les vaisseaux Anglois avec la viteſſe d'un oiseau qui vole.

ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

Ces Pyrogues ont environ trente pieds de long, deux de large, & trois de profondeur. Elles ne portent qu'un mât placé au milieu, avec une voile de natte faite en forme de voile de Mizène. La vergue eſt à la moitié du mât, & il y a un homme placé à chaque bout de la Pyrogue, avec un pagaye à la main pour la conduire ; enſorte que quand ils veulent virer, ils n'ont pas beſoin de tourner la Pyrogue pour recevoir le vent dans la partie oppoſée, & ils ne font que changer la voile, puiſque la poupe & la proue ont la même forme. Ces bâtiments ſont ſi étroits, qu'ils ne pourroient porter des voiles, s'ils n'avoient des ſoliveaux du côté oppoſé au vent, attachés à un gros bloc fait comme une chaloupe ; mais qui n'a que moitié de la longueur de la Pyrogue, & qui lui eſt contigu.

Des Pyrogues.

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1710.

Ces solives sont couvertes de plan
ches élevées au niveau du bord de
Pyrogue, & c'est où l'on met l
marchandises & les Passagers. C
petits bâtiments renversent souve
quand le vent souffle avec un peu c
force du côté du bloc dont nous v
nons de parler.

Le Marquis est en danger.

Le 14 d'Avril, les Anglois étai
à 20 degrés de latitude septentri
nale ou environ, se trouverent si vo
sins de deux trombes, que l'une fi
prête à tomber sur le Marquis, ma
elle fut heureusement rompue pa
deux coups tirés à propos de la Du
chesse. Le 23, le Marquis, & l
Bachelier furent endommagés dan
leurs manœuvres par un violent ou
ragan qui duroit depuis quatre o
cinq jours : & comme ces deux bât
ments étoient mauvais voiliers, il
retardoient les autres navires : la fa
tigue augmentoit de jour en jou
dans l'équipage du Duc, qui travail
loit continuellement à la pompe
cause d'une fente qui s'étoit faite, &
qu'on n'avoit pu réparer.

Ils arrivent à l'isle de Button.

Après avoir suivi la côte pendan
quelques jours, le long des rivage
élevés dans la Nouvelle Guinée, à l

ue de plusieurs Isles, ils arriverent celles de Button le 25 de Mai. Le Duc & la Duchesse y envoyerent hacun leur Pinasse, qui revinrent n peu de temps chargées de cocos, rapporterent que les Habitants, ui parloient la langue Malayenne oient très-polis & recevoient bien s étrangers. Les vaisseaux cherche- nt inutilement un terrein propre à tter l'ancre, & quoique leur beau- é touchât presque le rivage, ils ne ouverent point de fonds. Plusieurs nots les aborderent chargés de vo- illes, de bled-d'inde, de cocos, de itrouilles, & d'autres provisions, l'ils échangerent avec les gens d'é- uipage. Rogers en envoya quelques- s à terre dans la Gabarre & dans la naſſe ; ils furent très-bien reçus du oi & de la Noblesse, qui leur pro- irent un ample secours de tout ce ui leur étoit nécessaire. Non-seule- ent les Seigneurs de la Cour, mais a Majesté Indienne, elle-même, oient entiérement nuds, à l'excep- on d'un voile léger qui leur formoit ne ceinture, & couvroit aussi les rties postérieures. Après avoir ssé plusieurs pointes de terre, en

ROGERS Chap. XIV. An. 1710.

ROGERS Chap. XIV.

jettant la sonde pendant trois
quatre jours, ils trouverent enfin
ancrage depuis trente jusqu'à q
rante brasses de profondeur, à la
titude de 5 degrés 41 minutes,
le Duc & la Duchesse s'amarrere
Peu de temps après, la chaloupe
Duc amena quelques Malayens da
un canot que les gens avoient eng
gés à les suivre à force de présent
mais on ne put en retirer aucun ava
tage, parce que personnes de ce
qui étoient à bord des deux vaisseau
ne pouvoir discourir avec eux. I
Capitaine Dover avoit un Interprê
mais il refusa de le prêter, malgré
besoin qu'on en avoit. Ces Ind e
ne voulurent pas aller à bord du B
chelier, qui se trouva alors exposé
quelque péril sur les bas fonds. E
quittant le Duc, ils montrerent de
main la terre qui étoit au nord,
prononçant Botoo.

An. 1710.

Le Capitaine Dampier dit qu'
avoit déja passé par le détroit de Bo
ton, & il parle dans ses voyages d'un
Ville au sud de ce détroit, où u
Roi faisoit sa résidence, cependan
il parut alors qu'il n'en avoit co
noissance que sur le récit qu'on l
e

n avoir fait. Le rivage près de cette Ville, environ à six lieues au nord, parut propre pour le radoub, & le Capitaine Rogers vouloit y conduire e Duc pour en faire boucher les ouvertures ; mais comme il vit qu'une seule pompe suffisoit alors pour en puiser l'eau, il jugea qu'ils ne devoient pas s'arrêter & perdre du emps.

ROGERS, Chap XIV. Au. 1710.

Le 29 de Mai, on convint d'envoyer le Capitaine Dampier, avec M. Vanbrugh, M. Connely, & l'Interprête, par forme de députation vers le Roi, pour lui demander des rafraîchissements, avec offre de lui en donner le payement. Ils furent très-bien reçus de ce Prince ; il parut très-satisfait de ce qu'on lui fit voir pour échantillon des marchandises qu'on lui donneroit en échange, & il reçut avec le plus grand plaisir une Mitre d'Evêque qu'on lui envoya pour présent. Les Habitants commencerent à venir à bord avec des cocos, des volailles, du bled, & toutes sortes de rafraîchissements. Le premier de Juin les Anglois firent du bois & de l'eau, & la Pinasse revint de la Ville, sans pouvoir rem-

Le Roi de cette isle leur fournit des provisions.

ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

dre un compte bien net de ce qu faiſoient les Officiers ; mais le Cap taine Dampier retourna bien-tôt bord avec une petite quantité de pr viſions dont le Roi faiſoit préſer aux Commandants.

Le Capitaine Rogers étoit m content des retards de ce Prin ce, qui avoit amené une grar de quantité de proviſions, & vou loit les vendre un prix exceſſif en retenant M. Vanbrugh juſqu'à c qu'on eût conſenti à ſes demandes mais il fut obligé de le renvoyer autrement Rogers auroit mis en pr ſon ſon Interpréte qui étoit un Po tugais, ſi néceſſaire au Roi pour l affaires du commerce, qu'il ne pou voit s'en paſſer. Cependant M. Var brugh & lui ſe ſéparerent bons amis mais on ne le put engager à donne un Pilote pour paſſer le détroit quoiqu'on lui fît des propoſitior très-avantageuſes, & il refuſa auſſi d diminuer le prix des proviſions. L Anglois s'en inquiéterent peu, d'au tant que depuis trois ſemaines l gens de la campagne leur avoier fourni, à un prix plus raiſonnable tout ce qui leur étoit néceſſaire.

Pendant qu'ils étoient dans cette Isle, on eut le bonheur de découvrir une mutinerie très-dangereuse, qui avoit passé du Duc à la Duchesse, & dans laquelle même étoient entrés plusieurs Officiers. Les suites en auroient pû devenir funestes pour toute la réussite du voyage : mais les chefs furent mis aux fers, & on les partagea à bord des différents vaisseaux.

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1710.

Murinerie découverte.

Le 8 de Juin, ils leverent l'ancre, & le lendemain ils rencontrerent un vaisseau Hollandois chargé pour Macassar, où cette Nation a un établissement dans la partie méridionale des Célebes. Le Maître, qui étoit Malayen, promit non-seulement de les conduire pour passer le détroit, mais encore de les mener à Batavia pour une légere récompense, à condition que les Hollandois n'en seroient pas instruits. Les Capitaines y consentirent avec joie, & trouverent que cette proposition leur étoit très-avantageuse, d'autant qu'elle les mettroit en état d'éviter les bas-fonds de Brill & de Bunker, ainsi que plusieurs autres très-dangereux, dont les Pilotes Hollandois connoissent le canal mieux que les Marins des

Ils arrivent à Batavia.

ROGERS, Chap. XIV. An. 1710.

autres Nations. Le 15, ils virent un grand nombre de barques de pêcheurs, qui se tinrent toujours éloignées : & ils passerent à cinq lieues de la haute terre de Japara, sur la côte de Java qu'ils laisserent à l'oueſt. Le 17, ils rencontrerent un Navire Hollandois de six cents tonneaux & de cinquante canons, qui leur confirma la mort du Prince George de Dannemarck, & la continuation de la guerre en Europe. Le 20, ils entrerent dans la rade de Batavia, & jetterent l'ancre à six ou sept brasses de profondeur, au milieu de plus de trente vaisseaux. Le 22, les Commandants se rendirent auprès du Gouverneur; il examina & approuva leurs commissions d'Armateurs particuliers, & promit de leur donner, comme à des amis, tous les secours qui seroient en son pouvoir; mais il ne tint pas exactement sa parole, & ils furent très-long-temps avant de pouvoir obtenir un vaisseau pour carener. Quand il leur eut été accordé, ils passerent le 23 de Juillet à l'isle de Horn : mais on leur fit payer les provisions à un prix excessif; & quand ils vouloient obtenir une

Audience du Gouverneur, dont ils avoient souvent besoin, ce n'étoit qu'avec les plus grandes difficultés, & en payant chérement les Gardes ou le Secretaire, encore n'y réussissoient-ils pas toujours. L'Auteur Anglois remarque à cet occasion, qu'il en est de même dans presque tous les établissements Hollandois, où les vaisseaux de sa Nation sont reçus avec une apparence d'amitié, pendant qu'on les traite sous main en ennemis réels.

ROGERS, Chap. XIV. An 1701.

Comme l'isle de Horn étoit très-incommode pour carener, les Commandants demanderent au Gouverneur la permission de le faire à Ueest, où vont les vaisseaux Hollandois qui en ont besoin; mais il ne leur fut pas possible de l'obtenir, non plus que le secours des Charpentiers de la même Nation, & ils furent obligés de se servir de huit ou dix Calfateurs Malayens.

Ils y sont assez mal reçus.

Pour mettre le comble aux désagréments qu'on leur fit éprouver, le Sabandar, principal Officier de la Douane, pour les affaires des Etrangers, & qui étoit parent du Gouverneur, déclara à Rogers & à ses Con-

ROGERS, Chap XIV. An. 1710.

lors, que si quelque Hollandois achetoit le Marquis, dont on avoit résolu de se défaire, il seroit obligé de le brûler ou de le démembrer. Il ajouta que cette résolution prise par le Gouverneur & par le Conseil étoit irrévocable, ensorte qu'on fut obligé de vendre ce bâtiment au premier Anglois qui se présenta. Ce fut le Capitaine Jean Opey, de Londres, qui commandoit la Frégate le Houx : il acheta ce Bâtiment cinq cents soixante & quinze rixdalles Hollandoises, ce qui étoit beaucoup au-dessous de sa valeur.

Le Capitaine Rogers ne rétablit sa santé que très-lentement à Batavia ; pendant le séjour qu'il y fit, on lui tira de la joue une grosse balle de mousquet que le Chirurgien avoit prise jusqu'alors pour une partie de l'os de la machoire qu'il avoit eue fracassée ; on lui ôta aussi plusieurs esquilles du pied & du talon. Plusieurs hommes moururent de flux de sang, occasionnés par les eaux de cette Isle ; cependant ils en corrigeoient la mauvaise qualité par l'Arack qui ne leur coûtoit qu'environ deux sols la pinte, & par le sucre,

ſont ils ne payoient la livre que le même prix.

ROGERS, Chap. XIV.

Le 12 d'Octobre, après s'être munis de proviſions, les équipages des vaiſſeaux étant completés, les Officiers & les hommes, fournis de ce qui leur étoit le plus néceſſaire, en conſéquence d'un comité de trois bâtiments qui régla l'argent qu'il convenoit de leur donner, ils mirent à la voile pour le Cap de Bonne-Eſpérance, & profiterent d'un vent de terre, qui leur étoit favorable. Le 17 Octobre, ils firent du bois & de l'eau à la tête de Java, dans l'iſle du Prince, & en continuant leur voyage, ils arriverent le 28 de Décembre dans le port du Cap, & ſaluerent de neuf canons les Hollandois, qui leur rendirent le ſalut avec ſept. Ils y attendirent juſqu'au commencement d'Avril 1711 le convoi d'une flotte Hollandoiſe, chargée pour l'Europe, quoique le Capitaine Rogers s'oppoſât fortement à ce retard. Il jugeoit qu'il ſeroit plus avantageux d'aller avec un ou deux vaiſſeaux au Breſil, où l'on ſe déferoit des denrées le moins propres à être gardées, & de revenir enſuite à Briſ-

An. 1710.

Ils remettent à la voile, & reviennent en Europe.

An. 1711.

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1721.

tol par le canal septentrional : mais le plus grand nombre des voix dans le comité, fut d'un avis contraire. Il y avoit au Duc une fente très-incommode, qu'il étoit presque impossible de boucher sans le carener : mais le Capitaine Courtney, & plusieurs autres Officiers s'y opposerent ; enforte que Rogers fut obligé de se mettre en mer dans un état très-fâcheux. Le 5 d'Avril, l'Amiral Hollandois mit pavillon bleu, & baissa la voile de misaine pour signal du départ : il s'arrêta à l'isle des Penguins, où il fut suivi de tous les Vaisseaux. Le lendemain, la flotte, composée de sept vaisseaux Hollandois & de neuf Anglois, mit à la voile de l'isle des Penguins, avec un bon vent du sud-sud-est. Pendant tout le voyage depuis le Cap jusqu'en Hollande, la plus exacte discipline fut observée sur la flotte, & l'on marqua le plus grand respect pour l'Amiral Hollandois, quoiqu'il ne commandât qu'un vaisseau Marchand d'une Compagnie. Rogers ne nous en a pas conservé le nom, il remarque seulement qu'il étoit homme de mérite, de très-bon cœur, & qui avoit beaucoup d'égards

pour les vaisseaux Anglois qui alloient avec lui. Il en régaloit souvent les Officiers à bord de son bâtiment, & permettoit à la prise le Bachelier de se mettre à la tête de la flotte pendant la nuit, pour qu'elle pût suivre les autres, parce qu'elle étoit pésante à la voile. Le 23 de Juillet, ils arriverent au Texel : les Hollandois firent une décharge générale, & les Anglois saluerent le Chef d'Escadre, & le Pavillon de plusieurs volées.

ROGERS, Chap. XIV. An. 1711.

Le 24, après le dîné, le Capitaine Rogers se rendit à Amsterdam, où il acheta quelques provisions nécessaires pour son vaisseau ; & le premier d'Août il débarqua les hommes qu'il avoit pris à Batavia & au Cap. Il trouva à Amsterdam M. Holledge, & quelques-uns des Intéressés, qui lui demanderent un extrait de son voyage, qui fut attesté par serment pardevant un Notaire, crainte que la Compagnie Angloise des Indes Orientales ne prétendît que les Armateurs avoient empiété sur ses droits, en touchant à quelqu'un de ses établissements.

Conclusion.

Tout étant ainsi mis en regle, ils

ROGERS, Chap. XIV.

An. 1711

leverent l'ancre du Texel le 22 de Septembre, & le premier d'Octobre, ils mouillerent aux Dunes, où ils furent visités par quelques-uns des Intéressés. Le 14, ils arriverent à Eriff, où ils commencerent à décharger leurs cargaisons, dans l'espérance de jouir bien-tôt en Angleterre des fruits d'un voyage aussi dangereux & aussi bien conduit.

VOYAGE

Dans l'Amérique Méridionale ; par DOM GEORGE JUAN, & DOM ANTONIO DE ULLOA.

CHAPITRE I.

Motif de ce voyage ; Avantages de cette Relation ; Les Espagnols s'embarquent, & arrivent à Carthagene ; Situation avantageuse de cette ville ; Invasions qu'elle a souffertes ; On change deux fois l'entrée de la baie ; Du fort Saint Lazare ; Bâtiments de Carthagene ; Des Eglises & des Couvents ; Etendue de la Juridiction ; Des différentes castes d'habitants ; Des Negres ; Habillement des hommes, des femmes & des Muldtres.

ULLOA, Chap. I. An. 1735. Motif de ce voyage.

LE Voyage dont nous allons donner l'extrait, est regardé, avec raison, comme un des plus agréa-

ULLOA, Chap. I.

bles, des plus intéressants, & des plus authentiques qui ait jamais paru dans aucune langue. Il fut entrepris par les ordres du Roi d'Espagne Philippe V, qui en fit publier la Relation à Madrid. Le principal objet qu'on se proposa en l'entreprenant, fut de mesurer la longueur d'un degré du méridien, près de l'équateur, pour déterminer la vraie figure de la terre. Le Roi de France, Louis XV, demanda au Monarque Espagnol la permission d'envoyer quelques Membres de l'Académie Royale des Sciences de Paris, à Quito, dont la situation est voisine de l'équateur, pour y faire les observations qui pouvoient conduire à la résolution d'un problême si important pour les Sciences en général, & pour la Géographie & la Navigation en particulier. Le Roi d'Espagne, persuadé de la candeur de cette demande, voulut concourir à un projet aussi digne d'immortaliser le regne du Monarque, sous les auspices duquel il avoit été formé; non-seulement il permit que les Mathématiciens François se rendissent à Quito, mais il donna ordre à Dom

An. 1735.

George Juan, & à Dom Antonio de Ulloa, Lieutenants des vaisseaux Espagnols & habiles Astronomes, d'accompagner les Académiciens, & de les aider dans une entreprise aussi utile, & aussi difficile à bien exécuter.

ULLOA, Chap. I.

An. 1735.

On voit, par ce que nous venons de dire, que les hommes employés dans ce voyage étoient des gens respectables, distingués par leur état, par leur science, par leur candeur, & par leur intégrité. Ce voyage n'étoit pas dû au hasard, mais à leur propre choix; soutenus par l'autorité, ils partirent avec une approbation générale, parce qu'on savoit qu'ils étoient très capables de suivre les vues qu'on avoit eues en les envoyant. Aussi remplirent-ils tout ce qu'on attendoit de leurs soins, avec autant d'exactitude que de fidélité, & à leur retour ils en publierent une Relation, qu'on lit avec d'autant plus de satisfaction, qu'on sait qu'elle a la vérité pour base. Cette Relation est très-méthodique, fort détaillée, & aussi claire qu'instructive. Elle a de plus l'avantage inestimable de remplir parfaitement son objet, & de mettre en état de reconnoître

Avantages de cette Relation sur celles des autres Voyageurs.

ULLOA, Chap. I.

les erreurs ou la partialité de plusieurs autres Auteurs qui ont écrit précédemment.

An. 1735.

Les Espagnols s'embarquent, & arrivent à Carthagene.

Les Espagnols s'embarquerent à Cadix le 26 de Mai 1735; mais le vent ayant changé, ils furent obligés de jetter l'ancre environ à une demi-lieue de Las Puercas, où ils demeurerent jusqu'au 28. Alors le temps étant devenu très-beau, & le vent s'étant tourné nord, ils remirent à la voile, & continuant leur cours, sans qu'il leur arrivât rien de remarquable, ils jetterent l'ancre dans la baie de Carthagene le 9 de Juillet.

La ville de Carthagene est située à 10 degrés 25 minutes 48 secondes & demie de latitude septentrionale, à 282 degrés 28 minutes 36 secondes de longitude du méridien de Paris, & à 301 degrés 19 minutes 36 secondes du méridien du Pic de Téneriffe, suivant les observations des Astronomes Espagnols. Ils trouverent aussi après plusieurs expériences réitérées, que la variation de la Boussole étoit de 8 degrés à l'est.

Découverte de cette baie.

Cette baie & ce pays furent découvers en 1502, par Rodrigue de Bastidas; en 1504, Jean

le la Cosa & Christophe Guerra en-
rerent en guerre contre les habitants
Indiens. Ils trouverent plus de résis-
ance qu'ils n'en avoient attendu;
parce que ces Indiens étoient un peu-
ple guerrier, & que la valeur leur
étoit si naturelle, que les fem-
mes mêmes partageoient volontaire-
ment les fatigues & les dangers de
a guerre. Leurs armes ordinaires
étoient les fleches, qu'ils empoison-
noient avec le suc de certaines her-
bes qui en rendoient mortelles les
plus légeres blessures. Quelques an-
nées après, Alonzo d'Ojeda, des-
cendit dans le même pays, accom-
pagné de Jean de la Cosa, son pre-
mier Pilote, & d'Americ Vespuce,
fameux Géographe de ce siécle: mais
ils n'eurent pas plus de succès que les
premiers, quoiqu'ils rencontrassent
les Indiens assez fréquemment. Gré-
gorio Hernandez de Oviedo ne fut
pas plus heureux. Enfin la conquête
de ce pays fut faite par Dom Pedro
de Heredia, qui après avoir remporté
plusieurs victoires sur les Naturels,
fonda Carthagene en l'année 1533.

ULLOA, Chap. I. An. 1736.

Situation avantageuse de Carthagene.

La situation avantageuse de cette Ville, l'étendue & la sûreté de la

ULLOA, chap. I.

baie, & sa position favorable pour le commerce du continent méridional, contribuerent beaucoup à y former promptement un établissement. Les mêmes raisons engagerent les Espagnols à l'augmenter, & à le bien mettre en état de défense; ensorte qu'elle devint en peu de temps la plus fameuse de leurs Colonies & l'entrepôt de toutes les autres; mais ces avantages attirerent aussi contr'elle les hostilités des étrangers, animés par la soif des richesses, ou par l'importance de la place même qui a été prise & pillée plusieurs fois.

An. 1735.

Invasions qu'elle a souffertes.

La premiere invasion qu'elle souffrit arriva peu de temps après sa fondation. Ce fut en l'année 1544, où quelques avanturiers françois y furent conduits par un Pilote Corse, qui y avoit passé quelque temps, & qui les instruisit de la situation de la Place, des chemins qui y conduisoient, & de plusieurs autres particularités nécessaires à savoir pour réussir dans leurs entreprises. Le second ennemi qui l'attaqua fut François Drake, qu'on appelloit le destructeur des nouvelles conquêtes: il en fit le pil-

ge, & y mit le feu, ce qui réduisit n cendres plus de la moitié de la ille ; la destruction totale étoit invitable si les habitants ne fussent onvenus de payer pour rançon ent vingt mille ducats d'argent.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Elle fut prise la troisieme fois en 697, par les François, sous les rdres de M. de Pointis, qui parut evant la place avec un fort armeent, composé en grande partie de ilibustiers, qui ne valoient guere ieux que des Pyrates ; mais comme s étoient Sujets du Roi de France, s furent protégés en cette occasion. près avoir forcé le Fort de Bocahica, à se rendre, ce qui leur donna l'entrée libre du Port, M. de ointis fit débarquer ses Troupes, & liégea le Fort Saint-Lazare, dont prise fut suivie de la reddition de Ville, que la capitulation ne put arantir de l'avarice des Filibustiers, ui en firent le pillage.

Cette Place fut conquise avec tant e facilité par les François, que eaucoup de personnes soupçonneent une correspondance particulie- entre le Gouverneur & M. de Poinis. Ce soupçon fut fortement aug-

ULLOA, Chap. I.

An 1735.

menté sur ce qu'il s'embarqua à bor de l'Escadre françoise, avec tous se trésors & ses effets, dont aucun n souffrit de la calamité générale.

L'entrée de la baie est deux fois changée.

Cette Ville est située dans une Isl sablonneuse, qui forme un étroit pas sage du côté du sud-oueſt, ce qui ou vre la communication avec la parti nommée Tierra-Bomba jusqu'à Bo ca-Chica. La langue de terre qui le joint présentement étoit autrefoi l'entrée de la baie; mais quand ell fut fermée par les ordres de la Cou de Madrid, il ne resta d'autre passa ge que celui de Boca-Chica. On encore fermé cette entrée depuis l derniere entreprise des Anglois e 1741, parce que s'étant rendus mai tres des Forts qui la défendoient, il s'introduisirent dans la baie pou s'emparer de la Ville; cependant il manquerent leur entreprise, & furen obligés de se retirer avec une pert considérable. Cette attaque déter mina la Cour d'Espagne à envoye de nouveaux ordres pour r'ouvri l'ancien passage; & depuis ce temp il est le seul par où les vaisseaux en trent dans la baie. Du côté du nor il y a si peu de terre, qu'avant l

nuraille, on ne trouve que trente-inq braſſes de largeur d'une mer à autre : mais enſuite le terrein s'é-rgit, & forme une autre Iſle de ce ôté ; de façon, qu'à l'exception de es deux paſſages qui ſont très-trois, toute la Ville eſt entourée de mer. Du côté de l'eſt, la commu-ication d'une terre à l'autre ſe fait ar un pont de bois. Les fortifica-ons, tant de la Ville que des Faux-ourgs, ſont conſtruites à la moder-e, & revêtues de pierres de taille. n temps de paix, la garniſon eſt de ix compagnies de troupes réglées, ont chacune contient ſoixante & ix-ſept hommes, en y comprenant s Officiers, & de pluſieurs compa-nies de Milices.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Sur le ſommet d'une hauteur, près e fauxbourg de Xéxémani eſt un ort, nommé Saint Lazare, qui com-nande la Ville & le Fauxbourg. On trouvé par les opérations géomé-riques que l'élévation de cette col-ine eſt entre 30 & 31 braſſes. Elle eſt contiguë à pluſieurs autres lus élevées, qui s'étendent du côté le l'eſt. Elles ſe terminent à une au-re colline très-haute, qu'on appelle

Du fort Saint Lazare.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Monte de la Popa, sur le sommet d laquelle est un Couvent d'Augustin Déchaussés, appellé Nuestra Senor de la Popa. Ce Couvent jouit de l vue la plus charmante, qui s'éten sur tout le pays & sur la côte à un distance immense.

Bâtiments de Carthagene.

La ville & les fauxbourgs de Car thagene sont très-agréables, d'autar que les rues sont droites, larges, uni formes, & bien pavées. Les maison sont bâties de pierre, à l'exceptio de quelques-unes construites en bri que; mais elles n'ont presque toute qu'un étage au-dessus du rez-de-chauss sée, & les appartements en sont com modément distribués. Toutes le maisons ont des balcons & des jalou sies de bois, ce qui dure beaucoup plus en ce climat que le fer, leque se rouille & se détruit en peu de temps par l'humidité, & par l'acri monie de l'air rempli de nitre. Cette raison, & la couleur enfumée des murailles, donne une assez médiocre apparence à l'extérieur des maisons.

Des Eglises & des Couvents.

Outre la Cathédrale, il y a dans les fauxbourgs une grande Eglise dédiée à la Sainte Trinité, & une Chapelle dédiée à Saint Toribio. Les

Ordres, qui ont des Couvents à Carthagene, ſont ceux de Saint François dans les fauxbourgs, Saint Dominique, Saint Auguſtin, la Merci, les Jacobins (*) & les Récollets, outre un College tenu par les Jéſuites, & un Hôpital de Saint Jean de Dieu. Les Monaſteres de Filles ſont ceux de Sainte Claire & de Sainte Thereſe. Toutes les Egliſes & tous les Couvents ſont bien bâtis, & d'une étendue aſſez conſidérable; mais les ornements ſont médiocres, & quelques-unes manquent même de ce qui convient à la décence. Les Communautés, particulierement celles des Franciſcains ſont aſſez nombreuſes, & compoſées d'Européens, de Créoles blancs, & de naturels Indiens.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Carthagene peut être comparée aux villes du troiſieme rang en Europe. Elle eſt bien peuplée; mais la plûpart des habitants deſcendent des tribus Indiennes. Elle n'eſt pas la plus opulente du pays, parce que les dommages qu'elle a ſoufferts, ont di-

(*) Ces Jacobins dont parle l'Auteur Anglois, ſont les mêmes que le Couvent de Saint Dominique, & je n'en trouve pas d'autres dans l'original Espagnol.

minué de beaucoup, les richeſſes d

ULLOA, Chap. I.

habitants. Cependant il n'eſt p

An. 1735.

rare d'y voir des gens qui y acqui
rent des fortunes brillantes par
commerce, & qui vivent conven
blement à leurs richeſſes. Le Go
verneur demeure dans la ville, qui e
demeurée indépendante du Gouve
neur militaire, juſqu'en l'année 173

Etendue de ſa Juriſdiction.

La juriſdiction du Gouverneme
de Carthagene, s'étend à l'eſt juſqu
la grande riviere de la Magdelain
la partie méridionale, eſt born
par la Province d'Antioquia ;
l'oueſt, il va juſqu'à la riviere
Darien, & au nord, juſqu'à l'océa
en ſuivant les côtes entre les e
bouchures de ces deux rivieres. C
compte ordinairement cinquant
trois lieues d'étendue à ce Gouve
nement de l'eſt à l'oueſt, & quatr
vingt-cinq du ſud au nord. On tro
ve dans cet eſpace, pluſieurs vallé
très fertiles, que les Naturels no
ment Savannahs : les principales ſo
celles de Zamba, de Zenù, de T
lù, de Mompox, de Barranca,
pluſieurs autres, où il y a un gra
nombre d'établiſſements d'Eur
péens, de Créoles Eſpagnols & d'I

diens. On dit que tous ces pays abondoient autrefois en or, & l'on voit encore plusieurs vestiges de ce riche métal, dans les environs de Simiti, de San-Lucas & de Guamaco ; mais on les néglige à présent, parce qu'on prétend que les mines en sont épuisées. Ce qui contribuoit particulierement à la richesse de ce pays, étoit le grand commerce que les anciens habitants y faisoient avec Choco & Darien, d'où ils apportoient en échange de ce métal, le produit des manufactures, & les différents ouvrages de l'art dont ils avoient besoin. L'or étoit alors l'ornement le plus ordinaire des Indiens de l'un & de l'autre sexe.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Après cette Description de la ville de Carthagene, nous allons parler en peu de mots des habitants, qui sont partagés en différentes Castes ou Tribus, & qui tirent leur origine, du mélange des Blancs, des Negres & des Indiens. Il est à propos de les faire connoître, chacun en particulier.

Des différentes Castes d'habitants.

Les principales classes des Blancs sont les Européens & les Créoles, ou Blancs nés dans le pays. Les pre-

ULLOA, Chap. I.

An. 1755.

miers, qu'on appelle communémer Chapetones, ne sont pas en gran nombre, & beaucoup d'entre eu retournent en Espagne après avo fait une assez belle fortune, ou se r tirent dans les Provinces plus inté rieures pour l'augmenter encor Ceux qui sont établis à Carthagene font tout le commerce de cette pl ce, & vivent dans l'opulence, per dant que les autres habitants sor dans l'indigence, & réduits à s'occu per de travaux rudes ou bas, pou subsister. Les familles des Créole blancs, possedent particulieremer les terres : quelques-uns ont de gra des richesses, & sont très-respectés parce que leurs ancêtres, en arrivar dans le pays, y ont occupé des po tes honorables, & y ont condu leurs familles. Quelques-unes de ce familles, pour soutenir leur ancien ne dignité, ont marié leurs enfant à leurs égaux, dans le pays, ou le ont envoyés pour servir en qualit d'Officiers sur les gallions ; mais d'au tres ont beaucoup décliné. Il y a en core des Blancs dans un état très bas, qui tirent leur origine de fa milles Indiennes, ou au moins d

quelqu

quelque mélange avec ces familles. Quand on ne peut les découvrir par la couleur, la satisfaction d'être mis au nombre des Blancs, les console de toutes les calamités qu'ils éprouvent.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Entre les autres Tribus formées par les mariages des Blancs avec les Negres, la premiere est celle des Mulâtres, si bien connus en Europe, qu'il est inutile de nous y arrêter. Ensuite viennent les Tercerons, produits par l'union des Blancs & des Mulâtres; ils tiennent un peu plus des premiers; mais pas assez pour faire oublier leur origine. Les Quarterons viennent des Blancs & des Tercerons; & enfin les Quinterons sont les productions des précédents avec les Blancs. Cette gradation est la derniere, & l'on ne voit aucune différence entre les Quinterons & les Blancs, ni pour les traits, ni pour la couleur; quelquefois même ils sont de plus belle figure que les Espagnols. Les enfants d'un Blanc & d'un Quinteron, sont aussi nommés Espagnols, & on les considere comme entierement dégagés du sang Indien. En général, chacun est si jaloux de

ULLOA, Chap. I.

An. 1735

sa Tribu ou Caste, que si par hasard & sans le moindre dessein d'insulter quelqu'un, on l'appelle d'un nom qui marque un degré au-dessous de celui qui lui appartient, il en est vivement offensé, & ils ne souffrent jamais qu'on les prive de ce qu'ils regardent comme un présent de la fortune.

Avant d'arriver à la classe des Quinterons, il arrive souvent par quelque circonstance, que des enfants se trouvent reculés d'un degré ainsi entre le Mulâtre & le Negre, il y a une race intermédiaire, qu'on appelle Sambos, dont l'origine vient du mélange d'un Mulâtre avec un Indien, ou de deux de ces Sambos qu'on distingue encore, suivant la Caste de leurs peres. Entre les Tercerons & les Mulâtres, les Quarterons & les Tercerons, &c. il y a ceux qu'on appelle Tente en el Ayre, suspendue en l'air, parce qu'ils n'avancent ni ne reculent. Les enfants dont le pere ou la mere sont Quarterons ou Quinterons, & Mulâtres ou Tercerons, sont nommés Salto-Atras qui veut dire rétrograde, parce qu'au lieu d'avancer vers les Blancs, ils re-

tournent en arriere du côté des Noirs. Tous les enfants de Negres & de Quarterons, ſont appellés Sambos de Negre, de Mulâtre, de Tercero, &c.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Telles ſont les Tribus ou Caſtes les plus connues & les plus communes; mais il s'en forme encore pluſieurs autres des mélanges qui ſe font par leurs mariages, ce qui occaſionne tant de degrés, qu'à peine ſe peuvent-ils diſtinguer eux-mêmes. Ce ſont en général, ces ſortes de gens, qu'on rencontre par-tout dans les villes, dans les fermes & dans les villages: quand on trouve avec eux quelque blanc, particulierement des femmes, c'eſt uniquement par haſard, d'autant que les Blancs demeurent aſſez renfermés dans leurs maiſons, ſurtout quand ce ſont des perſonnes qui tiennent quelque rang ou quelque état diſtingué.

Toutes ces Caſtes, juſqu'aux Mulâtres, affectent de porter l'habillement Eſpagnol; mais ils n'ont que des étoffes très-légeres, à cauſe de la chaleur du climat. Ce ſont eux qui exercent les métiers dans la ville, & les Créoles ou Chapétones, qui mé-

prisent le travail méchanique s'attachent au commerce; mais comme il n'est pas possible que tous y réussissent également, le plus grand nombre ne pouvant se procurer le crédit nécessaire, ils deviennent pauvres, pour ne vouloir pas suivre les mêmes états dans lesquels ils étoient nés en Europe, & au lieu des richesses qu'ils s'étoient flattés d'acquérir aux Indes, ils tombent bien-tôt dans la plus grande misere.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

Des Negres.

La Classe des Negres est partagée en hommes libres & en esclaves : les derniers sont employés dans les fermes & les villages, & dans une partie de la ville, où ils sont obligés de remplir les services les plus pénibles; sur le bénéfice qu'ils en retirent ils payent une portion à leurs Maitres, & le peu qui leur reste, suffit pour leur subsistance. L'excès de la chaleur ne leur permet pas de porter d'habits, & ils mettent seulement une espece de ceinture d'étoffe de coton; il en est de même des femmes esclaves. Quelques-unes vivent dans les fermes, où elles sont mariées aux Negres qui les cultivent, & celles qui demeurent dans les villes, ver-

dent au marché toutes sortes de vi-
vres & de fruits secs, de confitures,
de gâteaux faits de maïz & de cassa-
ve, ainsi que plusieurs autres den-
rées, qu'elles portent aussi dans tou-
es les rues. Celles qui ont des enfants
à la mamelle, les portent sur leur
dos, pour avoir les bras en liberté;
& quand les enfants veulent teter,
elles leur donnent le sein par-dessous
leur bras ou par-dessus leur épaule,
sans les faire changer de situation.
Une telle conformation paroît pres-
que incroyable; mais comme leurs
mamelles croissent librement, sans
avoir jamais été gênées, elles tom-
bent souvent jusqu'à la ceinture, ce
qui leur donne la facilité de les jetter
par-dessus leurs épaules pour allaiter
leurs enfants.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

L'habillement des Blancs, tant hommes que femmes, differe très-peu de celui qu'on porte en Espagne. Ceux qui occupent les grands emplois, sont habillés comme en Europe, avec cette seule différence, que les étoffes sont fort légeres, les vestes & les culottes, de toile fine de Bretagne, & l'habillement de dessus, de quelque autre étoffe des

Habillements des hommes.

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

moins épaisses. On n'y porte que très-peu de perruques, & pendant le temps que notre Auteur y demeura il n'en vit qu'au Gouvernenr & à deux ou trois des principaux Officiers. Les cols ou les cravates y sont aussi rares; le col de la chemise est orné de gros boutons d'or, & en général, on le laisse ouvert. On met sur la tête, des bonnets de toile blanche très-fine; mais beaucoup la portent entierement nue, avec les cheveux coupés à la hauteur de la nuque du col. Les hommes, de même que les femmes, se servent ordinairement d'éventails d'une espece de palme très légere, en forme de croissant, avec un bâton du même bois au milieu. Ceux qui ne sont pas de la Classe des Blancs, ou de quelque famille distinguée, portent un manteau & un chapeau trousse; mais il y a des Mulâtres & même des Negres, qui s'habillent comme les Espagnols, & comme les gens de distinction du pays.

Habillement des femmes.

Les femmes Espagnoles ont une espece de jupe, nommée Pollera, de soie très-fine, sans aucune toile, & elles ont sur le corps, une espece d

veſte blanche très-légere, qu'elles mettent ſeulement dans le temps qu'on nomme hiver, d'autant qu'elles leur ſeroient inſupportable en été ; mais en tout temps, elles ſont lacées de façon, qu'elles ont toujours le ſein très-couvert. Quand elles ſortent, elles ont un mantelet ; les jours de précepte, elles vont à la Meſſe à trois heures du matin, pour remplir leur devoir, & en reviennent avant la chaleur du jour, qui commence avec l'aurore.

ULLOA, Chap. I.

An. 1735.

Habillements des femmes Mulâtres.

Celles qui ne ſont pas entierement de la Claſſe des Blancs, portent ſur leur Pollera, un jupon de taffetas de la couleur qui leur plaît, mais jamais noir, avec des trous de toutes parts, pour faire voir celui de deſſous. Elles ont ſur la tête, un bonnet d'une toile blanche très-fine, garni de dentelles, en forme de mitre, fortement empeſé & qui ſe termine en pointe. Elles le nomment Panito, & ne ſortent jamais ſans l'avoir, avec un mantelet ſur leurs épaules. Les Dames & les autres Blanches, mettent des Panitos en deshabillé, ce qui leur ſied très-bien, parce qu'étant accoutumées à en porter dès

ULLOA, Chap. I. An. 1735.

l'enfance, il leur donne en général un air noble. Au lieu de souliers, elles ont seulement de petites mules, où n'entre que le bout du pied. A la maison, leur seul exercice est de se mettre dans leur hammacs, & de s'y balancer pour se donner de l'air. C'est un usage si général, que dans toutes les maisons, il y en a deux ou trois, selon que la famille est plus ou moins nombreuse: elles y passent la plus grande partie du jour, & souvent les hommes y reposent, de même que les femmes, malgré l'incommodité de ne pas avoir le corps entierement étendu.

CHAPITRE II.

Dispositions infructueuse des habitants de Carthagene pour les sciences ; Misere de ceux qui vont y chercher fortune ; Charité & désintéressement des femmes du pays ; Grand usage de l'eau-de-vie, du chocolat, des confitures, du miel & du tabac ; Des Danses ; Des Funérailles ; Arrivée des Astronomes François ; Description de Porto-Bello ; Maladies très-dangereuses en cette ville.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Disposition des habitants pour les sciences.

LEs deux sexes à Carthagene ont en général de l'esprit, de la pénétration, & un génie propre à exceller dans toutes sortes d'arts méchaniques. On remarque particulierement ces heureuses dispositions dans ceux qui s'attachent à la littérature, & dès la plus grande jeunesse, ils font voir ce jugement & cette sagacité, qui dans les autres climats est le fruit de la plus grande application, & qu'on n'acquiert qu'après bien des années de travail.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Ils jouissent de ces heureux dons de la nature, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint l'âge, entre vingt-cinq ou trente ans, après quoi ils déclinent aussi promptement que leurs progrès ont été rapides. Il arrive même souvent qu'avant d'être parvenus à cet âge, lorsqu'ils commencent à retirer les fruits de leurs études, leur indolence naturelle les empêche d'avancer, & ils abandonnent les sciences, laissant imparfaits des commencements aussi heureux que surprenants.

Pourquoi ils en retirent peu de fruit.

La principale cause du peu de durée de leur application, & de l'indolence dans laquelle tombent ces génies brillants, est sans doute le défaut d'objets propres à exercer leurs facultés, & le peu d'espérance d'arriver à quelque place qui les récompense de leurs peines. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'emplois, soit civils, soit militaires, & il n'est pas surprenant que l'espece d'impossibilité où ils se trouvent d'y parvenir par ce moyen, n'étouffe l'ardeur qu'ils auroient pû avoir d'exceller dans les sciences, ce qui les plonge dans cette oisiveté, qui est l'avant-coureur certain du vice, qui leur fait

perd e l'usage de leur esprit, & qui suffoque les bons principes dont on voyoit les effets quand ils étoient jeunes, & assujettis convenablement à leur âge. On voit la même chose dans les arts méchaniques : ils y font paroître une adresse étonnante en très-peu de temps, & les abandonnent de même, sans travailler à perfectionner les méthodes de leurs maîtres. Rien n'est plus étonnant & plus ordinaire dans ce pays que de voir des enfants de deux ou trois ans raisonner avec le sérieux & la justesse qu'il est rare de leur trouver en Europe à l'âge de six ou sept ans, mais dans un temps où ils voyent à peine la lumiere, ils connoissent déjà toutes les profondeurs de la malice.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Le génie des Amériquains étant plus précoce que celui des Européens, quelques personnes pensent aussi qu'il tombe plus vîte, & qu'à soixante ans, ou même avant, ils n'ont déjà plus ce jugement, cette pénétration, & cette sagacité qui est chez nous si ordinaire à cet âge. On prétend que ce génie s'affoiblit dans le temps où celui des Européens tend encore à se perfectionner : mais

Exceptions en quelques sujets.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

c'eſt un préjugé mal fondé, & qui eſt réfuté par un grand nombre d'exemples, dont on en peut voir pluſieurs rapportés par le Pere François Benoît Feyjoo, dans le ſixieme eſſai du quatrieme tome de ſon théâtre critique. Tous ceux qui ont voyagé avec quelque attention dans ces pays, ont obſervé chez les naturels de tout âge une capacité permanente & une portion éclatante d'intelligence, quand ils n'étoient pas du nombre de ceux dont les vices dérangent l'eſprit & le corps. On en remarque auſſi pluſieurs d'une prudence éminente & de talents très-étendus, tant pour les ſciences pratiques, que pour les ſpéculatives, & qui conſervent ces dons dans toute leur vigueur, juſqu'à un âge très-avancé.

Charité des habitants.

La Charité eſt une vertu, dans laquelle excellent particuliérement tous les habitants de Carthagene, ſans exception. S'ils ne l'exerçoient amplement envers les étrangers Européens qui y vont ſouvent, comme ils diſent, pour faire fortune, il en périroit un grand nombre de maladies & de miſeres. Cet objet, quoi-

que très-bien connu de ceux qui ont voyagé dans cette partie du monde, est si important, qu'il ne sera pas inutile de nous y arrêter, pour détromper des gens, qui, non contents d'un état quelquefois honnête dans leurs pays, s'imaginent qu'il suffit de mettre le pied dans les Indes pour y acquérir une fortune brillante.

ULLOA, Chap. II. An. 1736.

Misere de ceux qui y vont chercher la fortune.

Ceux qu'on appelle sur les Gallions Pulizons, sont des gens sans emploi, sans pacotille, & sans recommandation; qui après avoir quitté leur pays comme des fugitifs, sans la permission des Officiers, vont chercher la fortune dans un autre, où ils sont entiérement inconnus. Après avoir battu le pavé pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus dequoi pourvoir à leur logement & à leur subsistance, ils se trouvent réduits à la derniere extrêmité, qui est d'avoir recours à l'Hôpital de Saint François. Ils y reçoivent, non la quantité suffisante de nourriture pour satisfaire leur faim, mais uniquement ce qu'il faut pour leur conserver la vie: une espece de bouillie de Cassave, dont le goût doit être d'autant plus dé-

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

sagréable à ces malheureux mortels, qui n'y sont pas accoutumés, que les naturels mêmes ne veulent pas en manger. Pour leur logement, il faut qu'ils le prennent dans les places publiques, où sous les portiques des Eglises, jusqu'à ce que quelque heureux événement leur fasse rencontrer un voyageur, qui veuille s'avancer dans le pays, & qui ait besoin d'un Domestique, parce que les Négociants de la Ville, auxquels ils ne sont nullement nécessaires, font très-peu de cas de ces Avanturiers, comme on les appelle, avec assez de raison. Affectés par la différence de climat, affoiblis par la mauvaise nourriture, tourmentés par le chagrin de n'avoir pas réussi dans leurs espérances chimériques, ils sont accablés d'une multitude de maux, plus grands qu'on ne peut les imaginer, particulierement de la maladie qu'on appelle à Carthagene Chapetonade, ou maladies des Chapetones, sans autre secours que de s'abandonner à la providence, d'autant que dans l'Hôpital de Saint Jean de Dieu, on ne reçoit que ceux qui payent, ce qui en exclut absolument les pauvres. C'est

alors qu'on voit clairement la charité des gens du pays. Des Négresses & des femmes Mulâtres libres, touchées de leur état déplorable, les emmenent dans leurs maisons, où elles les traitent avec autant de soin que d'affection. S'il en meurt quelqu'un, elles le font enterrer par les charités qu'elles lui procurent, & même font dire des Messes pour le repos de son ame. La suite ordinaire de cette bienfaisance, est que le Chapeton, quand il est guéri, pénétré de reconnoissance, épouse la Négresse, la Mulâtre, ou une de ses filles, ce qui lui forme un établissement beaucoup plus misérable que celui qu'il auroit pû avoir dans son pays, même en subsistant du travail de ses mains.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Le désintéressement de ces femmes est si grand, qu'on ne peut imputer leur compassion envers les Chapetones à l'espérance de contracter un mariage, puisqu'il est très-ordinaire qu'elles en refusent l'offre, soit pour elles-mêmes, soit pour leurs filles, dans la crainte de perpétuer leur misere. Elles cherchent plutôt à procurer au Pulizon un maître, qui l'em-

Désintéressement des femmes du pays.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

mene plus loin dans le pays, soit à Santa-Fé, soit à Pompayan, à Quito, ou dans une autre ville du Pérou, selon qu'il y est attiré par son inclination, ou par l'espérance d'y jouir d'une fortune plus considérable.

État ordinaires des Chapetones.

Les Chapetones qui demeurent dans la Ville, & qui y sont liés par quelque mariage, ou par quelque attachement plus dangereux, ce qui n'est que trop commun, se font bateliers ou laboureurs, ou embrassent quelqu'autre état des plus vils, dans lequel ils ont tant de mal, & gagnent si peu, qu'il faudroit que leur condition dans leur patrie eût été bien malheureuse, s'ils n'avoient pas lieu de la regretter. Quand ils ont travaillé tout le jour, & une partie de la nuit, ils se régalent de quelques Bananas, ou d'un gâteau de Maïz ou de Cassave, qui leur sert de pain, d'un morceau de Casajo ou bœuf desséché, sans manger de pain blanc dans tout le cours de l'année.

D'autres en assez grand nombre, également malheureux, se retirent dans quelque petite ferme, où ils habitent un Bujio, ou hutte de pail-

e, & y vivent, à peu près comme es bêtes, cultivant un très-petit terein, & subsistant de la vente des herbages qu'ils en retirent. ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Ce que nous avons dit des dispositions favorables des Negresses & des Femmes mulâtres, se peut étendre aux autres Castes, & même en général à toutes les femmes du pays, dont le caractere est très-doux & bienfaisant. Par cette bonté & cette affabilité qui leur est naturelle, elles surpassent les hommes dans la pratique de ces vertus chrétiennes. Humanité des femmes.

Entre les différentes coutumes de ce pays, il y en a qui sont très-différentes de celles d'Espagne, & des autres pays de l'Europe. Les principales sont l'usage de l'eau-de-vie, du cacao, du miel, des confitures, & du tabac à fumer.

L'usage de l'eau-de-vie est si commun, que les personnes les plus régulieres & les plus sobres ne manquent ja mais d'en boire tous les jours un verre à onze heures du matin. Ils prétendent que cette liqueur fortifie l'estomach, affoibli par d'abondantes transpirations, & qu'elle excite l'appétit. *Hacar las once*, c'est-à- Grand usage de l'eau-de-vie.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

dire, faire les onze heures, est une phrase commune, qui signifie boire un verre d'eaù-de vie ; & cette coutume qui n'a peut-être rien de pernicieux, pour ceux qui la suivent avec modération, devient souvent un vice. Quelques-uns y sont tellement adonnés, qu'ils font les onze heures à toutes celles du jour. Les gens distingués boivent de l'eau-de-vie d'Espagne ; mais ceux de bas état, & les Négres sont contents de celle du pays, qui est un extrait de jus de canne de sucre, qu'ils appellent également eau-de-vie ou bran-de-vin, & dont on fait une très-grande consommation.

Du Chocolat

Le chocolat, qu'on nomme à Carthagene le cacao, est si commun, qu'il n'y a pas d'Esclave négre qui ne s'en régale après son déjeûné. Les femmes de la même nation en vendent dans les rues, prêt à prendre, pour un quart de réale l'écuellée. Quoiqu'ils lui donnent le nom de cacao, le principal ingrédient dont ils le composent est le Maïz ; mais les gens plus distingués en font de pareil à celui d'Espagne. Ils en prennent encore une heure après le dîné, mais jamais ils n'en boivent à jeun,

ni ſans manger quelque choſe avant.

Les confitures & le miel y ſont ſi communs qu'on ne boiroit jamais un verre d'eau ſans avoir commencé par en manger. On préfere le miel qu'on trouve plus doux pour les conſerves, & pour les autres confitures ſeches & liquides. Ils mangent les confitures avec du pain blanc, qui leur ſert uniquement pour cet uſage & pour prendre le chocolat, mais ils étendent du miel ſur leurs gâteaux de caſſave.

Leur paſſion pour le tabac à fumer eſt généralement répandue entre les perſonnes de tout rang & de tout ſexe. Les Dames & les autres femmes blanches ne fument que dans leurs maiſons; mais cette décence n'eſt pas obſervée par celle des autres caſtes, ni par les hommes, qui, en général fument dans tous les endroits où ils ſe trouvent. Ils forment de petits rouleaux de feuilles de tabac, & les femmes ont une méthode qui leur eſt particuliere pour en tirer la fumée. Elles mettent le petit bout du rouleau allumé dans leur bouche, & l'y tiennent très long-temps ſans l'éteindre, & ſans que le feu les incommode.

Du Tabac.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

C'eſt une politeſſe qu'elles font aux perſonnes qu'elles eſtiment que de leur allumer le tabac, & l'on en diſtribue à la ronde dans les compagnies quand on fait quelque viſites. Refuſer du tabac eſt une groſſiereté qu'on ne pardonne pas aiſément, auſſi ont-ils la plus grande attention à n'en offrir qu'à ceux qu'on eſt aſſuré qui en font uſage. Les Dames s'y accoutument dès l'enfance, ce qui leur vient ſans doute des Eſclaves Négreſſes qui ſont leurs nourrices. Cet uſage eſt ſi commun chez les perſonnes de diſtinction, que ceux qui arrivent d'Europe en prennent bien-tôt l'habitude, particulierement quand ils doivent demeurer un temps un peu conſidérable dans le pays.

Des Danſes.

La Danſe eſt un des amuſements les plus communs à Carthagene, & c'eſt ordinairement par les bals qu'ils célebrent les fêtes & les jours de réjouiſſances. Pendant que les Gallions, les Gardes-côtes, & les autres bâtiments Eſpagnols y ſéjournent, ces danſes ſont plus communes, & ſe font avec moins d'ordre, parce que les gens d'équipage entrent par force dans les ſalles : mais dans les

maisons distinguées on se conduit avec plus de régularité. On commence par les danses Espagnoles, suivies de celles du pays, qui sont assez agréables. On les accompagne de chansons ; & il est rare que ces parties de plaisir finissent avant le point du jour. ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Les *Fandangos* ou Bals de la populace sont ordinairement accompagnés d'eau-de-vie ou de vin, & les danses consistent en mouvements assez scandaleux : mais comme ils ne cessent de boire, ils se terminent souvent par des quérelles, qui ont de fâcheuses suites. Quand il arrive dans la Ville quelque étranger de marque, il est très-bien reçu dans ces Bals ; & comme l'entrée en est permise à tout le monde, & qu'on n'y manque pas de liqueur, ceux qui les donnent ne doivent pas craindre de s'y trouver sans compagnie.

Des Funérailles.

Les funérailles & les deuils sont accompagnés d'un cérémonial particulier, & ils font leurs efforts pour y marquer de la grandeur & de la dignité, souvent jusqu'à en altérer leur fortune. Quand le mort est une personne de condition, on met le corps

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

sur un pompeux catafalque, élevé dans le principal appartement de sa maison, environné d'une multitude de flâmbeaux allumés. Le corps y demeure vingt-quatre heures ou plus long-temps : il est visité à toutes les heures du jour par les personnes de sa famille, & par des femmes du bas état, dont le métier est d'aller pleurer les défunts.

Ces femmes, qui sont ordinairement habillées de noir, viennent le soir, ou pendant la nuit, dans l'appartement où est le corps : elles se jettent à genoux près du Catafalque, se levent ensuite ; & étendent les bras, comme pour embrasser le défunt ; après quoi elles commencent leurs lamentations d'un ton dolent, qu'elles entremêlent de cris affreux, & les terminent en prononçant le nom du mort. Elles racontent ensuite son histoire avec les mêmes cris, y joignent le récit de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, de ses amours de toute espece, & entrent dans des circonstances si particulieres, qu'elles pourroient tenir lieu d'une confession générale. Enfin quand elles ont tout dit, elles se re-

tirent dans un coin de l'appartement où elles trouvent du vin & de l'eau-de-vie, dont elles se régalent abondamment. Aussi tôt qu'elles ont quitté le corps, elles sont remplacées par d'autres, jusqu'à ce que toutes ces sortes de femmes ayant eu leur tour. La même cérémonie est faite par les Domestiques, les Esclaves, & les connoissances de la famille, ce qui occupe le reste de la nuit, & l'on ne peut s'imaginer le bruit & la confusion qu'occasionnent tous ces cris & toutes ces plaintes.

ULLOA. Chap. II. An. 1735.

Le convoi funebre est aussi accompagné de semblables lamentations tumultueuses; & même quand le corps est déposé dans le tombeau, on continue les pleurs pendant 9 jours dans la maison. Durant tout ce temps, les *Pacientes* ou *Pleurants*, tant hommes que femmes, ne quittent point l'appartement, où ils reçoivent les *Pésames* ou compliments de condoléance. Pendant neuf nuits, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ces pleureurs sont accompagnés des parents & des amis particuliers; & l'on peut dire, avec vérité, qu'ils sont sincerement affligés, les uns de

Du Convoi.

ULLOA, Chap. II.

la mort du défunt, & les autres d'être obligés de supporter la fatigue de faire des visites aussi désagréables & aussi ennuyeuses.

An. 1735

Arrivée des Astronomes François.

Les Mathématiciens François arriverent à Carthagene le 16 de Novembre 1735, & y joignirent les Espagnols. Le 24, ils s'embarquerent tous à bord d'une frégate Françoise pour Porto-Bello. La traversée fut très-courte & très-agréable, & le 29 du même mois, ils jetterent l'ancre dans le port de cette derniere Ville.

Saint Philippe de Porto-Bello, suivant leurs observations, est située à 9 degrés 34 minutes, 35 secondes de latitude septentrionale, & suivant celles du Pere Feuillée à la longitude de 277 degrés 50 minutes du méridien de Paris, ou à 296 degrés 41 minutes du Pic de Teneriffe. Ce Port fut découvert le 2 de Novembre 1502, par Christophe Colomb, qui fut si enchanté de son étendue, de sa profondeur, & de sa beauté, qu'il lui donna le nom de Porto-Bello, qu'il a toujours porté depuis.

Cette Ville fut prise & pillée par Sir

Sir Jean Morgan, fameux Corsaire Anglois, qui en infestoit les mers; mais au moyen d'une rançon, il épargna les forts & les maisons.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

La Ville est située près de la mer, sur le penchant d'une colline qui entoure tout le port. Le plus grand nombre des maisons sont bâties de bois, mais il y en a beaucoup dont le premier étage est en pierre, & le reste en bois. Il y en a cent trente en tout, & la plus grande partie sont très-spacieuses. Elle est sous la jurisdiction d'un Gouverneur, qui a le titre de Lieutenant Général, & ressortit au Président de Panama.

Description de Porto-Bello.

Elle est composée d'une rue principale qui cotoye le rivage, avec quelques autres plus petites, qui la traversent en descendant de la colline au port, & ces dernieres sont jointes par de petites ruelles, paralleles à la grande rue, autant que le terrein peut le permettre. Il y a deux grandes places, dont une est vis-à vis la Douane, qui est bâtie de pierres, & contiguë au quai: l'autre fait face à la principale Eglise, aussi construite en pierre, grande, & décemment ornée pour la petitesse de la Ville.

ULLOA, Chap II. An. 1735. Des Egliſes.

L'Egliſe de Notre-Dame de la Merci eſt également de pierre, mais très-médiocre, & tombant en ruine, ainſi que le Couvent, occupé par des Religieux qui portent le même nom. Celle de Saint Jean de Dieu a le titre d'Hôpital, & a été fondée en conſéquence; mais il s'en manque beaucoup que l'intention des Fondateurs ait été remplie. Le bâtiment eſt petit, & à peu près en auſſi mauvais état que celui de la Merci. Toute la Communauté conſiſte en un Prieur, un Chapelain & un autre Regieux. La ſalle deſtinée pour les malades eſt une chambre dont le toit eſt à jour, ſans lits, ni aucun autre meuble néceſſaire. Cependant pour y être admis, il faut être en état de payer le traitement & la nourriture, ou plutôt la diete. Cet Hôpital, qui n'en a que le nom, n'eſt donc d'aucun uſage aux pauvres de la ville, & il ſert uniquement à recevoir les malades des vaiſſeaux de guerre qui y abordent, parce qu'ils y ſont pourvus de tout ce qui leur eſt néceſſaire par leurs propres bâtiments, & ſont traités par leurs Chirurgiens, enſorte qu'ils n'ont beſoin que du logement.

A l'extrêmité orientale de la ville, est un quartier appellé Guinée, parce que c'est où tous les Negres des deux sexes, libres & esclaves, ont leur habitation. Ce quartier est très-peuplé, lorsque les gallions sont dans le port, parce que la plus grande partie des habitants quittent alors leurs maisons pour les louer, & que d'autres en conservent seulement une petite portion. Les Mulâtres & les autres pauvres familles, vont aussi ou à Guinée ou dans les cabanes qu'on éleve près de ce quartier. Il y loge encore dans le même-temps, un grand nombre d'Artisans de Panama, qui se rendent à Porto-Bello, pour y exercer leurs métiers, & qui cherchent des logements d'un prix médiocre.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

Dans un espace assez considérable, entre la ville & le Château de Gloria, on éleve aussi des baraques, qui sont occupées principalement par les gens d'équipage des vaisseaux. Ils y tiennent des boutiques de confitures & d'autres comestibles qu'ils apportent d'Espagne; mais après que la foire est finie, & que les vaisseaux ont remis à la voile, tous ces

édifices sont abattus, la ville se remplit, & rentre dans sa premiere tranquillité.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

Le Port de Porto-Bello est très-commode pour toutes sortes de vaisseaux & d'autres bâtiments; quoique l'entrée en soit très-large, il est bien défendu par le fort Saint Philippe de Todo Fierro. Ce Château est situé sur la pointe septentrionale de l'entrée du port, qui a de largeur environ six cents brasses, c'est-à-dire un peu moins d'un quart de lieue. Le côté méridional, est rempli de rochers a fleur d'eau, qui s'étendent à une distance assez considérable du rivage; ensorte que les vaisseaux sont obligés de tourner vers le nord, par l'endroit où le canal est le plus profond, ce qui est à peu près au milieu de l'entrée. Il continue en ligne droite, sur la profondeur de neuf, de dix & de quinze brasses d'eau, avec un fond de glaise, mêlée de craie & de sable.

Du Port.

Dans la partie méridionale du port, & vis-à-vis la place d'ancrage est un gros château, nommé Santiago de la Gloria, à l'est duquel commence la ville, à la distance d'envi-

ron cent toises, avec une pointe de terre, qui avance dans le port. Sur cette pointe, est un petit fort, nommé Saint Jérôme, à dix toises des maisons. Tous ces forts ont été démolis par l'Amiral Vernon, lorsqu'il s'est rendu maître de ce port, en 1740.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

Au nord-oueſt de la ville, est une petite baie, nommée la Caldera ou la Chaudiere, qui a quatre brasses & demie d'eau, & est très-propre à caréner les vaisseaux, tant à cause de la profondeur, que parce qu'elle est défendue & à l'abri contre tous les vents.

Du côté du nord-est, on trouve l'embouchure d'une riviere, nommée Carcajal, qui ne fournit d'eau fraîche qu'à un quart de lieue & plus, de l'endroit où elle se décharge : on y voit assez souvent des Alligators.

Entre les montagnes qui entourent le port de Porto-Bello, & qui s'étendent depuis Saint Philippe de Todo Fiero, ou Château de fer, sans diminuer de hauteur, jusqu'à la partie opposée, il y en a une remarquable, en ce qu'elle s'éleve au-dessus de toutes les autres, & qu'elle semble destinée

Montagne de Capiro,

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

à servir de barometre pour tout le pays, en annonçant les changements de temps. Cette montagne, qu'on appelle Capiro, est à l'extrêmité du port, sur la route qui conduit à Panama. Le sommet est toujours couvert de nuages si denses & si sombres, qu'il est rare d'en voir qui le soient autant dans notre atmosphere. On leur donne le nom de Capillo ou bonnet, d'où peut être venu, par corruption, celui de Mont-Capiro. Quand ces nuages s'épaississent, ils augmentent en noirceur, descendent plus bas qu'à l'ordinaire, & c'est un signe certain de tempête : au contraire, quand ils s'élevent & s'éclaircissent, on est certain de l'approche du beau temps; mais il faut remarquer que ces changements sont très-fréquents, & surviennent quelquefois en un instant. Il est aussi très-rare que le sommet de cette montagne soit absolument sans nuages, & quand cela arrive, ce n'est que pour un moment.

Jurisdiction du Gouverneur.

La Jurisdiction du Lieutenant-Général, Gouverneur de Porto-Bello, est limitée à la ville & aux forts, d'autant que le pays voisin, sur le-

quel elle pourroit s'étendre, eſt rempli de montagnes, couvertes de forêts impénétrables, à l'exception d'un petit nombre de vallées, où l'on trouve quelques fermes médiocres, nommées *Haciendas* : la nature du terrein ne permettant pas d'en étendre la culture.

ULLOA, Chap. II.

An. 1739.

On ſait dans toute l'Europe, combien le climat de Porto-Bello eſt ſujet aux variations du temps. Non-ſeulement les Etrangers qui y abordent, en ſont affectés, mais les Naturels même en ſont fréquemment très incommodés. Il détruit les forces de la nature, & coupe ſouvent tout-à-coup le fil de la vie. On prétend qu'anciennement, ſans reculer même de plus de vingt ans ou environ, les accouchements y étoient ſi dangereux, qu'il étoit rare que les femmes puſſent en relever. Auſſi-tôt qu'elles étoient au troiſieme ou quatrieme mois de leur groſſeſſe, on les faiſoit aller à Panama, où elles demeuroient, juſqu'à ce que tous les dangers fuſſent paſſés. Il y en avoit très-peu qui euſſent aſſez de fermeté, pour attendre leur deſtinée dans leurs maiſons, & la plus grande partie

Danger du climat de Porto-Bello.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

préféroient de faire ce voyage, malgré l'embarras qu'il pouvoit leur causer, plutôt que de mettre leur vie en risque.

L'amour extrême qu'une femme de cette ville avoit pour son mari, joint à la crainte qu'il ne l'oubliât pendant son absence, d'autant que son emploi ne lui permettoit pas de l'accompagner à Panama, la détermina à donner le premier exemple contraire à cet usage. Ces deux objets eurent assez de force, pour qu'elle s'exposât à un péril probable, en évitant un malheur qu'elle regardoit comme certain, & qui auroit répandu l'amertume sur tout le reste de sa vie. L'évenement fut heureux, elle eut des couches très-favorables, recouvra promptement la santé ; & l'exemple d'une Dame d'aussi haut rang, inspira à d'autres le même courage, sans qu'elles fussent animées par de semblables raisons. Enfin, la crainte que quelques accidents avoit imprimée dans les esprits, en faisant regarder ce climat comme fatal aux femmes en couche, se dissipa entierement.

Singularité sur la génération des animaux.

Un autre préjugé aussi singulier,

est que les animaux des autres climats, cessent d'engendrer aussi-tôt qu'on les transporte à Porto-Bello. Les habitants assurent que les poules apportées de Panama ou de Carthagene, deviennent stériles, le jour même de leur arrivée, & cessent de produire des œufs : ils ajoutent que les bêtes à corne amenées de Panama, quand elles sont restées quelque temps à Porto-Bello, maigrissent tellement, qu'il n'est plus possible d'en manger la chair, quoiqu'elles ne manquent pas de bons pâturages. Il est certain qu'il ne naît dans ce pays, ni chevaux, ni ânes, ce qui tend à confirmer l'opinion, que le climat est contraire à la génération des animaux engendrés sous un ciel moins funeste. Cependant, pour ne pas se livrer aveuglément à l'opinion commune, les Mathématiciens interrogerent plusieurs personnes intelligentes, dont les réponses furent assez d'accord avec celles du vulgaire; & ils les assurerent que ce sentiment étoit confirmé par plusieurs faits connus, & par des expériences qu'ils avoient faites eux-mêmes.

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

Le 4 de Décembre 1735, à six

ULLOA, Chap. II.

heures du matin, la liqueur du thermometre de M. de Réaumur étoit à 1021, & à midi, elle fut à 1023.

An. 1735.

Chaleur excessive à Porto-Bello.

La chaleur est excessive à Porto-Bello, & elle est augmentée par la situation de la ville, qui est entourée de hautes montagnes, sans aucun passage pour les vents, qui pourroient donner quelque rafraîchissement. Les arbres de ces montagnes sont si épais, qu'ils interceptent les rayons du soleil, ce qui empêche que la chaleur de cet astre ne seche la terre au dessous des arbres. De-là, sont occasionnées des exhalaisons très-abondantes, qui forment de gros nuages, & se précipitent en violents torrents de pluie; mais aussitôt qu'ils sont dissipés, le soleil brille & paroît dans tout son éclat: l'activité de ses rayons, desseche la partie de terrein qui n'est pas couverte d'arbres, l'atmosphere est de nouveau chargé de vapeurs épaisses: le soleil se couvre, & continue de même pendant tout le jour. La nuit est également sujette aux mêmes vicissitudes, sans que la chaleur en soit diminuée.

Bruits effrayants dans les montagnes.

Ces torrents de pluie, si subits & si impétueux, qu'ils semblent me-

nacer d'un nouveau déluge, sont accompagnés de tempêtes, d'éclairs & de tonneres, capables de jetter l'épouvante dans les cœurs les plus hardis, & ce bruit horrible est encore prolongé par la répercussion des cavernes qui sont dans les montagnes, & qui réfléchissent de même le bruit du canon, qu'on y entend une minute après le coup. Ce fracas est mêlé des cris affreux & des hurlements d'une multitude de singes de toutes especes, qui vivent dans les forêts dont ces montagnes sont couvertes, & qui ne sont jamais plus perçants, que quand un vaisseau de guerre tire le canon, matin & soir, quoiqu'ils dussent y être accoutumés.

ULLOA. [Chap. II.] An. 1735.

L'inclémence continuelle du temps jointe à la fatigue que souffrent les gens d'équipage, quand ils déchargent les vaisseaux, qu'ils portent les marchandises à terre dans des barges, & qu'ils les conduisent ensuite sur des traîneaux, occasionne des sueurs si abondantes, qu'elles les affoiblissent considérablement; & pour ranimer leurs esprits, ils ont recours à l'eau-de-vie, dont on fait alors une consommation étonnante. L'excès

Maladies très-communes dans ce pays.

ULLOA, Chap. II. An. 1735.

du travail, la boiſſon immodérée, & l'air mal ſain qui regne dans ce climat, ſont des cauſes, qui, réunies, alterent la meilleure conſtitution, & produiſent ces maladies deſtructives, ſi communes en ce pays. On peut bien les nommer deſtructives, & les ſymptômes en ſont toujours des plus fâcheux, parce que ceux qu'elles attaquent, ſont trop épuiſés pour y pouvoir réſiſter. Auſſi les maladies mortelles épidémiques ſont très-communes ſous ce climat.

Suites funeſtes de ces maladies.

Les Matelots ne ſont pas les ſeuls qui ſouffrent de ces maladies ; d'autres que les gens de mer, qui n'ont pas les mêmes fatigues, en ſont également attaqués. Par conſéquent on doit penſer que ni la mer, ni ces fatigues ne ſont point les cauſes principales de ce pernicieux effet, quoiqu'elles contribuent à étendre & à empirer le mal ; puiſqu'il eſt évident que quand les fluides ſont diſpoſés à recevoir la ſemence de la maladie, les progrès en ſont beaucoup plus rapides, & les attaques plus violentes. On a quelquefois fait venir des Médecins de Carthagene, parce qu'on penſoit qu'ils connoîtroient mieux

les methodes les plus sûres pour traiter les maladies du pays, & qu'ils seroient par conséquent plus utiles que d'autres pour le soulagement des Matelots. L'expérience n'a pas été favorable, & elle a si peu répondu aux bonnes intentions de ceux qui l'ont faite, que lorsque les gallions, ou les autres bâtiments Européens y séjournent quelque temps, il est rare qu'ils n'y enterrent la moitié, ou au moins le tiers de leurs gens. C'est donc avec raison qu'on a nommé cette ville le tombeau des Espagnols, & l'on en peut dire autant de toutes les autres nations qui y abordent. Cette remarque est bien confirmée par la perte que firent les Anglois, quand une de leurs flottes parut devant le port en 1726, dans l'intention de se rendre maîtres des trésors qui y arrivent de toutes parts dans le temps de la foire, qu'on y tient à l'arrivée des gallions. La mort du Marquis de Grillo en avoit alors fait passer le commandement à Dom Francisco Cornejo, l'un des grands Officiers, dont la valeur & la conduite ont fait le plus d'honneur à la marine Espagnole. Il donna ordre que les vais-

ULLOA, Chap. II.

An. 1735.

ULLOA, Chap. II.

seaux fussent mis en ligne au-dedans du port, & fit élever à l'entrée une batterie, dont il confia le soin aux Officiers de marine, ou plutôt il s'en chargea lui-même, ne négligeant aucunes précautions, & visitant tout en personne. Ces préparatifs jetterent une telle consternation sur la flotte Angloise, quoiqu'elle fût très-nombreuse, qu'au lieu de former quelque entreprise, elle s'en tint à un blocus, comptant sur les provisions qu'elle pourroit tirer de Carthagene, & pensant que la famine obligeroit les Espagnols à abandonner aux Anglois ce qu'ils comptoient d'abord avoir par force: mais dans le tems où l'Amiral étoit près de parvenir au but de ses espérances, l'inclémence de la saison étendit ses ravages sur les navires Anglois, & emporta un si grand nombre d'hommes, qu'en peu de temps il fut obligé de se retirer à la Jamaïque, après avoir perdu plus de la moitié de ses gens.

An. 1735.

Malgré l'inclémence du climat de Porto Bello, & la fatalité qui semble y être attachée aux Européens, les gens de l'Escadre de 1730 y jouirent de la santé la plus parfaite,

quoique la fatigue & la débauche des Matelots fussent les mêmes, & qu'on n'apperçut aucuns changements dans l'air. On attribua cette heureuse singularité au séjour qu'ils avoient fait à Carthagene, où ils avoient passé le temps des maladies épidémiques, ce qui avoit accoutumé leur tempéramment au climat. On voit, par cet exemple, que la principale cause de ces maladies doit être attribuée à la constitution des Européens qui n'y sont pas habitués. Il faut qu'ils y meurent promptement, ou qu'ils s'y accoutument, comme les naturels, les Créoles & les autres habitants.

ULLOA, Chap I.

An. 1735.

CHAPITRE III.

Des Habitants de Porto-Bello ; Rareté des vivres ; Comment on tue les Tigres ; Animal nommé Perico-Ligero ; Multitude de Crapauds ; Magnificence de la Foire ; Les Astronomes s'embarquent sur la riviere Chagre ; Difficultés pour la remonter ; Grand nombre d'Alligators ; Des barques nommées Chatas & Bongos ; Beauté des Payſages ; Ils arrivent à Panama ; Conjectures ſur la longitude de cette Place.

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

Des habitants de Porto-Bello.

LA petiteſſe de Porto Bello, & l'inclémence du climat en rendent le nombre des habitants fort peu conſidérable : la plus grande partie eſt de Negres ou de Mulâtres, & l'on y trouve à peine trente familles de Blancs. Tous les gens aiſés, ſoit par le commerce, ſoit par leurs biens-fonds, ſe retirent à Panama, & il ne demeure à Porto-Bello que ceux dont les emplois exigent qu'ils y reſtent : comme le

Gouverneur ou Lieutenant Général, les Commandants des forts, les Officiers civils de la Ville, les Officiers & les Soldats des garnison, les Alcaldes & le Clerc de ville. ULLOA, Chap. III. An. 1735.

Les habitants de Porto-Bello ressemblent beaucoup à ceux de Carthagene par les mœurs & par les usages ; mais ils n'ont pas la même bienfaisance ni la même générosité : on les accuse d'avarice, vice naturel à tous les habitants de ce pays.

Les provisions sont rares à Porto-Bello, & par conséquent très-cheres, particuliérement durant le temps des gallions & de la foire, où l'on est obligé d'en tirer de Carthagene, d'où l'on apporte du maïz, du riz, de la Cassave, des cochons, de la volaille, & des racines ; mais on tire le gros bétail de Panama. A Porto-Bello on ne trouve en abondance que du poisson de diverses especes qui y est très-bon. Il y a aussi beaucoup de cannes de sucre, & les chacaras, ou maisons de fermes, si on peut leur donner ce nom en sont toutes bâties. Ils ont aussi des sucreries, où l'on fait du sucre, des molasses & du rum. Rareté des vivres.

Des torrents d'eau fraîche, qui

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

tombent des montagnes, les uns passent hors de la Ville, & les autres la traversent. Ces eaux sont fort légeres, digestives, & donnent de l'appétit, à ceux qui en font usage, qualités qu'on regarderoit comme excellentes en tout autre pays, & qui sont ici pernicieuses. Il semble que Porto-Bello, soit tellement disgracié de la nature, que ce qui est bon en soi-même y devient mauvais : Cette eau est trop légere & trop active pour les estomacs des habitants ; elle leur occasionne des dissenteries, plus dangereuses que toutes les autres maladies, & il est rare que ceux qui en sont attaqués y survivent. Les ruisseaux qui descendent des montagnes forment de petits réservoirs ou bassins, dont la fraîcheur est augmentée par l'ombre des arbres : les habitants de la Ville s'y baignent tous les jours à onze heures du matin, & les Européens suivent un exemple si agréable, & si bon pour la santé.

Comment les Negres & les Mulâtres tuent les tigres.

Comme les bois bordent presque les maisons de Porto Bello, il en sort souvent des tigres, qui, dans la nuit parcourent les rues de la Ville, & emportent les volailles, les chiens

& les autres animaux domestiques : des enfants même sont devenus quelquefois leur proye. Quand ces bêtes cruelles ont goûté de cette espece de nourriture, elles ne veulent plus de celles des forêts, & même elles dédaignent la chair des animaux quand elles ont mangé de celle des hommes. Outre les piéges ordinaires qu'on tend pour les prendre, les Negres & les Mulâtres, qui vont abattre du bois dans les montagnes, sont fort industrieux à combattre les tigres, & même pour la plus légere récompense, ils vont les attaquer dans leurs retraites. Dans ce genre de combat, qui paroît si dangereux, ils n'ont pour armes qu'une lance de sept à huit pieds de long d'un bois très-fort, dont la pointe est endurcie au feu, & une espece de cimeterre d'environ deux pieds & demi. Ainsi armés, ils attendent tranquillement que le tigre se jette sur leur bras gauche, dont ils tiennent la lance, & qui est couvert d'une piece d'étoffe grossiere. Quelquefois l'animal semble connoître le danger, & veut éviter le combat; mais son ennemi l'excite, en le touchant lé-

ULLOA, Chap. III.

[AN. 1735.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

gerement de sa lance pour le pouvoir frapper d'un coup plus sûr pendant qu'il se défend, d'autant que le tigre sentant la lance, la prend d'une de ses griffes, & saisit de l'autre le bras qui la tient. Alors l'assaillant le frappe hardiment du cimeterre qu'il tient de l'autre main, & lui coupe la patte : l'animal se retire en fureur, mais il revient aussi-tôt à la charge : on le frappe d'un second coup, qui le prive de ses armes pernicieuses, & le met hors d'état de se mouvoir. Alors le Negre ou le Mulâtre le tue à son aise, l'écorche, lui coupe la tête & les pieds, & revient à la ville chargé des dépouilles de l'ennemi, comme d'un trophée de sa victoire.

Animal nommé Perico Ligero.

Entre le grand nombre d'animaux qu'on trouve dans ce pays, on distingue particulierement le Périco-Ligero, ou le léger Pierre, nom qu'on lui donne par ironie, à cause de sa lenteur & de sa paresse. Il ressemble à un singe de moyenne grosseur, mais la figure en est très-vilaine : il a la peau de couleur grise, tirant sur le brun, toute ridée, & sans poil sur les cuisses ni sur les jambes. Il est si pesant qu'on n'a pas besoin de chaîne ni de cage pour

l'arrêter, d'autant qu'il ne remue jamais que lorsqu'il est pressé par la faim, & qu'il ne marque aucune crainte, ni des hommes, ni des bêtes féroces. Quand il se remue, chaque effort est accompagné d'un cri si plaintif & si désagréable, qu'il excite en même-temps la pitié & le dégoût : il pousse ces cris au plus léger mouvement qu'il est obligé de faire, de la tête, des jambes ou des pieds, ce qui est occasionné vraisemblablement par une contraction générale des muscles & des nerfs de son corps, qui lui cause une douleur excessive quand il fait quelqu'effort pour se mouvoir. Ce cri affreux est toute sa défense, parce que la nature lui enseignant à vouloir prendre la fuite à l'approche de quelque ennemi, il pousse des heurlements si terribles à chaque mouvement, que l'animal qui le poursuit ne peut les supporter, & prend la fuite lui-même pour éviter un bruit aussi effrayant. Ces cris ne durent pas seulement tout le temps qu'il est en mouvement, il les répete en s'arrêtant, & il demeura long-temps sans se mouvoir avant qu'il cesse de crier. Il fait sa nourriture ordinaire de fruits sauvages ; & quand il ne peut en

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

trouver sur la terre, il cherche un arbre qui en soit bien chargé, & y monte avec une peine excessive. Pour s'épargner l'embarras d'y monter une autrefois, il cueille tout le fruit de l'arbre, le jette à terre, le roule comme une boule, & se laisse ensuite tomber de l'extrêmité d'une des branches. Il demeure au pied de cet arbre, jusqu'à ce que tout le fruit soit consommé, & ne le quitte que quand la faim l'oblige de chercher ailleurs sa nourriture.

Multitude de Crapauds à Porto-Bello.

Les serpents sont en grand nombre à Porto-Bello, & très dangereux. Les crapaux y fourmillent, non seulement dans les endroits humides & marécageux, comme dans les autres pays, mais aussi dans les rues, dans les cours, & dans tous les endroit ouverts. Le nombre surprenant de ces reptiles, qui paroissent particulierement après la pluie, a fait croire à quelques personnes, que chaque goute d'eau se changeoit en un crapaud. Ils prétendent le prouver par la quantité prodigieuse de ceux qu'on y voit, quand il a tombé la moindre pluie; mais cette opinion n'a aucun fondement. Il est évident que ces reptiles abondent dans

les forêts, dans le voisinage des rivieres, & même dans les villes, où ils produisent une quantité presque infinie d'animacules dontils sont formés, suivant les meilleurs Naturalistes. Ces animacules s'élevent dans les vapeurs qui forment les pluies, & retombent avec elles sur la terre, qui est excessivement échauffée par les rayons du soleil; peut être aussi qu'ils y sont déjà déposés par les crapauds, & deviennent animés en aussi grand nombre qu'on en a vu quelquefois en Europe; mais comme apr s les pluies on en rencontre qui ont jusqu'à six pouces de longueur, il n'est pas possible d'imaginer qu'ils soient l'effet d'une production momentanée. Il paroît donc vraisemblable que cette partie du pays étant extrêmement humide, est très-propre à nourrir cette espece de semence, qui se plaît dans les lieux aquatiques. Ils évitent les endroits du terrein qui sont exposés aux rayons du soleil, cherchent ceux où la terre est la plus molle, & & la creusent pour trouver l'humidité, enforte que la surface étant ordinairement seche, on ne peut y remarquer les crapauds: mais aussi-tôt

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

qu'il commence à pleuvoir, ils abandonnent leurs retraites pour venir où ils sentent l'eau, qu'ils cherchent avec le plus grand empressement, ce qui fait que toutes les rues & les places en sont alors couvertes, d'où est venu l'opinion vulgaire que chaque goute d'eau se transforme en un crapaud. Quand il a plu dans la nuit, les rues & les places semblent pavées le matin de ces reptiles; enforte qu'on ne peut faire un pas sans les fouler aux pieds, d'où il en arrive souvent des morsures fort désagréables, parce qu'outre leur venin, ils sont assez gros pour qu'on en sente vivement les dents. Le nombre prodigieux de ces sales animaux, occasionne la nuit un bruit plus insupportable qu'on ne le peut imaginer, par leurs croassements, dans toutes les parties de la ville, dans les bois, & dans les cavernes des montagnes.

Magnificence de la foire de Porto Bello.

La ville de Porto-Bello, si peu habitée à cause du mauvais air, de la rareté des provisions, & de la stérilité du terroir, devient au temps des gallions une des places les plus peuplées de toute l'Amérique méridionale. La situation avantageuse sur l'Isth-

me,

me, entre la mer du sud & la mer du nord, la bonté du port, & le peu de distance de cette ville à Panama, lui ont fait donner la préférence pour en faire l'entrepôt du commerce conjoint de l'Espagne & du Pérou dans le temps de cette foire.

ULLOA, Ch. p. III. An. 1735.

Quand on a reçu avis à Carthagene que la flotte du Pérou est déchargée à Panama, les gallions partent pour Porto-Bello, afin d'éviter les maladies qui sont la suite de l'oisiveté. Le concours y est si considérable, que le loyer des logements y monte à un prix excessif; une chambre & un cabinet se louent mille écus pour le temps de la foire, & les maisons quand elles sont spacieuses, vont jusqu'à quatre, cinq & six mille écus de loyer.

Aussi-tôt que les vaisseaux sont à l'ancre dans le port, on éleve une tente quarrée couverte de voiles pour recevoir les cargaisons; & les propriétaires des marchandises sont présents au déchargement, pour reconnoître chacun ce qui lui appartient. On les transporte ensuite sur des traîneaux, conduits par les équipages des vaisseaux respectifs.

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

Pendant que les Mariniers & les Négociants Européens ſont ainſi occupés, les chemins ſont couverts des Mulets de Panama, chargés de caiſſes d'or & d'argent, pour le compte des Marchands du Pérou. Les uns ſont déchargés à la bourſe, d'autres au milieu de la place ; & malgré l'embarras & la confuſion, il n'y arrive jamais ni vol, ni perte, ni erreur. Quiconque auroit vu dans les autres temps Porto-Bello ſolitaire, avec un triſte ſilence répandu de toutes parts, le port vuide, & tout ne préſentant dans la ville & aux environs qu'un aſpect mélancolique, ſeroit rempli d'étonnement du changement ſubit qui y arrive, en voyant alors une multitude bruyante, toutes les maiſons remplies d'une foule de monde, les places & les rues embarraſſées de ballots & de caiſſes d'or & d'argent, & le port plein de vaiſſeaux & de toutes ſortes de bâtiments. Enfin, il verroit un pays déteſté dans les autres temps pour ſes qualités deſtructives, devenu l'entrepôt des richeſſes de l'ancien & du nouveau monde, & le théâtre le plus brillant de l'une des branches les plus conſidérables du commerce de l'univers.

Peu de temps après que les Mathématiciens François & Espagnols furent arrivés à Porto-Bello ils en firent donner avis au Président de Panama, & lui firent demander qu'il envoyât quelques-uns des bâtiments dont on se sert sur la riviere Chagre, pour les conduire à Panama, parce que la difficulté du transport de leurs instruments les empêchoit de prendre la route étroite & raboteuse qui y conduit de Porto-Bello, Le Président leur envoya aussi-tôt deux barques, sur lesquelles ils s'embarquerent le 22 de Décembre, sortirent du port à la rame; le vent d'est s'étant élevé, ils mirent à la voile vers neuf heures du matin, & à quatre heures après midi ils descendirent à la Douane, qui est bâtie à l'embouchure de la riviere Chagre.

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

Les Astronomes s'embarquent sur la riviere Chagre.

Le 24, ils voulurent faire usage des rames pour remonter cette riviere; mais tous leurs efforts furent inutiles contre la violence du courant, & ils furent obligés de s'en tenir à monter avec des perches. L'après midi ils mesurerent la vîtesse de l'eau, & trouverent qu'elle parcouroit un peu plus de dix toises en quarante

Difficulté pour la remonter.

secondes & demie. Ils continuerent leur cours de cette maniere ennuyeuse jusqu'au 27 à onze heures du matin, qu'ils arriverent à Cruces, qui est le port de débarquement, environ à cinq lieues de Panama. A mesure qu'ils avançoient dans la riviere, ils trouvoient que le courant étoit plus rapide : le 25 les dix toises furent parcourues en vingt-six secondes & demie : le 26, à l'endroit où ils jetterent l'ancre pour passer la nuit, elles le furent en quatorze secondes & demie : & le 27, à la ville de Cruces, il se passa seize secondes ; ainsi la plus grande vîtesse est d'environ une lieue par heure.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

La riviere Chagre prend sa source dans les montagnes, près de la ville de Cruces. L'embouchure est défendue par un fort construit sur un roche escarpé, près le rivage de la mer du nord, à l'est de cette riviere. A dix toises environ de ce fort est la ville ou le bourg de San-Lorenzo de Chagre, dont les maisons en général sont construites de roseaux, & habitées par des Negres, des Mulâtres, & des Métifs.

Sur le bord opposé est la Douanne

où l'on enregistre toutes les marchandises qui entrent dans la riviere. La largeur de cette riviere est d'environ cent vingt toises, mais elle s'étrécit peu-à-peu à mesure qu'on approche de la source; ensorte qu'à Cruces, où elle commence à être navigable, elle n'a que vingt toises de large. La plus courte distance entre la ville & l'embouchure de la riviere est de vingt & un milles; mais si on la mesure en suivant les détours du courant, elle est de quarante-trois milles.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

La riviere Chagre est infestée d'Alligators, & l'on en voit souvent qui dorment sur les bords. Il n'est pas possible de la côtoyer, tant parce que les arbres sont très-serrés, que par rapport au grand nombre de buissons qui en forment une espece de forêt d'épines. Quelques-uns de ces arbres, particulierement les cédres, servent à faire les canots, ou les bongos qu'on employe sur cette riviere. Il arrive souvent que ces arbres sont minés par l'eau, & entraînés dans les débordements: mais la grosseur prodigieuse du tronc & l'étendue des branches, empêchent qu'ils ne soient emportés par le cou-

Grand nombre d'Alligators.

OLLOA. Chap. III.

An 1735.

rant ; enſorte qu'ils demeurent près de l'endroit où ils ſont tombés, ce qui gêne beaucoup la navigation, & la rend même dangereuſe, parce que la plus grande partie de ces arbres étant cachés ſous l'eau, il arrive ſouvent que le bâtiment qui y touche eſt renverſé.

Des barques nommées Chatas & Bongos.

Les barques dont on ſe ſert ſur cette riviere, ſont de deux ſortes, les Chatas & les Bongos. Les premieres, ſemblables aux bâtiments Européens, ſont compoſées de différentes pieces de bois ; mais on les fait très-larges, pour qu'elles tirent peu d'eau, & elles portent ſept à huit cents quintaux. Les ſecondes, ſont formées d'une ſeule piece de bois, & il eſt étonnant qu'on trouve des arbres d'une groſſeur auſſi prodigieuſe, puiſqu'il y en a qui ont juſqu'à onze pieds de large, & qui portent aiſément quatre à cinq cents quintaux. Les unes & les autres ont une cabane à la poupe, pour la commodité des Paſſagers, & une toile, pour garantir du ſoleil, ſoutenue ſur des étançons de bois du côté de la proue. Le milieu eſt partagé en deux, par une cloiſon dans toute la longueur ;

quand le bâtiment eſt chargé, on le couvre de peaux, pour que les marchandiſes ne ſoient pas endommagées par la violence des pluies, qui ſont très-fréquentes ſur cette riviere. Outre le Maître, il faut au moins dans chacune de ces barques, dix-huit ou vingt Negres robuſtes, autrement, il ſeroit impoſſible de les faire aller contre le courant.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

Toutes les forêts & les bois qui bordent cette riviere, ſont remplis de bêtes ſauvages, particulierement des ſinges de différentes eſpeces. Ces animaux ſont de diverſes couleurs, & de taille plus ou moins grande: la chair de tous, mais principalement celle des rouges, eſt très-eſtimée par les Negres.

Il n'y a peut-être rien qui puiſſe ſurpaſſer les vues charmantes, que préſentent les rivieres de ce pays. L'imagination la plus fertile des Peintres, ne peut approcher de la beauté des Payſages qui y ſont tracés des mains de la nature. Les bois qui ombragent les plaines, & qui étendent leurs branches juſqu'à la riviere; les hauteurs différentes des arbres qui couvrent les collines; la

Beauté des Payſages.

ULLOA, Chap. III. An. 1735.

variété des formes, & des couleurs de leurs feuilles; la figure de leurs fruits, également variés par les couleurs, forment un théâtre magnifique, encore embelli par la multitude d'animaux de toute espece, dont il est couvert. Les différentes sortes de singes, qui sautent par troupes, d'arbre en arbre, qui se pendent aux branches, & qui se joignent six ou huit ensemble, pour traverser une riviere: les meres, avec leurs petits sur le dos, faisant mille postures fantasques & des grimaces ridicules, peuvent paroître des fictions à ceux qui n'en ont jamais eu le spectacle; & si nous y ajoutons celui des oiseaux, notre admiration aura encore plus de sujet de s'étendre, puisqu'il y en a une quantité prodigieuse, dont plusieurs especes paroissent être particuliers aux bords de cette riviere, & dont les plumages éclatent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les arbres sont en général chargés de fruits; mais les pommes de pin, pour la beauté, la grosseur, l'odeur & le parfum, l'emportent sur tout ce qu'on peut voir dans les autres pays.

Les Astronomes arrivent à Panama.

Quand les Mathématiciens furent

arrivés à Cruces, l'Alcalde de cette ville les reçut très gracieusement, & le 27, à onze heures & demie du matin, ils se mirent en marche pour Panama, où ils arriverent le même jour à six heures trois quarts. Ils allerent d'abord visiter le Président, qui leur fit l'accueil le plus cordial & le plus agréable. ULLOA, Chap. III. An. 1735.

Plusieurs préparatifs indispensables, les retinrent à Panama plus long-temps qu'ils ne l'avoient prévu. Ce temps ne fut pas cependant perdu ; ils firent diverses expériences très-exactes sur les oscillation du pendule, & leverent un plan très-juste, de la place, des fortifications, & des côtes adjacentes. Enfin, toutes les difficultés étant surmontées, & tous les préparatifs faits pour la suite de leurs laborieuses opérations, ils s'embarquerent dans la baie de Panama, & dirigerent leur cours vers la riviere Guiaquil.

Conjectures sur la longitude de Panama.

Panama est bâti dans l'Isthme de même nom, sur la côte arrosée par la mer du sud. Suivant les observations que nos Mathématiciens y firent, cette ville est située à la latitude septentrionale de 8 degrés 57 mi-

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

nutes 48 secondes & demie. A l'égard de la longitude, les sentiments ont été partagés, & aucun des Astronomes n'a été assez assuré de ses observations, pour la déterminer avec certitude; ensorte qu'on est encore dans le doute, si le méridien de cette ville, est à l'est ou à l'oueſt, de celui de Porto-Bello. Les Géographes François prétendent qu'il est à l'est, & le placent de même sur leurs cartes; au lieu que les Espagnols le mettent à l'oueſt; cependant on pourroit croire que les derniers, qui ont fait plus fréquemment des voyages d'une ville à l'autre, doivent avoir plus de connoissance de leurs situations respectives; & que les François, étrangers dans ce pays, n'ont pas eu occasion d'y faire des observations aussi fréquentes. D'un autre côté, on ne peut disconvenir, qu'entre les Espagnols, qui font ce petit voyage, il s'en trouve très-peu qui ayent la capacité ou l'inclination nécessaire, pour porter un jugement exact sur la route qu'ils suivent; mais il y a eu aussi plusieurs habiles Marins & d'autres Curieux, qui y ont donné leur attention, & c'est sur leur rap-

port qu'on a déterminé la situation de cette place. Leur sentiment paroît en quelque sorte, confirmé par la vraie direction de la riviere, depuis son embouchure, jusqu'à la ville de Cruces, dans une distance de vingt & un milles, suivant la direction sud-est-quart à l'est, les Mathématiciens trouverent 3 degrés 36 minutes de différence orientale, d'où ils conclurent que celle des méridiens est de 20 minutes, dont l'embouchure du Chagre est à l'oueſt de Crucés. Il faut aussi avoir égard à la distance, entre Porto-Bello & cette embouchure. Pendant deux heures & demie après leur départ, ils firent une lieue & demie par heure : le vent de terre s'étant élevé, cette vîtesse augmenta jusqu'à deux lieues par heure, ce qui dura sept heures, après lesquelles ils avoient fait dix-huit lieues. Tout le cours étant dirigé à l'oueſt, la différence en longitude, doit avoir été de 44 milles, qu'on peut réduire à 41, si l'on suppose que la direction differe un peu de celle à l'oueſt. Si de cette somme, on soustrait les 20 minutes dont Crucés est à l'est de l'embouchure, on trouvera que

ULLOA, Chap. III An. 1735.

ULLOA, Chap. III.

An. 1735.

Crucés est de 21 minutes plus occidental que Porto-Bello. Il ne reste plus qu'à ajouter la différence entre les méridiens de Crucés & de Panama, dont le chemin suit à peu près la direction du sud-oueſt. Nos Voyageurs observerent qu'ils ne faisoient que trois quarts de lieue par heure, à cause de l'inégalité du terrein, & ils marcherent pendant sept heures, ce qui doit faire une route de 14 milles, & par conséquent, la différence des méridiens, est de 10 minutes & demie. Donc Panama est situé environ 31 minutes plus à l'oueſt que Porto-Bello, & il paroît que les Géographes Espagnols approchent plus de la vérité, que les François.

CHAPITRE IV.

Découverte de Panama ; Prise de cette ville par les Anglois ; On en change la situation ; Incendie à Panama ; Gouvernement Civil & Ecclésiastique ; Des Bâtiments & du Port ; Des Marées ; Variations de la bousſole ; Des Habitants de Panama ; De la Pêche des perles ; Poiſſons très-dangereux ; Des Mines ; De l'Animal nommé Iguana.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735. Découverte de Panama.

LEs Eſpagnols doivent la premiere découverte de Panama, à Tello de Guſman, qui y deſcendit en 1515. Il n'y trouva que quelques huttes de Pêcheurs, parce que l'endroit étoit fort commode pour leur travail ; ce qui lui avoit fait donner par les Indiens, le nom de Panama, qui ſignifie abondant en poiſſon. Peu de temps avant, en l'année 1513, Vaſco Nunez de Balboa, avoit découvert la mer du ſud, & en avoit pris poſſeſſion en forme, au nom des Rois de Caſtille. En 1518, la découverte de Panama fut ſuivie de l'éta-

ULLOA, Chap. IV.

bliſſement d'une Colonie, ſous Pedrarias d'Avila, Gouverneur de la Caſtille d'or, nom qu'on donnoit alors au pays, qu'on a depuis appellé Terre-ferme. Enfin, en 1521, l'Empereur Charles V, lui donna le titre de ville, avec les priviléges qui y ſont attachés.

An. 1735.

Comment cette ville fut priſe par les Ang'ois.

En 1670, cette ville eut le malheur d'être ſaccagée & brûlée par le Corſaire Anglois, ſir Jean Morgan. Après avoir pris Porto-Bello & Maracaybo, il ſe retira dans les iſles, & publia de toutes parts ſon projet d'aller à Panama, ce qui fut cauſe que pluſieurs Pirates qui infeſtoient ces mers, ſe joignirent à lui. Il fit voile d'abord à Chagre, où il débarqua quelques-uns de ſes gens, & en même-temps, il battit la ville avec ſes vaiſſeaux, mais il dut ſes ſuccès à un accident fort extraordinaire. Ses forces étoient conſidérablement diminuées par le grand nombre d'hommes qu'il avoit eus de tués & de bleſſés, en attaquant le fort, & il commençoit à ſonger à la retraite, lorſqu'un de ſes Soldats eut l'œil percé d'une fleche tirée par un Indien. Le bleſſé, que cet accident avoit mis en

fureur, marqua cependant un courage & une préſence d'eſprit admirables. Il arracha la fleche de la bleſſure entoura un des bouts avec du coton, ou des étoupes, la mit dans ſon fuſil, qu'il étoit près de décharger, & tira le coup ſur le fort, dont les maiſons étoient couvertes de paille, & les murs conſtruits en bois, ſuivant l'uſage du pays. La fleche tomba ſur un de ces toits, & y mit le feu, ce qui ne fut pas d'abord remarqué par les Aſſiégés, occupés à défendre la place; mais la fumée & les flâmes les inſtruiſirent bien-tôt de la deſtruction du fort & du magaſin à poudre, que le feu ne tarda pas à gagner. Un événement ſi imprévu, les jetta dans la terreur & dans la confuſion; le courage des Soldats ſe changea en tumulte & en déſobéiſſance; chacun ne ſongeant qu'à ſe ſauver, les ouvrages furent abandonnés, tous voulânt fuir le danger qui les menaçoit d'être brûlés, ou de ſauter en l'air. Cependant le Commandant, réſolu de faire tout ce qui étoit en ſon pouvoir, continua à défendre le fort avec ſeize ou vingt Soldats, qui lui reſtoient, juſqu'à ce que couvert de bleſſures,

ULLOA. Chap. IV.

An. 1735.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

il tomba mort, victime de sa fidélité. Les Anglois, encoueagés par cet accident, pousserent leur attaque avec une nouvelle vigueur, & les ennemis furent obligés de rendre la place, que la violence des flammes eût bientôt réduite en cendres. Cette difficulté étant surmontée, la plus grande partie d'entr'eux, poursuivirent leur voyage, en remontant la riviere dans des chaloupes & des canots, laissant leurs vaisseaux à l'ancre, pour défendre leur nouvelle conquête. Le détachement descendit à Crucés, marcha à Panama, & ayant atteint le Sabana, plaine spacieuse devant la ville, il y eut diverses escarmouches, dans lesquelles Morgan remporta toujours quelque avantage. Il se rendit enfin maître de la ville, mais il la trouva abandonnée, parce que les habitants, voyant leurs troupes défaites, s'étoient retirés dans les bois. Il la pilla à son aise; & après y avoir demeuré quelques jours, il convint de l'évacuer, sans faire aucun tort aux bâtiments, au moyen d'une rançon considérable. Quand l'argent eut été payé, le feu prit dans la ville par accident, si l'on en croit son rapport)

& l'hiſtoire qu'il a donnée de ſes aventures ; mais il eſt plus vraiſemblable qu'il y fut mis à deſſein. Il eſt vrai qu'il fut obligé de dire que c'étoit l'effet du haſard, pour pallier la violation du traité.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

Ce malheur ayant mis dans la néceſſité de rebâtir la ville, on la tranſporta où elle eſt actuellement, environ à une lieue & demie de la premiere, & dans une ſituation beaucoup plus commode. Elle a des murailles de pierre de taille, & eſt défendue par une forte garniſon de troupes régulieres, dont on envoye des détachements pour la garde de Darien, de Porto-Bello, & de Chagre. Près de la ville au nord-oueſt eſt une montagne, nommée Ancon, dont les Mathématiciens trouverent que la hauteur perpendiculaire étoit de cent une toiſes.

On en change la ſituation.

Dans le temps où ils virent cette ville, les maiſons, en générale, étoient de bois, n'avoient qu'un étage, étoient couvertes de tuiles très-grandes, & formoient un aſſez bel aſpect par leur diſpoſition agréable, & par la ſymétrie des fenêtres ; mais il n'y en avoit que très-peu en pierre.

ULLOA, Chap. IV. an. 1735.

Hors des murs est un fauxbourg ouvert, plus grand que la ville; les maisons sont bâties comme dans l'intérieur de la place, excepté celles qui joignent la campagne, & qui sont couvertes de chaume: il y a aussi quelque bujios ou huttes. Les rues de la ville & du fauxbourg sont droites, larges, & la plus grande partie pavées.

Incendie à Panama.

Quoique le plus grand nombre des maisons fussent anciennement de bois, les incendies étoient très-rares à Panama, parce que la nature de ce bois est telle, que s'il tombe du feu sur le plancher, ou s'il s'en attache au mur, il n'en arrive d'autre accident que celui de faire un trou, sans allumer de flamme, & il s'éteint de lui-même en se couvrant de cendres. Malgré cette excellente propriété, la ville fut presque entierement consumée en 1737: la bonté du bois ne put la garantir des ravages que les flammes y firent; d'autant que par le concours d'une autre cause, le bois étoit devenu plus combustible. Le feu commença dans un magasin, où, entr'autres marchandises, il y avoit quantité de poix, de bray, de

naphte & d'eau-de-vie, enſorte que le feu étoit, pour ainſi dire imprégné de ces ſubſtances, gagna les murs, & malgré la qualité ſinguliere du bois, il devint bien-tôt la proye de ces flammes dévorantes. Dans cet incendie, le fauxbourg dut ſa conſervation à ſa diſtance de la ville, qui eſt d'environ douze cents toiſes. Depuis ce malheur, toute la ville a été rebâtie, & la plus grande partie des maiſons ſont actuellement en pierres, toutes ſortes de matériaux propres aux bâtiments de cette nature étant en abondance dans le pays.

ULLOA. Chap. IV. An. 1735.

Il y a dans cette ville un Tribunal ou Audience Royale, où préſide le Gouverneur de Panama. A cette place eſt annexée celle de Capitaine-Général de Terre-Ferme, & on ne la confere qu'à un Officier de diſtinction, ſans autre titre que celui de Préſident de Panama. Il y a auſſi une Egliſe Cathédrale & un Chapitre, compoſé de l'évêque, & d'un nombre de Chanoines : un Ayuntamiento, ou corporation formée d'Alcaldes & de Régidors, trois Officiers des revenus, un Receveur, un Tréſo-

Gouvernement Civil & Eccléſiaſtique.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

rier, & un Agent. Le Tribunal de l'Inquisition est sous la direction de celui de Carthagene. La Cathédrale est de pierre, ainsi que les Couvents; avant l'incendie, il y en avoit plusieurs bâtis en bois; mais cet accident terrible a fait voir la nécessité de se servir de matiere plus solide. Ces Couvents sont occupés par des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, & des Peres de la Merci; outre le College des Jésuites, un Monastere de Filles de l'Ordre de Sainte Claire, & un Hôpital de Saint Jean de Dieu. La médiocrité de leurs revenus ne permet pas qu'ils soient en grand nombre; aussi les ornements des Eglies n'ont rien de remarquable pour la richesse, mais ils sont propres & décents.

Des bâtiments & du Port.

Les maisons des particuliers sont décorées avec assez d'élégance, mais sans avoir rien de somptueux. Il n'y a pas dans cette ville de fortunes immenses, comme en quelques autres d'Amérique; cependant on y trouve des habitants riches, & tous ont le nécessaire; enforte que si l'on ne peut la mettre au rang des villes, opu-

lentes, au moins est-elle au-dessus de la pauvreté.

ULLOA, Chap. IV.

Le port de cette ville est formé dans la rade, sous l'abri de plusieurs Isles, particulierement de celles de Naos, Perico, & Flamencos : l'ancrage est devant la seconde, ce qui lui en a fait donner le nom. Les vaisseaux y sont en sûreté, & à deux lieues & demie ou trois lieues de la ville.

An. 1735.

Des Marées.

Les marées sont régulieres, & suivant les observations que firent les Mathématiciens, le jour de la conjonction, la plus haute mer étoit à trois heures après midi. L'eau monte & descend considérablement, & comme le rivage est en pente douce, il demeure à sec dans la basse mer, à une distance considérable. On peut remarquer ici la différence des marées, entre la mer du sud & la mer du nord, qui sont absolument contraires ; dans la mer du nord on les trouve irrégulieres, au lieu qu'elles sont régulieres dans celle du sud. Quand l'une cesse de s'élever ou de décroître, c'est alors que l'autre commence, en s'étendant sur les bas

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

fonds, & élargissant les canaux, suivant l'effet naturel du flux & du reflux. On observe la même particularité dans tous les ports de la mer du sud; à Manta, qui est presque sous l'équateur, le flux & le reflux durent près de six heures, & ces deux mouvements sont très-sensibles sur toutes les côtes. On remarque les mêmes effets dans la riviere de Guiaquil, où malgré la quantité d'eau qu'elle contient, la régularité des marées n'est point interrompue. On voit le même phœnomene à Payta, à Guanchaco, à Callao, & dans les autres ports, avec cette différence, que l'eau monte & descend plus en quelques endroits qu'en d'autres. Les Mathématiciens ne purent vérifier si c'est avec quelque fondement que les Marins disent qu'entre les tropiques les marées sont irrégulieres, qu'elles n'ont pas la même proportion d'eau au flux & au reflux, & que la quantité de celle qui s'éleve & qui s'abaisse est également différente. Il paroît ici le contraire, & il est très-difficile d'en donner l'explication; tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que cet isthme, ou lan-

gue de terre, qui sépare les deux mers, en retient les eaux, ce qui les assujettit à diverses loix.

ULLOA, Chap. IV.

La variation de l'aiguille aimantée dans la rade est de 7 degrés 39 minutes est. La rade & toute la côte voisine est remplie d'excellents poissons, & de deux especes d'huîtres, dont celle qui est la plus petite est regardée comme la meilleure.

An. 1735. Variation de la bousso-le.

On trouve beaucoup de perles au fond de la mer, & les huîtres qui les contiennent sont délicieuses. Cette espece de pêche est très-avantageuse aux habitants de toutes les Isles qui sont dans cette baie.

Le port de Périco, est le rendez-vous de la flotte du Pérou, pendant le temps de la foire, & il y a tojours des barques chargées de provisions qui viennent des différents ports de ce riche pays, outre un grand nombre de bâtiments côtiers, qui vont de ces ports à Choco, & qui se partagent sur la côte occidentale de ce Royaume.

Les vents sont les mêmes sur toute la côte : les courants sont plus forts près des Isles qu'à une distance plus considérable ; mais on ne peut éta-

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

blir de regles générales sur leur direction, parce qu'elle dépend du lieu où se trouve le vaisseau par rapport aux canaux que ces Isles forment. Ils varient aussi dans le même endroit selon les vents. Il nous suffit de remarquer qu'il a des marées sur cette côte, ce qui ne nous sera peut-être pas inutile pour la suite.

Des Habitants de Panama.

Les habitants de Panama ressemblent beaucoup à ceux de Carthagene, mais ils sont plus ménagers & plus actifs. Les femmes s'habillent comme celles du Pérou, c'est-à-dire, que quand elles sortent, elles portent une robe ou mante, & une jupe à peu près comme les Espagnoles: mais dans leurs maisons, en visites, & dans quelques cérémonies particulieres, elles n'ont jusqu'à la ceinture d'autre habillement que leur chemise. Leurs manches sont très-longues & fort larges, presque toutes ouvertes aux poignets, & garnies tant aux bras qu'aux cols de très-belles dentelles, en quoi les Dames de Panama sont particulierement curieuses. Elles ont des ceintures, & cinq ou six chapelets; ou fils de belles perles autour du col, avec quelques chaînes

chaînes d'or, auxquelles elles pendent des Reliques. Elles portent aux bras des bracelets d'or, & des fils de perles, de corail & de tombac.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

Les proviſions de toute eſpece ſont très cheres dans cette ville & dans ſon diſtrict, tant à cauſe de la grande quantité qui eſt néceſſaire, que par rapport à la diſtance des endroits d'où elles viennent; mais on eſt amplement dédommagé de cet inconvénient par la multitude & la qualité des perles qu'on trouve dans le Golfe. On en pêche particulierement près des Iſles du Roi & de Taboga, & aux environs de 43 autres, qui forment un petit archipélague. Le premier auquel les Indiens firent part de cette riche denrée, fut Vaſco Nunez de Balboa, qui, en paſſant par ce pays pour aller plus loin faire des découvertes dans la mer du ſud, en reçut quelques-unes qui lui furent données par un Prince Indien, nommé Tumaco. A préſent elles y ſont en ſi grande quantité, qu'il n'y a preſque perſonne un peu aiſée à Panama, qui n'occupe tous ſes Eſclaves, ou au moins une partie, à cette pèche, ſur laquelle nous ajou-

terons quelques particularités, à ce que nous avons déjà dit sur le même sujet dans les découvertes précédentes.

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

Pêche des Perles à Panama.

Les Maîtres des Negres employent à la pêche ceux qu'ils trouvent y être les plus propres ; & comme elle se fait au fonds de la mer, il faut qu'ils soient excellents nageurs, & en état de retenir long-temps leur respiration. Ils les envoyent dans les Isles, où ils ont des huttes pour se loger, & des chaloupes capables de contenir huit, dix, & même vingt Negres, sous les ordres d'un Officier. Ils se rendent dans ces chaloupes aux endroits où l'on sait que les perles se trouvent, & où la profondeur de l'eau n'est que de dix, douze, ou quinze brasses ; ils s'y mettent à l'ancre : les Negres s'attachent autour du corps une corde, dont l'autre bout tient à la chaloupe, prennent un petit poids, pour accélérer leur viteſſe en plongeant, & se mettent ensuite dans l'eau. En arrivant au fonds, ils prennent une huître, qu'ils mettent sous leur bras gauche, en tiennent une seconde dans leur main gauche, & une troisieme dans la droite. Avec

ces trois huitres, & quelquefois une quatrieme dans leur bouche, ils viennent à la surface de l'eau pour respirer, & les mettent dans un sac. Quand ils sont restés quelque temps à reprendre haleine, ils plongent une seconde fois, & font toujours de même, jusqu'à ce qu'ils ayent rempli leur tâche, ou qu'ils sentent que les forces leur manquent. Chacun de ces Negres est obligé de donner par jour à son Maître un nombre réglé de perles; ensorte que quand ils ont ramassé dans leur sac, la quantité d'huîtres suffisante, ils commencent à les ouvrir, & remettent les perles à l'Officier, jusqu'à ce qu'il s'en trouve ce qu'ils doivent donner; & pourvu qu'elles soient formées, leur devoir est rempli, quoiqu'elles se trouvent petites ou défectueuses. Celles qu'ils ramassent ensuite, quand elles seroient grosses & très-belles, appartiennent au Negre, & le Maître n'y a aucune part. Ces Esclaves ont la faculté de les vendre à qui il leur plaît; mais ordinairement c'est le Maître qui les leur achete à un prix médiocre.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

Ces Negres ne peuvent assez sou-

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

vent remplir le nombre prescrit ; parce qu'il se trouve des huîtres qui n'ont point de perles, d'autres qui ne sont pas assez formées, d'autres dont l'huître est morte, ce qui les endommage au point de n'être de nulle valeur ; & comme ces perles ne peuvent être reçues, il faut qu'ils en ayent d'autres pour completter le nombre.

Poissons très-dangereux.

Outre la fatigue de la pêche, qui est d'autant plus grande, que les huîtres tiennent plus fortement aux rochers, les Negres courent aussi de grands dangers à cause de diverses especes de poissons, qui les saisissent, ou qui par leur poids les écrasent contre le fonds de la mer. Il semble que ces animaux connoissent que les pêcheurs leur enlevent la plus riche production de leur élément, & qu'ils veulent la défendre contre ces ravisseurs. Sur toute la côte ces animaux rendent la pêche très-dangereuse ; mais ils sont en plus grand nombre, où les perles abondent le plus. Les Tabuzones ou Teinturieres, qui sont d'une grosseur énorme, engloutissent souvent les corps entiers de ces malheureux Negres, & les Mantas ou

Matelats les étouffent en les entourant de leurs nageoires, où les écrasent de la pésanteur énorme de leurs corps. Ce nom a été donné à cette espece de poisson, tant par rapport à sa figure, que pour sa qualité destructive. Il est de la largeur & de la longueur d'un matelats, & envelope de ses nageoires un homme ou un animal quand il se trouve à sa portée, de façon qu'il le presse jusqu'à ce qu'il ait rendu l'ame. Ce poisson ressemble assez à la raye pour la figure, mais il est infiniment plus gros.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

Pour se défendre des attaques de ces animaux, chaque Negre porte un couteau fort afilé, avec lequel il fait ses efforts, s'il voit que le poisson le veuille attaquer, pour le frapper en quelque endroit d'où l'animal ne puisse lui nuire; & quand le monstre se sent blessé, il prend aussitôt la fuite. Les Officiers sont fort attentifs sur ces bêtes voraces, & quand ils en apperçoivent quelqu'un, ils tirent la corde attachée au corps du Negre, pour qu'il se tienne sur ses gardes. Quelquefois même, quand ils voyent le plongeur en dan-

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

ger, ils se jettent à l'eau avec de semblables armes, & vont à sa défense : mais il n'arrive que trop souvent que toute leur adresse & leur attention ne peuvent empêcher le Negre d'être dévoré, ou de perdre, un bras ou une jambe par les morsures de ces animaux. On a formé divers projets pour les garantir de ces funestes accidents, mais jusqu'à présent, ils ont tous été infructueux.

Les perles de ces pêcheries sont en général d'une très-belle eau, & il s'en trouve de remarquables par la grosseur & par la forme : mais de même qu'il y a de grandes différences dans ces deux dernieres qualités, il s'en trouve aussi de très considérables dans l'eau & dans la couleur; ensorte que quelques-unes sont d'un grand prix, & d'autres très-défectueuses. On en envoye en Europe, mais en petit nombre ; la plûpart sont portées à Lima, où elles sont très-estimées, tant parce que les gens de tout rang en font leur ornement, que parce qu'on les fait passer de cette ville dans les parties plus intérieures du Pérou.

Des Mines.

Outre les perles, le Royaume de

Terre-ferme étoit autrefois en grande réputation pour la fineſſe de l'or que produiſoient les mines, ce qui en augmentoit conſidérablement la richeſſe. Une partie de ces mines étoient dans la Province de Veragua, d'autres dans celle de Panama; mais les plus abondantes, les plus riches, & celles qui produiſoient l'or le plus fin, étoient dans la Province de Darien, c'étoit auſſi où elles étoient exploitées avec le plus de ſoin; mais depuis que les Indiens ſe ſont révoltés, & rendus maîtres de toute la Province, on a été forcé d'abandonner ces mines, ce qui en a fait perdre la plus grande partie, & l'on n'en a conſervé que quelques-unes ſur les frontieres, d'où l'on tire toujours une petite quantité d'or. On pourroit cependant en augmenter le produit, ſi la crainte de l'eſprit inconſtant des Indiens, & le peu de confiance qu'on a dans leur apparente amitié, n'empêchoient les propriétaires des mines, de prendre les moyens propres à les améliorer.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

Quoique les mines de Véraguas & de Panama ne ſoient pas expoſées aux mêmes dangers, on ne les travaille

ULLOA, Chap. IV.

An. 1735.

pas avec plus de vigueur que les autres. Deux raisons en sont la cause. La premiere, c'est qu'elles sont moins abondantes en métal, & qu'il n'est pas de si bonne qualité que celui de Darien. La seconde, & la plus importante, c'est que la mer, par le riche produit des perles, présente un profit plus certain, & en même-temps plus aisé, ce qui fait qu'on s'y attache plus à la pêche qu'aux mines : cependant on en exploite quelques-unes, mais en petit nombre, outre celles des frontieres de Darien.

Animal nommé iguana.

Entre les animaux qui servent de nourriture aux habitants de Panama, est un amphibie qu'on appelle Guana ou Iguana. Il ressemble par la figure à un lézard, mais il est beaucoup plus gros, & ordinairement d'environ trois pieds de longueur. Il est d'un vert tirant sur le jaune, mais d'un jaune plus clair sous le ventre que sur le dos, où le vert est la couleur dominante. Il a quatre pattes comme le lézard, mais ses griffes sont à proportion beaucoup plus longues. Elles sont jointes par une peau qui les couvre, de même forme que celle des oyes, excepté qu'ils ont les

talons plus alongés, & qu'ils sortent entiérement hors de la peau ou membrane. La peau de cet animal est couverte d'écailles minces qui y sont adhérentes, & qui la rendent dure & raboteuse. Du sommet de la tête jusqu'au commencement de la queue, qui est ordinairement d'un pied & demi de long, on voit une rangée d'écailles placées verticalement. Chacune de ces écailles a depuis une ligne de largeur jusqu'à six, & trois ou quatre lignes de long. Elles sont séparées de façon, qu'elles forment une espece de scie : mais depuis le col jusqu'à la queue, elles vont en diminuant, ensorte que les dernieres sont à peine visibles. Le ventre par sa grosseur n'a pas de proportion avec le reste du corps, & les dents sont séparées & très-aiguës. Il marche sur l'eau, plutôt qu'il ne nage, étant soutenu par les membranes de ses pieds, & il court d'une si grande vîtesse sur cet élément, qu'on le perd de vue en un instant ; mais sur la terre, il va beaucoup moins vîte, quoiqu'il ne soit pas pésant. Quand la femelle est pleine, elle a le ventre d'une grosseur prodigieuse, & fait

ULLOA, Chap IV.

An. 1735.

ULLOA, Chap. IV. An. 1735.

souvent jusqu'à six œufs, dont chacun est de la taille d'un œuf de pigeon. On estime beaucoup ces œufs dans les parties de l'Amérique où l'on trouve de ces animaux. Ils sont contenus dans une longue membrane, qui forme une espece de corde. La chair du Guana est très-blanche, & fort estimée dans le pays ; mais il y a peu d'Européens qui en veuillent manger.

Fin du Tome dixieme.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le dixieme Volume.

A

Acunha (le Pere d') Jésuite, sa description de la riviere des Amazones, 131.
Amazones, (Riviere des) sa description, 109. Quels sont les premiers qui en ont fait la découverte, 110. Origine du nom de cette riviere, 118. Mœurs des Habitants, 132. Missions des Jésuites dans ce pays, 133. Diverses Nations qui habitent les bords de cette riviere, 134. De leurs Rois, 135. Productions du Pays, 136. Description du fleuve, 138.

B

Bapteme des Marins sous les Tropiques, 93.
Bongos, barques du Pérou, leur description, 414.
Borera, Isle voisine de Saint Kilda, 61.
Buenos-Ayres, Ville d'Amérique; sa description, 143.

C

Cadix, description de cette Ville, 12.
Californie, pays d'Amérique, douceur des Habitants, 265. Description de ce pays, 271. Laideur des Habitants, 273.
Capiro, montagne du Pérou, sa description, 390.
Cap-verd, (Isles du)

remarque sur ces Isles, 95.
Carthagene, Ville d'Amérique, particularités sur cette Ville, 350. Des Diverses Castes d'Habitants, 359. De leurs habillements, 365. Des funérailles, 381.
Chagre, riviere d'Amérique. Combien la navigation en est difficile, 411.
Chatas, barques du Pérou, 414.
Chili, description de ce pays, 298. En quoi il ressemble à l'Europe. 301. Ses productions, 304. Routes Royales faites par les Incas, 308. Des rivieres, 312. Des Poissons & autres animaux, 313. Des arbres 318. Des Isles, 319.
Condores, oiseaux du Chili, leur description, 316.
Cordillieres, montagnes du Pérou, 307. Volcans & précipices qu'on y trouve, 310.

D

DAMPIER (William) fameux Voyageur, rem plit la place de Pilo dans le Vaisseau de R gers, 8.

F

FERNANDEZ, (Isle d Juan) sa description 163. Ses productions 16.
Florence, Ville d'Itali Remarques sur cet Ville, 3

G

GISCOLLOS, oiseau d Chili, 31
Gemelli, (François) suit de ses Voyages : il pa de Mexico. 1. Il se re à Puebla de los Angelo 2. Il arrive à la Vera Crux. 5. Il aborde à l Havane. 7. Son retou en Europe. 10. Il arriv à Cadix. 11. Il passe Séville, 14. Il se rend Madrid, 17. Il passe Pampelune, 19. Il ar rive à Toulouse, 22. I s'embarque à Marseille 25. Il arrive à Genes 27. Il se rend à Milan 29. Il passe à Plaisance & à Parme, 32. Il ar rive à Florence, 35. I

le rend à Rome, 37. Il termine ses voyages à Naples, 38.

nes, Ville d'Italie ; remarques sur cette Ville, 27.

rgone, Isle de la mer du sud ; sa description, 251. Ses productions, 252.

am, l'une des Isles des Larrons, 329. Mœurs des Habitants, 332.

iaquil, Ville d'Amérique, sa description, 217.

sman, (Ferdinand de) prend le titre de Roi dans le pays des Amazones, 125. Il est assassiné, *Ibid.*

H

AVANE, (la) description de cette Ville, 7.

I

UANA, animal de Panama, 440.

-Grande sur la côte du Brésil ; sa description, 108

an (Dom George) est nommé par le Roi d'Espagne pour accompagner les Astronomes François au Pérou, 349. *Voyez Ulloa.*

K

KILDA, (Saint) description de cette Isle, 47. Des Bâtiments, 48. Difficultés pour y aborder. 49. Maison de la femme guerriere, 51, Qualité du terrein, 54. des Animaux, 58. Chasse des oyes sauvages, 60. Origine des Habitants, 64. Leur Religion, 66. Leur simplicité, 68. Leur mariage, 69. Du Gouvernement, 70. Leur adresse, 71. Leur habillement. Leur ingénuité, 76. Pureté de leurs mœurs, 80.

L

LIONS Marins de l'Isle de Juan Fernandez ; leur description, 167.

Lobos de la Mar, Isles de la mer du Sud, 172. Leurs productions, 173.

Lopes de Agira, s'empare de la Souveraineté des

Amazones, 125. Ses cruautés, 126. Son discours à sa fille. 127. Il la tue, 128. Il est écartelé, 129.

M

Madrid, description de cette Ville, 17.
Maghey, plante du Mexique, 280.
Mantas, poissons qui étoufent les pêcheurs, 436.
Marseille, Ville de France, décrite par Gemelli; 25.
Martin, son voyage à Saint Kilda, 39. Il s'embarque pour cette Isle, 40. Il arrive à Borera, 42. Peines qu'il eprouve pour arriver à Saint Kilda, 43. Il abor. de dans cette Isle, 44. Soin qu'on y prend pour la nourriture des Etrangers, 46.
Mello (Louis de) son voyage à la riviere des Amazones, 123.
Mexique, description de l'état actuel de ce pays, 279. Ses productions, 281 Histoire du Méxique, 282. Mœurs des habitants, 283. Usages des anciens Mexiquains. 285.
Moutons du Chili; leur description, 318

O

Oiseau enfant, particulier au Chili, 315.
Orellana, (François) voyage qu'il fait sur la riviere des Amazones, 112. Son retour au même pays, 119. Sa mort, 120.
Orsua, (Pédro de) son voyage à la riviere des Amazones, 123. Il est assassiné, 125.

P

Page (M.) Contre-maître de M. Rogers, est corrigé pour une mutinerie, 97.
Pampeluue, description de cette Ville, 19.
Panama, Ville d'Amérique, 417 Sa situation, 419 Description de cette Ville, 421. Son Gouvernement, 427. Des Habitants, 432. Perles qu'on y trouve,

433. Dangers de la pêche, 436.
Paraguai, Mission des Jésuites dans ce pays, 144. Mœurs des Habitants, 146. Leurs Mariages, 147. Leurs Habits, 148. Leur indolence, 150. Comment ils reçoivent les Missionnaires, 151. Productions du Paraguai, 153.
Pareſſeux, description de cette espece de singe, 253.
Parme, remarque que fait Gemelli sur cette Ville. 32.
Périco-Ligero, animal de Porto-Bello, 404.
Pérou, description de ce pays, 294 Température du climat 295.
Pinguedas, Oiseau du Chili, 316.
Plata, riviere, sa situation, 140. Par qui elle fut découverte, *Ibid.*
Porto-Bello, Ville d'Amérique, sa description, 385. De la nature du climat, 394. Maladies qui y sont communes, 395. Des Habitants, 400. Chasse des Tigres, 404. Fameuse Foire de cette Ville, 408.
Puebla de los Angelos, Ville d'Amérique. Origine de ce nom, 2. description de cette Ville, 3.
Pulizones, nom de ceux qui vont aux Indes pour faire fortune, 373. Leur misere, 374.

R

ROGERS (Woodes) Relation de ses voyages, 83. *& suivante.* Son départ d'Angleterre, 85. Mutinerie appaisée, 88. Ils prennent une barque, 90. Ils arrivent aux Isles du Cap-Verd, 93. Ils abordent à l'Isle-Grande, au Bresil, 99. Ils arrivent à l'Isle de Juan Fernandez, 158. Ils touchent à Lobos de la Mar, 171. Ils prennent deux Vaisseaux Espagnols, 176. Ils se rendent maîtres de Puna, 179. Leur expédition à Guiaquil, 184. *& suiv.* Ils se remettent en mer, 227. Ils perdent une barque & cinq

hommes. 230. Ils prennent un Vaisseau Espagnol, 231. Ils abordent à l'Isle de Gorgone, 233. Ils renvoyent leurs Prisonniers, 239. Mutinerie découverte & punie, 246. Ils arrivent à l'Isle de Tecames, 255 Ils mouillent aux Isles de Gallapagos, 260. Ils gagnent la côte de Californie, 264. Ils prennent le Vaisseau de Manille, 267. Ils renvoyent leurs ôtages, 268. Division entre les Capitaines, 269. Ils arrivent à l'Isle de Guam, 326. Ils abordent à Batavia, 339. Leur retour en Europe, 343.

S

Selkirk (Alexandre) Son séjour à Juan Fernandez, 160. Comment il y avoit vécu, 161. Son histoire donne l'idée du Roman de Robinson Crusoe 163.

Séville, description de cette Ville, 14.

T

Tabuzones, poissons dangereux pour ceux qui font la pêche des perles, 436.

Tecames, Isles de la mer du sud, 259.

Toulouze, Ville de France; remarque de Gemelli sur cette Ville, 22.

V

Vanbruck (M.) Officier opposé à M. Rogers, ses plaintes, 92. On le fait changer de Vaisseau, 107. On le dépouille de ses emplois, 177.

Veaux-Marins, leur férocité, 166.

Vera-Cruz, description de cette Ville, 5.

Vincent (Saint) l'une des Isles du Cap-Verd; sa description, 96.

Ulloa, (Dom Antonio de) Quel fut l'objet de son voyage, 348. Il s'embarque à Cadix, 350. Il arrive à Carthagene, & se rend à Porto-Bello

Bello, 384. Il remonte la riviere Chagre, 411. Il arrive à Panama, 417.

Voyez, Oiseau du Chili, sa description, 315.

Fin de la Table du dixieme Volume.

ERRATA.

Page 9, ligne 1, 168, *mettez*, 1698.
Page 90, ligne 19, Charles, *lisez*, Guillaume.
Page 96, ligne 18, Corlieas, *lisez*, Corlieux.
Page 104, ligne 7, Tompettes, *lisez*, Trompettes.
Page 277, ligne 3, aſt, *lisez*, eſt.
Page 304, ligne 8, en, *lisez*, n'en.
Page 313, ligne 10, bord, *lisez*, bords.
Page 425, ligne 24, Générale, *lisez*, Général.
Page 427, ligne 2, étoit, *lisez*, étant.

69-204
Nebenzahl
10-24-69

D766
A1B2c
v. 10

D766
B278a
v. 10